

L'ARCHICUBE

NUMÉRO SPÉCIAL

L'ARCHICUBE

25 bis • NUMÉRO SPÉCIAL • Février 2019

Vie de l'Association

Notices

Revue de l'Association des anciens élèves, élèves et amis de l'École normale supérieure

SOMMAIRE

VIE DE L'ASSOCIATION

Compte rendu de la 169 ^e Assemblée générale (17 novembre 2018)	9
Liste des archicubes décédés depuis la dernière Assemblée générale.	15
Rapport du trésorier.	17
Conseil d'administration de l'Association (année 2018-2019)	23
Procès-verbaux des Conseils d'administration.	25

NOTICES

<i>À propos de la rédaction des notices nécrologiques</i>	43
1891 l Fournier, François Paul. – <i>M. Sève</i>	45
1904 s Sève, Alphonse. – <i>M. Sève</i>	48
1907 L Baraduc Galzy, Jeanne. – <i>M. Verdelhan-Bourgade</i>	50
1919 l Ombredane, Jean. – <i>R. Ouvrier-Bonnaz</i>	53
1931 L Tourrette Liebschütz, Cyrille. – <i>A. Liebschütz-Verpeaux, A. Luccioni, G. Brouard, J. Adrien</i>	57
1931 s Lelong, Pierre. – <i>H. Skoda, J.-P. Demailly</i>	60
1936 s Ferrand, Jacqueline. – <i>P. Pansu</i>	64
1939 l Braun, René. – <i>J.-Ph. Llored</i>	67
1942 L Laleuf, Geneviève. – <i>É. Chantrel</i>	70
1944 l Culioli, Antoine. – <i>J.-C. Milner</i>	73
1944 l Ormesson, Jean d' – <i>P. Cauderlier</i>	80
1945 l Jolivet, Jean. – <i>A. Vasiliu</i>	87
1945 L Tauzin, Jacqueline. – <i>I. Tauzin-Castellanos</i>	92
1946 l Viallaneix, Paul. – <i>J. Ehrard, M. Lioure</i>	93
1948 L Vallée, Jacqueline. – <i>M.-A. Roux, D. Fayolle, P.-H. Tavoillot</i>	95
1950 l Michel, Alain. – <i>M. Ducos</i>	99

Sommaire

1951 l	Mignot, Xavier. – <i>M. Verdelhan-Bourgade</i>	102
1951 l	Zuber, Roger. – <i>B. Beugnot</i>	107
1952 l	Aucouturier, Michel. – <i>G. Abensour</i>	110
1952 l	Charue, Jean. – <i>G. Martineau-Cimaz, P. Valentin</i>	113
1952 l	Turcan, Robert. – <i>M. Turcan</i>	114
1952 s	Zerner, Martin. – <i>C. Bardos, M. et H. Zerner</i>	117
1953 l	Maussion de Favières, Jacques-Ghislain de. – <i>S. et S. de Maussion</i>	124
1954 l	Peyre, Christian. – <i>D. Briquel, G. Lecuyot, J.-Th. Nordmann</i>	128
1954 l	Rétat, Pierre. – <i>L., F et C. Rétat</i>	133
1954 s	Benzaken, Claude. – <i>P. Jullien, J. Hassinki</i>	136
1956 l	Vandevoorde, Pierre. – <i>P. Cauderlier, A. Meyer, M.-A. Nielen- Vandevoorde, X. Darcos, J. Grondeux, F. Mosser, J. Thiery, S. Geoffroy, R. Hammoud, F. Le Goff, B. Halff, A. Attali</i>	139
1956 s	Nivat, Maurice. – <i>P.-L. Curien</i>	156
1957 l	Balmann, Louis de. – <i>J.-P. Ballorain, Ph. Garnier, D.-T. Nguyen, A. Merlet</i>	160
1957 L	Vairel, Hélène. – <i>D. Petit, S. Saïd, A.-M. Chanut, J. Lallot</i>	163
1958 l	Fromageot, Jean. – <i>G. Lachenaud</i>	165
1958 s	Delannoy, Jacques. – <i>P. Brunel, W. Hellegouarch</i>	166
1959 l	Foucart, Bruno. – <i>C. Mignot</i>	168
1960 s	Touray, Jean-Claude. – <i>J.-P. Dupouy, J. Charvet</i>	174
1963 S	Capeillère Blandin, Chantal. – <i>P. et V. Blandin</i>	176
1963 S	David Brébec, Laurence. – <i>S. Dancre, P. Frajman, J. Lalande, S. Olivier, A. Lewis-Loubignac</i>	180
1965 l	Danchin, Laurent. – <i>A. Roumieux</i>	183
1970 L	Hellmann, Marie-Christine. – <i>A. Jacquemin, A. Hermary</i>	186
1970 L	Rivière, Françoise. – <i>Ph. Ratte</i>	189
1974 S	Rullier Albenque, Florence. – <i>É., M., P. et É. Albenque</i>	192
1979 l	Cocquebert, Philippe. – <i>N. Baveréz</i>	196
	Liste alphabétique des notices de ce recueil	201

VIE DE L'ASSOCIATION

169^e ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

(17 novembre 2018)

La 169^e Assemblée générale de l'A-Ulm s'est déroulée dans l'amphi Évariste-Galois le 17 novembre 2018 de 16 h à 18 h 30. Une quarantaine de personnes était présente.

ORDRE DU JOUR

1. Information de la présidente (Marianne Laigneau) et rapport moral du secrétaire général (Étienne Chantrel).
2. Rapport financier de la trésorière (Laurence Levasseur).
Approbation des comptes et vote du quitus.
Vote du budget.
3. Vote des cotisations.
4. Résultats des élections au Conseil d'administration.
5. Liste des normaliens décédés.
6. Questions diverses.
7. Intervention du directeur de l'ENS, Marc Mézard.

Information de la présidente et rapport moral du secrétaire général

La stratégie générale repose sur les trois axes suivants :

- Renforcer la solidarité entre normaliens.
- Développer le rayonnement de la communauté normalienne.
- Amplifier et moderniser nos actions ainsi que leur visibilité.

Les actions suivantes ont été adoptées par le CA pour la période 2018-2021 :

Action 2015	Leviers
1) Recruter (environ 1 700 adhérents en 2018).	<ul style="list-style-type: none"> – Développer notre présence sur les réseaux sociaux ; – Suivre la recherche des adresses ; – Mener des actions vers les élèves en scolarité et vers les étudiants.
2) Renforcer les relations avec l'École.	<ul style="list-style-type: none"> – Lancer et faire vivre des Clubs spécialisés ; – Renforcer le lien avec les départements.
3) Maintenir le niveau d'excellence des publications.	<ul style="list-style-type: none"> – Vente et diffusion plus systématique des numéros de <i>l'Archicube</i> associés aux publications ; – Organisation d'événements ; – Revoir la nomenclature de l'Annuaire ; maintenir la périodicité annuelle mais viser une sortie plus tôt dans l'année ; – Prévoir une version en ligne tous les dix ans du supplément historique ; – Harmoniser le graphisme des différentes publications.
4) Développer les relations avec les Alumni des autres ENS.	<ul style="list-style-type: none"> – Rencontres, actions communes ; – Plateforme SAS de gestion à terme.
5) Développer les relations avec PSL.	<ul style="list-style-type: none"> – Organiser des événements communs (Bureau, apéritif, ...)
6) Animer des réseaux numériques.	<ul style="list-style-type: none"> – Développer le vote électronique ; – Utiliser encore plus les méls ; – Animation Facebook, LinkedIn, site web.
7) Animer des réseaux physiques.	<ul style="list-style-type: none"> – Afterworks ; – Dîners de promo ; – Clubs en région, à l'étranger.
8) Maintenir la composition du CA diversifiée.	<ul style="list-style-type: none"> – Au fil des renouvellements de mandat.
9) Équilibrer les finances.	<ul style="list-style-type: none"> – Budget annuel, gestion des participations financières.

Le renforcement de la solidarité entre normaliens

« Soutenir les projets d'élèves en cours de scolarité et faire bénéficier de secours nos camarades dans le besoin »

La solidarité repose d'abord sur les aides et secours attribués.

Pour les aides aux projets d'élèves, le CA a défini en 2018 les critères d'attribution suivants :

- Un projet mené par un ou des élèves de l'ENS
- Un projet qui contribue fortement à l'image de l'ENS
- Un projet qui fait connaître l'A-Ulm
- Un projet scientifique, social, sportif ou culturel
- Un projet qui apporte du matériel à l'Archicube ou au site de l'A-Ulm
- Il faut que 4 critères sur 5 soient remplis
- La part de la subvention de l'A-Ulm ne doit dépasser ni 50 % du budget total du projet ni 1000 €.

Des aides ont été attribuées en 2018 pour les projets suivants :

- Groupe d'études géopolitiques : 400 €.
- La Matinale de l'ENS : 600 €.
- Inter-ENS 2017 : 1 800 €.
- Afrooptimistes : 600 €.
- Filmer le champ social : 1 000 €.
- Du côté des labos : 700 €.
- Voyages des candidats à la sélection internationale : 300 €.
- La Nuit gala 2018 : 1 000 €.
- Le songe d'une nuit d'été : 300 €.
- L'enfant et les sortilèges : 500 €.
- Concours de dictée : 1 000 €.
- Groupe d'études géopolitiques : 500 €.
- Concert pour les Restos du Cœur : 200 €.
- Projet ETNA : 500 €.
- Didon et Énée : 750 €.
- Semaine arabe : 1 000 €.
- 48 h des Arts : 600 €.
- Tournoi de volley de la rue d'Ulm : 353,98 €.
- Club Trouvères : 200 €.

- Forum franco-japonais des Étudiants : 1000 €.
- Youth20 2018 : 1100 €.

En terme de secours, l'association a accordé en 2017-2018 un prêt de **10 000 €** au philosophe et politologue Pierre Hassner (1952 L) et des remboursements de prêts ont été reçus pour une somme de 6 423 €.

La solidarité passe aussi par le développement du réseau normalien, en particulier en province et à l'étranger :

- Afterworks parisiens réguliers.
- Invitations d'anciens élèves (ex : Ambassadeur de France à Bruxelles, mai 2018).
- Réseau de délégués régionaux (Alexandra Carpentier, Bordeaux – Mircea Sofonea, Montpellier – Marie Fernandez, Toulouse).

L'aide professionnelle repose sur les actions du Service Carrières au bénéfice de tous les normaliens quelle que soit leur activité :

- Quatre rendez-vous Carrières en 2018 : Administration, Recherche et enseignement, entreprises, carrières des littéraires.
- Club ENSecondaire et journée de préparation de rentrée.
- Présentation de l'A-Ulm devant les conscrits.
- Continuité des ateliers ENSuite.

Accompagnement des normaliens dans leur **projet de carrière** par le suivi de dossiers individuels (Archicubes : 23 - Élèves : 10).

Activités du service Carrières

Le développement du rayonnement de la communauté normalienne repose sur nos publications d'excellence :

En 2017

- « Le fabuleux destin du boulevard Jourdan »
- « Énergies Africaines ».

et en 2018

- « Formes ».
- « Quel avenir pour les Humanités ? ».
- « L'encombrement ».

L'Annuaire a été publié en 2018 avec une bonne qualité technique.

L'A-Ulm a organisé des conférences, tables rondes, visites autour d'événements en coopération avec la Direction de l'École et des partenaires externes renommés.

- 16 octobre : Table ronde des Directeurs et Présidents des ENS : Avenir des ENS, perspective SHS, rôle des Associations d'Alumni (Bd Jourdan)
- Novembre 2018 : concours du CNE : Start-Up
- En clôture de la cérémonie du 11 Novembre, le colloque Actualités de la non-violence a fini par les interventions de Marc Crépon : « Trois normaliens dans la guerre : Jean Jaurès, Charles Péguy, Romain Rolland » et David Aubin : « L'élite sous la mitraille, les normaliens, les mathématiques et la Grande Guerre ».

Un nouveau club a vu le jour, celui des normaliens médecins « GaliEns » qui se définit comme l'amicale des normaliens (élèves ou étudiants) ayant réalisé un cursus en santé et travaillant dans le domaine de la santé.

- Fondateurs :
 - Astrid Chevance (BL 2006, interne en psychiatrie),
 - Théodore Soulier (BCPST 2010, interne en neurologie),
 - Nicolas Obtel (MS 2017, étudiant dentaire).
- Projet validé par le CA en septembre.
- Lancement le 10 octobre à l'ENS en présence de Martin Hirsch, du directoire de l'ENS, de la présidente de l'A-Ulm des doyens/vice-doyens d'île-de-France, du directeur de Médecine Sciences et de la directrice de Médecine et Humanités près de 100 personnes. Soirée cofinancée par l'A-Ulm et le programme Médecine et Sciences.
- 130 sympathisants avec un groupe facebook actif.

Ses actions seront très diverses :

- Afterwork mensuel.
- Participation aux « conférences de prestige » de Médecine et Sciences (conférences communes).
- Journée d'information aux passerelles prévues en janvier 2019.
- Table ronde/débat médecine et société ouverte à tous : thème à trouver, date vers mai/juin.
- Annuaire au sein de l'A-Ulm.
- Page internet avec un forum.

Le dynamisme de la communauté normalienne se nourrit aussi des relations étroites avec PSL et nos partenaires

- Participation de l'A-Ulm à PSL Alumni :
 - Réunion d'un bureau commun Alumni (A-Ulm, Dauphine, et les Mines) pour définir les actions communes, juin 2018.

- Apéro PSL : pour la 1^{re} fois, octobre 2018.
- Rencontre avec le bureau des anciens élèves de l'ENA, le 25 juin, pour dégager des pistes de travail en commun.

L'A-Ulm a également apporté son soutien à la campagne de la Fondation ENS auprès des Alumni.

Au 30 septembre 2018 : 131 donateurs pour 80 813 € collectés.

(Pour mémoire :

- au 30 septembre 2017 : 150 donateurs pour 108 640 € collectés.
- au 31 août 2016 : 169 donateurs pour 110 310 € collectés).

Résultats des élections au Conseil d'administration

Nombre de votants : 556 (131 électronique + 425 papier)

Blancs et nuls : 10 + 2

Exprimés : 544

Élus : (7 sièges)

Nicolas Couchoud : 470

Timothée Devaux : 446

Victor Gysembergh : 414

Christel Lavigne : 782

Jacques Le Pape : 383

Jean-Thomas Nordmann : 376

Rémi Sentis : 440

Non élus :

Yves Caristan : 360

Ludovic Hetzel : 324

Liste des archicubes disparus de l'année

Comme le veut la tradition, Marianne Laigneau lit la liste de nos camarades disparus de l'année 2018.

FIN DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE À 18 h 30

LISTE DES ARCHICUBES DÉCÉDÉS DEPUIS LA DERNIÈRE ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

1891 I	FOURNIER François Paul	06/10/1938
1932 L	BUONO BRUSCHINI Paule	26/05/2018
1937 L	PONS GAUTHIER Marie-Louise	27/01/2018
1940 I	LAZARD Gilbert	06/09/2018
1942 S	LANTZ MARGOLIN Andrée	03/07/2018
1943 s	ROGUES Jean	05/04/2018
1944 I	CULIOLI Antoine	09/02/2018
1945 I	JOLIVET Jean	08/03/2018
1945 L	TAUZIN Jacqueline	15/04/2018
1945 s	JAFFARD Paul	06/09/2018
1946 I	LE GROS Bernard	03/05/2014
1946 I	RONCAYOLO Marcel	13/10/2018
1946 I	VIALLANEIX Paul	03/08/2018
1946 s	BARUCH Pierre	25/08/2017
1946 s	CAUSSE Jean-Pierre	10/03/2018
1947 S	ABDON LOQUINEAU Francine	10/08/2016
1948 I	PAPIN Claude	29/08/2017
1948 L	VALLÉE Jacqueline	01/04/2018
1948 I	VERRET Michel	28/11/2017
1948 I	VITOUX Pierre	14/06/2018
1948 S	RENAUDIE CHARLES Josette	24/07/2018
1949 s	BLANCHARD Henri	10/04/2018
1949 S	PUISEUX DAO Simone	31/07/2018
1949 s	SERGEANT Pierre	17/02/2018
1951 I	GENETTE Gérard	11/05/2018
1951 I	KOVALEVSKY Jean	08/08/2018
1951 I	MIGNOT Xavier	16/12/2017
1951 s	DESPRÈS Henri-Alain	04/06/2018
1951 S	PAILLARD GODEFROY Geneviève	24/10/2018

Liste des archicubes décédés depuis la dernière Assemblée générale

1952 l	AUCOUTURIER Michel	22/12/2017
1952 l	HASSNER Pierre	26/05/2018
1952 L	MITANCHET DURAND Christiane	01/09/2018
1952 l	TURCAN Robert	16/01/2018
1953 L	BENEY LEPINEUX Claire	12/12/2015
1953 l	MAUSSION DE FAVIÈRES Jacques de	21/01/2018
1954 l	GODEFROID Michel	07/07/2018
1954 l	PEYRE Christian	20/03/2018
1954 l	RÉTAT Pierre	17/06/2018
1954 s	BENZAKEN Claude	05/07/2017
1956 l	DELCOUR Jean-Marie	12/09/2018
1956 L	DEPUSSÉ Marie	15/08/2017
1956 l	FIZAINE Jean-Claude	/11/2017
1956 l	ZALIZNIAK Andreï	24/12/2017
1956 s	GARNIER Michel	23/10/2017
1956 s	NIVAT Maurice	21/09/2017
1958 s	DELANNOY Jacques	24/01/2015
1958 s	HAUGAZEAU Yves	08/08/2018
1959 l	FOUCART Bruno	05/01/2018
1959 l	GOUDINEAU Christian	09/05/2018
1959 s	SPECTOR René	17/04/2018
1960 l	RIST Colas	/10/2014
1960 l	WALTER Éric	27/06/2017
1961 l	ROSSET Bertrand dit Clément	27/03/2018
1963 S	CAPEILLÈRE BLANDIN Chantal	01/02/2018
1965 L	FERCHAUD FAURE Betty	30/09/2018
1967 l	SCHMITTER Marc	16/04/2018
1968 l	DEVIS Jacques	04/07/2018
1969 s	DUCHET Pierre	27/10/2018
1970 L	HELLMANN Marie-Christine	29/12/2017
1973 l	ABEILLE Patrick	20/07/2013
1979 l	COCQUEBERT Philippe	22/11/2017
1980 L	LAPEYRE de CABANES BROCHEUX Marianne	11/04/2018
1988 l	MALIS Christian	19/11/2017
1988 s	BLANCHARD Étienne	10/04/2018

RAPPORT DU TRÉSORIER

I – COMPTES

Les comptes ont été établis par la trésorière Laurence Levasseur avec l'assistance de l'expert-comptable Olivier Marel. Conformément à la réglementation comptable, ils se composent d'un bilan (actif et passif) et d'un compte de résultat qui contiennent les informations utiles sur la situation financière de l'A-Ulm.

A. Bilan actif

(en euros)

RUBRIQUES	Montant brut	Amortissements & provisions	Valeur nette au 30/06/2018	Valeur nette au 30/06/2017
<i>IMMOBILISATIONS INCORPORELLES</i>				
· Logiciels et autres droits incorporels	20 841,00	20 383,00	458,00	1 608,00
<i>IMMOBILISATIONS CORPORELLES</i>				
· Matériel et mobilier	24 186,00	20 433,00	3 753,00	5 432,00
<i>IMMOBILISATIONS FINANCIÈRES</i>				
· Prêts	74 519,00	9 600,00	64 919,00	61 342,00
· Autres titres immobilisés	73 195,00		73 195,00	73 195,00
Total actif immobilisé (A)	192 741,00	50 416,00	142 325,00	141 577,00
<i>AVANCES ACOMPTES SUR COMMANDES</i>	0,00	-	0,00	-
<i>CRÉANCES ET COMPTES RATTACHÉS</i>				
· Autres créances et Produits à recevoir	-	-	-	-
<i>PLACEMENTS : VALEURS MOBILIÈRES & AUTRES</i>				
· Portefeuilles dotation & réserve	1 395 066,00	-	1 395 066,00	1 395 066,00
· Portefeuille Fonds Romieu	65 616,00	-	65 616,00	65 616,00
· Compte à terme Fonds Romieu	10 562,00	-	10 562,00	10 540,00
	1 471 244,00	-	1 471 244,00	1 471 222,00
<i>DISPONIBILITÉS</i>				
· Banques	46 373,00	-	46 373,00	39 935,00
· Caisse	0,00	-	0,00	14,00
· Comptes livret	98 074,00	-	98 074,00	123 894,00
	144 447,00	-	144 447,00	163 843,00
Total actif circulants et assimilés (B)	1 615 691,00	-	1 615 691,00	1 635 065,00
<i>CHARGES CONSTATÉES D'AVANCE</i>	-	-	-	-
TOTAL DE L'ACTIF (A + B)	1 808 432,00	50 416,00	1 758 016,00	1 776 642,00

B. Bilan passif

RUBRIQUES	Montant au 30/06/2018	Montant au 30/06/2017
<i>FONDS ASSOCIATIF</i>		
<i>FONDS PROPRES</i>		
· Report à nouveau	1 630 867,00	1 677 303,00
· Réserves	0,00	0,00
· Insuffisance/excédent de l'exercice (1)	- 1 587,00	- 48 555,00
<i>FONDS ASSOCIATIF AVEC DROIT DE REPRISE</i>		
· Fonds dédiés « Fondation Romieu »	103 858,00	105 858,00
· Excédent de l'exercice afférent au fonds dédié (1)	- 2 000,00	2 119,00
TOTAL FONDS PROPRES ET ASSIMILÉS (A)	1 731 138,00	1 736 725,00
<i>PROVISIONS POUR RISQUES ET CHARGES</i>		
· Pour charges		
TOTAL PROVISIONS POUR RISQUES ET CHARGES (B)		
<i>DETTES FINANCIÈRES</i>		
· Emprunt dettes auprès établissements de crédit (2)	28,00	0
<i>AUTRES DETTES</i>		
· Fournisseurs et comptes rattachés	4 110,00	13 138,00
· Dettes fiscales et sociales	9 476,00	14 738,00
· Dettes sur immobilisations	-	-
· Autres dettes (comptes gérés)	12 241,00	10 570,00
TOTAL DETTES	25 855,00	38 446,00
<i>PRODUITS CONSTATÉS D'AVANCE</i>	1 023,00	1 471,00
TOTAL DETTES ET ASSIMILÉS (C)	26 878,00	39 917,00
TOTAL DU PASSIF (A+B+C)	1 758 016,00	1 776 642,00

(1) soit un excédent net global de - 3 587,00 - 46 436,00

(2) dont solde créditeur de Caisse 28,00

C. Compte de résultat

RUBRIQUES	Exercice 2017/2018	Exercice 2016/2017
PRODUITS D'EXPLOITATION		
· Ventes d'annuaires et fascicules	742,00	298,00
· Insertions publicitaires dans Archicube	0,00	0,00
· Recettes théâtre	6 970,00	10 798,00
· Cotisations et dons	95 354,00	91 279,00
· Autres produits et droits d'auteur	5 015,00	31,00
(A)	108 081,00	102 406,00
CHARGES D'EXPLOITATION		
· Autres charges externes	40 399,00	54 612,00
<i>dont publications Archicubes</i>	19 777,00	22 050,00
<i>dont dépenses théâtre</i>	6 190,00	8 828,00
<i>dont documents AG</i>	7 683,00	14 571,00
· Impôts taxes versements assimilés	286,00	266,00
· Rémunération du personnel	43 729,00	54 334,00
· Charges sociales	16 275,00	21 863,00
· Subventions & secours accordés par l'association	16 854,00	18 103,00
· Dotations aux amortissements	2 829,00	5 268,00
· Autres charges	1,00	195,00
· Eng. à réaliser sur ressources	- 2 000,00	2 119,00
(B)	118 373,00	156 760,00
1 RÉSULTAT COURANT NON-FINANCIER (A - B)	- 10 292,00	- 54 354,00
PRODUITS FINANCIERS		
· Intérêts et produits financiers	7 804,00	7 833,00
<i>dont Fonds ROMIEU (1394€)</i>		
· Reprises sur provisions financières sur portefeuille	-	-
(C)	7 804,00	7 833,00
CHARGES FINANCIÈRES		
· Intérêts et charges financières	-	-
· Dotation aux provisions financières	-	-
(D)	-	-
2 RÉSULTAT FINANCIER (C - D)	7 804,00	7 833,00
3 RÉSULTAT COURANT AVANT IMPOT	- 2 488,00	- 46 521,00
4 RÉSULTAT EXCEPTIONNEL	0,00	996,00
IMPÔT SUR LES BÉNÉFICES	1 099,00	911,00
TOTAL DES PRODUITS	115 885,00	111 235,00
TOTAL DES CHARGES	119 472,00	157 671,00
INSUFFISANCE	- 3 587,00	- 46 436,00
dont excédent sur fonds dédié Fondation Romieu	- 2 000	2 119,00
dont excédent AAEENS	(1) - 1 587,00	- 48 555,00
(1) P/m résultat Théâtre inclus à hauteur de	780,00	1 970,00

II. BUDGET ET COTISATIONS 2018-2019**A – Budget****COMPARATIF BUDGETS REALISÉ ET PRÉVUS**

RUBRIQUES	Budget 2017-2018	Réalisé 2017-2018	Prévu : 01/07/2018 au 30/06/2019
Produits d'exploitation			
Recettes de théâtre	11 000	6 970	10 000
Remboursements de recueils et insertions publicitaires	500	0	500
Cotisations et dons	110 000	95 354	105 000
Autres produits et droits d'auteur		5 000	5 000
(A)	121 500	107 324	120 500
Charges d'exploitation			
Autres charges externes		34 209	37 000
Revue L'Archicube	23 000	19 777	20 000
Frais administratifs	24 000	13 364	15 000
Supplément historique	2 000		2 000
Autres charges externes (Théâtre)	9 000	6 190	9 000
Rémunération du personnel (charges incluses)	67 000	60 290	67 000
Subventions et secours accordés par l'A ulm	20 000	14 854	20 000
Dotation aux amortissements	2 900	2 829	2 500
Autres charges		1	
(B)	147 900	118 373	135 500
1 – RÉSULTAT COURANT hors résultat financier (A-B)	- 26 400	- 11 049	- 15 000
C – Produits financiers	7 000	6 411	17 000
D – Charges financières	800	0	800
2 – RÉSULTAT FINANCIER (C – D)	6 200	6 411	16 200
3 – RÉSULTAT COURANT (1 + 2)	- 20 200	- 4 638	1 200
4 – RÉSULTAT EXCEPTIONNEL	- 5 000	0	0
Impôt sur les bénéfices		938	1 200
TOTAL DES PRODUITS	133 500	113 735	137 500
TOTAL DES CHARGES	158 700	119 311	137 500
EXCÉDENT OU INSUFFISANCE	- 25 200	- 5 576	0

B – Barème des cotisations 2018-2019

COTISATIONS 2018-2019

Membre en activité ou retraité (archicube ou ami) : 55 euros

Des cotisations réduites sont consenties aux membres suivants :

- 1°) Élèves ou jeunes archicubes des dix dernières promotions (2009 à 2018) : 22 euros
- 2°) Pensionnaires étrangers pendant 10 ans à partir du début de leur scolarité : 22 euros.
- 3°) Étudiants et anciens étudiants de l'École pendant 10 ans à partir du début de leur scolarité : 22 euros.
- 4°) Souscripteur (sociétaire) perpétuel(le) (liste close) désirant recevoir les publications : 33 euros.
- 5°) L'un des deux adhérents d'un couple paiera une cotisation réduite de moitié à condition que les deux cotisations soient envoyées en même temps.
- 6°) De jeunes archicubes ou étudiants ayant commencé leur scolarité à l'École avant 2009 et dont la situation n'est pas encore bien établie (AC, ATER, ...) pourront bénéficier d'une cotisation réduite (22 euros). Voir le trésorier pour toute information complémentaire.

CONSEIL D'ADMINISTRATION DE L'ASSOCIATION (Année 2018-2019)

ADMINISTRATEURS HONORAIRES

- 1947 l SAZERAT (René), proviseur honoraire.
- 1955 s GUYON (Étienne), ancien directeur de l'ENS, chercheur émérite à l'ESPCI.
- 1958 s FAUVARQUE (Jean-François), professeur émérite au CNAM.
- 1959 s LEHMANN (Jean-Claude), professeur honoraire à l'université de Paris-VI.
- 1960 L BASTID-BRUGIÈRE (Marianne), membre de l'Institut (Académie des sciences morales et politiques), directeur de recherche CNRS émérite (EHESS).
- 1961 L KERVERN GÉRARD (Mireille), maître de conférences honoraire à l'université de Paris-IV.
- 1961 S BROUSSE LAMOUREUX (Lise), maître de conférences honoraire à l'université de Paris-VI.

ADMINISTRATEURS

Bureau :

- 1984 L LAIGNEAU (Marianne), directrice des Ressources humaines du groupe EDF, réélue en 2017, *présidente*.
- 1983 L ANGER (Violaine), directrice du département Arts et musique à l'université d'Évry, élue en 2016, *vice-présidente*.
- 1969 s SENTIS (Rémi), directeur de recherche émérite au CEA, réélu en 2018, *vice-président*.
- 1997 l CHANTREL (Étienne), chef du service des concentrations à l'Autorité de la concurrence, élu en 2017, *secrétaire général*.

- 1965 L LEWIS-LOUBIGNAC (Anne), ancienne déléguée permanente adjointe de la France auprès de l'UNESCO, ancienne conseillère culturelle et de coopération au ministère des Affaires étrangères, réélue en 2017, *secrétaire générale adjointe*.
- 1966 L LEVASSEUR (Laurence), directeur de la société L. L., réélue en 2016, *chargée du Service Carrières, trésorière adjointe*.
- 1996 s COUCHOUD (Nicolas), réélu en 2018, professeur agrégé à la cellule de ressources du dispositif ministériel « Sciences à l'École », *trésorier*.

Autres membres :

- 1964 s DANCHIN (Antoine), président de la société Amabiotics, réélu en 2017.
- 1966 l NORDMANN (Jean-Thomas), professeur émérite à l'université d'Amiens, réélu en 2018.
- 1966 l HARTWEG (Jean), professeur en première supérieure honoraire au lycée Fénélon. Coopté pour finir un mandat d'administrateur ayant commencé le 18/11/2016.
- 1973 s PITTET (Marie), conseillère-maître Cour des comptes. Cooptée pour finir un mandat d'administrateur ayant commencé le 18/11/2016.
- 1980 L MOUILLERON LAVIGNE (Christel), professeur de lettres classiques en classes préparatoires au lycée Louis-le-Grand, réélue en 2018.
- 1986 s LE PAPE (Jacques), secrétaire général du groupe Air France KLM, réélu en 2018.
- 1989 s CASSAIGNE (Julien), chercheur CNRS à l'Institut de mathématiques de Luminy, réélu en 2016.
- 1990 l TON THAT (Thanh-Vân), professeur de littérature comparée et francophone à l'université de Paris-Est-Créteil, élue en 2017.
- 1998 l MEULEMANS (David), directeur des éditions Aux Forges de Vulcain, élu en 2016.
- 1998 l PASSOT MANNOORETONIL (Agnès), attachée de rédaction à la revue *Études*, élue en 2017.
- 2004 s PARMENTIER (Jeanne), responsable Innovation pédagogique à l'université de Paris-XI et à l'Institut Villebon-Georges-Charpak, élue en 2017.
- 2007 l GYSEMBERGH (Victor), chargé de recherches au CNRS, réélu en 2018.
- 2010 s DEVAUX (Timothée), *Innovation and engagement officer*, Sanofi, réélu en 2018.
- 2017 ét. OBTEL (Nicolas), étudiant en chirurgie-dentaire. Coopté pour finir un mandat d'administrateur ayant commencé le 19/11/2016.
- 1976 s MÉZARD (Marc), directeur de l'ENS, *membre de droit*.
- 2018 s CHRISTIAENS (Maëlle), présidente de l'Association des élèves de l'ENS, *membre de droit*.

PROCÈS-VERBAUX DES CONSEILS D'ADMINISTRATION (de décembre 2017 à septembre 2018)

2 DÉCEMBRE 2017

Présents : Violaine Anger ; François Bouvier ; Yves Caristan ; Julien Cassaigne ; Antoine Danchin ; Mireille Gérard ; Marianne Laigneau ; Christel Lavigne ; Jacques Le Pape ; Lise Lamoureux ; Anne Lewis-Loubignac ; Julia Neguer ; Jean-Thomas Nordmann ; Jeanne Parmentier ; Agnès Passot ; Rémi Sentis ; Thanh-Vân Ton That.

Excusés : Étienne Chantrel ; Timothée Devaux ; Laurence Levasseur ; David Meulemans.

Invités permanents : Wladimir Mercouroff ; Marianne Bastid Bruguière.

Invité : Jean Hartweg.

La Présidente souhaite la bienvenue aux nouveaux administrateurs élus, et propose que l'ancien Bureau reste en fonction le temps du débat sur le point 1, ce qui est accordé.

1. Situation du secrétariat

La présidente informe le Conseil d'administration de la démission de Sophie Serra, recrutée début septembre. Elle fait le point sur la situation factuelle et juridique de l'ensemble du secrétariat. Un débat a lieu ensuite sur les meilleures options suivi d'un vote du Conseil d'administration.

En attendant un recrutement stable, le secrétariat est assuré par Agnès Fontaine un jour par semaine et par Caroline Zeller à titre temporaire.

2. Composition du Conseil d'administration et élection du Bureau

Les élections ont lieu à bulletin secret. Sont élus :

Présidente : Marianne Laigneau

Secrétaire général : Timothée Devaux

Secrétaire générale adjointe : Anne Lewis-Loubignac

Vice-présidents : Violaine Anger et Rémi Sentis

Trésorière : Laurence Levasseur

Trésorier adjoint : François Bouvier.

À la suite de la démission de Géraldine Djament Tran, qui ne parvient pas à se libérer pour participer au Conseil d'administration, la présidente propose que son mandat soit poursuivi par Jean Hartweg, qui accepte.

Le Bureau présentera au Conseil d'administration un plan d'action.

S'agissant de la gestion du site, il sera fait appel à un ou deux vacataires. Julia Neguer propose que soit étudiée la possibilité de faire appel à la plateforme de Cachan. Un rendez-vous sera pris avec le prestataire.

3. Événements passés

À la liste donnée dans l'ordre du jour :

12 octobre : table ronde « Énergies africaines »

20 octobre : prix Romieu

10 novembre : cérémonie du 11 Novembre

18 novembre : Assemblée générale et dîner

Il faut ajouter le Conseil d'administration de la Fondation de l'ENS qui a soulevé la question de *fundraising* et de la professionnalisation de la levée de fonds.

François Bouvier rappelle le Rendez-vous Carrières du 11 octobre sur le thème « Tous les talents ont leur place dans l'entreprise » et fait état d'une rencontre avec Dorothée Buttigieg consacrée aux débouchés des littéraires où une quarantaine d'élèves étaient présents. La présidente va écrire au directeur pour lui demander d'organiser également une réunion avec les scientifiques.

4. Événements à venir

Le 2 décembre, jour même du Conseil d'administration est la nuit de l'École.

Le Rendez-vous Carrières du 6 décembre sera consacré aux métiers de l'enseignement et de la recherche.

Le 7 décembre, autour de Sophie Roux une réunion sur le thème : « Poursuivre une thèse ou non ? »

Le 21 décembre : remise des diplômes en présence de Violaine Anger et Laurence Levasseur.

Wladimir Mercoureff suggère qu'on ait des souvenirs (*goodies*) à donner aux étudiants en plus du bulletin d'adhésion à l'association.

Le 22 mars 2018 : accueil à Dauphine avec les présidents des diverses ENS sur le thème des études et débouchés en SHS (ou HSS : humanités et sciences sociales).

Le texte de soutien de PSL Alumni à PSL est distribué et commenté par Violaine Anger.

La galette de l'A-Ulm est fixée au 19 janvier à 18 h.

5. Annuaire :

Rémi Sentis fait le point sur la mauvaise distribution de l'annuaire que très peu ont reçu – et avec un nom en décalage avec l'adresse. La faute incombe au routeur. Contact sera pris avec FFE pour rétablir une distribution adéquate.

6. Calendrier 2018 :

Les dates suivantes sont retenues : 20 janvier, 17 mars, 2 juin.

7. Aides et secours :

Aide aux projets des élèves

- Filmer le champ social : budget 5 530 euros, demande : 1 190, accordés : 1 000.
- Du côté des labos (documentaire) : budget 1 396, demande : 900, accordés : 700.
- Voyage des candidats à la sélection internationale : demande 3 000 euros, accordés : 300 euros. Il leur est conseillé de se tourner vers PSL.
- Nuit de l'École : 1 000 euros déjà accordés par le Bureau du 8 novembre.
- Le songe d'une nuit d'été : budget : 2 300, demande : 300, accordés : 300.
- L'enfant et les sortilèges : budget : 1 900, demande : 500, accordés : 500.

Il n'y a pas de nouvelle demande de secours.

Les remboursements progressent, à l'exception d'un seul cas.

La séance est levée à 12 h 30.

Marianne Laigneau,
Présidente

Anne Lewis-Loubignac,
Secrétaire générale adjointe

20 JANVIER 2018

Présents : Violaine Anger ; Lili Barthe (COF) ; François Bouvier, Yves Caristan ; Julien Cassaigne ; Étienne Chantrel, Antoine Danchin ; Jean Hartweg ; Marianne Laigneau ; Christel Lavigne ; Jacques Le Pape ; Lise Lamoureux, Laurence Levasseur ; Anne Lewis-Loubignac ; Jean-Thomas Nordmann ; Jeanne Parmentier ; Agnès Passot-Mannoorettonil ; Rémi Sentis ; Thanh Vân Ton That.

Excusés : Véronique Caron ; Timothée Devaux ; David Meulemans, Julia Neguer.

Invités permanents : Gérard Abensour ; Marianne Bastid Bruguière ; Jean-François Fauvarque ; Mireille Gérard ; Wladimir Mercouroff.

La Présidente souhaite la bienvenue à la représentante des élèves et la bonne année à tous les administrateurs.

Elle informe le CA du souhait de Timothée Devaux de ne plus assurer le secrétariat général. Étienne Chantrel est élu secrétaire général par acclamation pour le reste du mandat en cours.

1. Approbation du PV du CA du 2 décembre 2017

Sous réserve d'une modification : Gérard Abensour était excusé et non absent, et d'un point secrétariat de la part de Jacques Le Pape, qui sera corrigé, le PV est approuvé.

2. Point sur le Secrétariat

La situation du secrétariat reste chaotique. La personne recrutée s'est désistée ; les entretiens se poursuivent. Pascale Hamon, qui a une expérience diversifiée et la pratique des sites va être prise pour une période d'essai de trois mois à partir du 29 janvier.

En attendant un recrutement stable, le secrétariat est assuré par Agnès Fontaine deux jours par semaine et par Caroline Zeller à titre temporaire.

Rémi Sentis a rencontré Pierre Sennelart qui souhaite passer la main ; c'est Julien Cassaigne qui reprend cette fonction.

Les nouvelles adresses ont été intégrées aux 2/3.

3. Événements passés et à venir

Événements passés : Le RV carrières du 6 décembre consacré à la fonction publique académique s'est bien passé, mais il y a eu une chute dans le nombre de demandes, liée sans doute aux problèmes de secrétariat. La question de la diffusion des méls est évoquée : tous@ens inclut les élèves, mais aussi les professeurs, les administratifs, etc. La représentante des élèves va voir ce qu'elle peut faire pour assurer une distribution mieux ciblée.

La « Nuit de l'École », le 2 décembre, a été un succès. Plusieurs membres du CA y ont participé. Rémi Sentis y est intervenu lors du discours du Directeur.

L'a-Ulm a participé à la réunion organisée par Sophie Roux le 7 décembre, intitulée « poursuivre une thèse ou non ? ».

Violaine Anger et Laurence Levasseur ont assisté à la remise des diplômes le 21 décembre. Elles regrettent que l'organisation ait rendu difficile l'accès aux nouveaux diplômés. Wladimir Mercoureff suggère qu'on ait des souvenirs (*goodies*) à donner aux étudiants en plus du bulletin d'adhésion à l'association.

La soirée Galette du 19 janvier a rassemblé une quarantaine de personnes dont un bon groupe d'élèves et a été très appréciée.

Événements à venir : Le 22 mars à 19 h 30 les présidents des diverses ENS seront réunis salle Jean- Jaurès sur le thème de l'avenir des étudiants des sciences humaines et sociales.

Le CA décide d'en faire un événement d'adhésion et d'y installer un stand pour l'Archicube.

Le jury de PSL doit se réunir en février et mars en vue de la confirmation de l'IDEX. La décision est attendue fin mars.

Violaine Anger fait part du souhait de PSLA d'organiser un « *apéro* » dans les locaux de l'ENS avant juin. Sous réserve de l'accord de l'École, ils installeraient une marquise dans la cour et proposeraient des visites de la bibliothèque.

PSLA souhaiterait également faire un événement autour de Mai 68. Jeanne Parmentier propose une journée d'activités autour de cours donnés par les élèves.

4. Plan d'action à trois ans du CA et rapport d'activités

Ce point est examiné partiellement et fera l'objet d'une synthèse complète après le prochain CA.

5. Archicube et Annuaire

Archicube : Violaine Anger fait le point sur les prochains numéros :

Le numéro sur « la forme » est chez l'imprimeur.

Celui qui porte sur les humanités est en préparation et soulève de nombreuses questions, notamment de champ et de définition. Il manque un article sur les humanités dans l'entreprise, et un sur la place de la culture générale dans les concours.

Étienne Guyon et Stéphane Gompertz coordonnent le numéro sur l'encombrement prévu pour la fin de l'année.

Jean Hartweg pose la question de ce qui va être fait de l'enregistrement de la table ronde associée au lancement du numéro sur l'Afrique.

Annuaire : Rémi Sentis fait le point sur la mauvaise distribution de l'annuaire que très peu ont reçu, et toujours avec un nom en décalage avec l'adresse. FFE a récupéré tous les annuaires retournés et fait un nouvel envoi. Le CA constate que 5 de ses membres ne l'ont encore pas reçu.

Lettre de relance : Le travail est en cours pour qu'elle parte le plus rapidement possible.

6. Aides et secours :

Aide aux projets des élèves

- Un archicube demande 1000 euros pour l'association Du Bellay qui organise un concours de dictées entre deux lycées de Bordeaux et deux de Créteil. Le CA pense qu'un lien plus direct avec l'École est nécessaire, mais l'attribution de deux cartes cadeaux pour les prix est envisageable.
- Le projet du groupe d'études géopolitiques est approuvé (500 euros).
- Média culturels en ligne. Le projet est porté par une seule élève. L'information n'est pas suffisante à ce stade pour permettre une décision

Prêts : Les remboursements continuent à progresser, à l'exception d'un seul cas.

7. Questions diverses

Le CA de la Fondation de l'École aura lieu le 3 avril. La levée de fonds est à l'étude. Le CA travaille sur une liste d'environ cinquante donateurs.

L'invité de notre dîner : La venue de Stanislas Dehaene a été un succès. C'est le tour d'un littéraire. Quelques noms sont suggérés : Franck Debié (86 L), Ivan Jablonka (94 L), Karol Beffa (93L).

Pour que les jeunes assistent plus nombreux à ce dîner, un membre du CA suggère qu'un tarif adapté soit appliqué aux élèves.

La séance est levée à 12 h 30.

Marianne Laigneau,
Présidente

Anne Lewis-Loubignac,
Secrétaire générale adjointe

17 MARS 2018

Présents : Violaine Anger ; Lili Barthome ; François Bouvier, Yves Caristan ; Étienne Chantrel, Antoine Danchin ; Timothée Devaux ; Jean Hartweg ; Marianne Laigneau ; Christel Lavigne ; Jacques Le Pape ; Laurence Levasseur ; Anne Lewis-Loubignac ; Jacques Massot ; Jean-Thomas Nordmann ; Jeanne Parmentier ; Agnès Passot-Mannooretouil ; Rémi Sentis.

Invités permanents : Gérard Abensour ; Jean-François Fauvarque ; Mireille Gérard ; Lise Lamoureux ; Wladimir Mercoureff.

Pouvoirs : Julien Cassaigne ; Thanh-Vân Ton That.

1. Approbation du PV du CA du 20 janvier 2018

Sous réserve de modifications de la liste des présents, le PV est approuvé.

2. Point sur le Secrétariat

L'expérience en cours est positive. Pascale Hamon a reçu une formation pour le site. Agnès Fontaine a continué jusqu'à récemment le passage de relais.

3. Événements passés et à venir

Événements passés : Un RV carrières consacré aux métiers de la fonction publique a eu lieu le 31 janvier avec un public nombreux et les intervenants étaient satisfaits.

Événements à venir :

- Le 22 mars à 19 h 30, les présidents des diverses ENS seront réunis salle Jean-Jaurès sur le thème de l'avenir des étudiants en sciences humaines et sociales.
Violaine Anger animera la soirée. Malgré d'autres suggestions de questions faites par certaines associations, la place des humanités différencie les écoles et permet de poser la question des structures.
Il y aura un stand pour l'Archicube et des bulletins d'adhésion.
Rémi Sentis rappelle que les associations sont indépendantes des écoles, et Wladimir Mercouroff souligne que les alumni ont tendance à se rapprocher entre Écoles, alors que les directeurs préfèrent un ancrage dans les réseaux locaux pour garder leur identité propre. Violaine Anger note que l'indépendance est menacée par exemple lorsque PSL subventionne une association (PS : rencontre reportée du fait de la grève des transports le 22 mars).
- Le 28 mars une partie du Bureau rencontrera le HCERES, à la demande de Marc Mézard, dans le cadre de l'évaluation de l'École.
- « Apéro » de PSLA dans les locaux de l'ENS avant juin. Le Cabinet du directeur va répondre prochainement.
- 11 avril : Prochain RV carrières. À la suite d'une enquête auprès des élèves, il a été décidé d'en tenir un 3^e dans l'année. Destiné aux littéraires, il portera sur les trajectoires des littéraires dans les organisations et les entreprises. Marc Mézard a décidé d'allouer un budget de 200 euros par réunion.
- 4 mai : Invitation de l'Ambassadeur de France à Bruxelles, qui est archicube (Claude-France Arnould, 72 L). Anne Lewis-Loubignac n'étant pas disponible, Étienne Chantrel va essayer de se libérer.
- 23 avril, 26 mai et 9 juin : Mireille Gérard fait part de trois séances littéraires sur trois auteures féminines – Christine de Pisan, M^{me} de Staël, M^{me} de Sévigné – à l'occasion de l'entrée de Simone Veil au Panthéon.
- Antoine Danchin est en négociation pour la visite du département de chimie, mais n'a pas encore de date.
- 30 mai : finale du premier concours de dictée de l'association Du Bellay

4. Aides et secours

Aide aux projets des élèves

- Soirée concert au profit des restos du cœur : 200 euros accordés
- Coupe Es-SENS Ferrières/club d'œnologie : avis négatif
- Projet Etna / Géographie et neurosciences : 500 euros et compte-rendu pour l'Archicube
- Didon et Énée (48 h des arts) : 600 euros, photos, logo de l'a-Ulm et enregistrement pour le site
- Semaine arabe : 1 000 euros comme d'habitude.

Prêts : deux remboursements sont terminés, trois le sont presque, les autres progressent (parfois difficilement) à l'exception d'un seul cas problématique.

Proposition de grille de critères d'attribution des aides. Laurence Levasseur présente les critères suivants :

- Un projet mené par un ou des élèves de l'ENS
- Un projet qui contribue fortement à l'image de l'ENS
- Un projet qui fait connaître l'a-Ulm
- Un projet scientifique, social, culturel ou sportif
- Un projet qui apporte du matériau à l'Archicube ou au site de l'a-Ulm

De plus, la part de subvention de l'a-Ulm ne doit dépasser, ni 50 % du budget total du projet, ni 1000 €. Le Conseil remercie Laurence Levasseur de son travail, valide la liste de ces critères et décide de les expérimenter pour voir s'ils doivent tous être remplis, ou seulement 3 ou 4 sur les 5.

5. L'Archicube

- Le numéro sur *Les humanités* est presque bouclé. Le titre n'est pas encore arrêté mais évitera d'évoquer une position défensive. Violaine Anger remercie Jean Hartweg de sa participation. Le contenu comprend aussi des vues de l'extérieur, notamment Chine, Japon et Inde, ainsi que le point de vue de scientifiques. Une contribution du ministère est attendue.
- Rémi Sentis suggère qu'une contribution sur le latin soit demandée à Laurent Lafforgue.
- Le numéro suivant sur *L'encombrement*, véritablement pluridisciplinaire, est en bonne voie. Coordonné par Étienne Guyon et Stéphane Gompertz, il est prévu pour la fin de l'année.
- Le numéro 23 *Formes* est épuisé.

Violaine Anger souligne qu'il faut améliorer la diffusion de l'Archicube et l'organisation des manifestations autour de la sortie des numéros.

NB : l'imprimeur est en liquidation judiciaire. Il est demandé aux membres du Conseil de faire connaître des noms de prestataires possibles.

6. Plan d'action à trois ans du CA et domaines de responsabilité des administrateurs

Le bilan du plan d'action 2015 est le suivant :

- La réforme des statuts : faite (AG 2016). La réponse du ministère est attendue pour une publication dans l'Archicube.
- La levée de fonds : faite par la Fondation de l'a-Ulm. Jacques Massot, son Directeur Général, informe le Conseil que l'année 2017 a rapporté un peu plus que 2016 (124.000 € contre 117.000 €), que les donateurs fidèles sont environ 70, et qu'un cabinet a été contacté pour monter un 2^e volet sur cinq ans avec une levée de fonds ambitieuse auprès des entreprises.
- L'équilibre des finances : un « petit » déficit chaque année. Il reste nécessaire d'avoir plus de cotisants. Le point doit être fait en fin d'année.
- Le fonctionnement du CA : il s'est diversifié (âge, sexe, spécialité monde professionnel)
- Portefeuille d'activités des administrateurs :
- Les relations avec les départements : elles sont très variables. Lili Barthome va suivre avec Antoine Danchin le projet de visite du département de biologie. Yves Caristan a été bien accueilli par les sciences de la terre et la physique. Les administrateurs suivants suivront les différents départements :
 - Chimie (Jean-François Fauvarque),
 - Mathématiques et informatique (Julien Cassaigne),
 - Études cognitives (Timothée Devaux),

- Sciences de l'Antiquité (Christel Lavigne),
- Philosophie (Jean Hartweg),
- Histoire (Jean-Thomas Nordmann),
- Économie et sciences sociales (Étienne Chantrel),
- Histoire et théorie des arts (Violaine Anger),
- Géographie (Laurence Levasseur),
- Lila (à confirmer).

D'autres responsabilités sont attribuées :

- Afterwork (Julia Neguer),
- CA ENS (Marie Pittet),
- Fondation de l'ENS (Jean Hartweg),
- Classes préparatoires (Christel Lavigne),
- Dîners interpromos (Étienne Guyon).

7. Intervention de Frédéric Worms : L'école littéraire, les humanités et la société

Frédéric Worms part du constat du retour des humanités dans la société : humanités numériques, humanités médicales, etc. selon un besoin renouvelé mais qui n'est pas toujours clair. Cependant, les fusions universitaires font disparaître les disciplines dites « rares », et même la licence « humanités » n'a pas sauvé certains départements. Deux conditions d'imposent pour que ce retour soit un succès :

- On doit revenir au plus haut niveau avec une réelle rigueur. L'ENS a une vraie carte à jouer dans ce domaine.
- Il faut rassembler l'école littéraire autour de projets précis et communs, transdisciplinaires, sans oublier l'ouverture vers l'école scientifique.

Quelques projets déjà avancés :

- Les humanités dans le texte : projet porté par l'École avec divers partenaires. Lancé le 1^{er} décembre 2017, il associe textes classiques et problèmes contemporains à travers la pratique de la traduction et du commentaire sans couper la traduction du commentaire. Le conseil scientifique est présidé par Monique Trédé. Un lien a été établi avec Pascal Charvet de la « maison numérique des humanités ».
- Les humanités numériques : Il s'agit de ne pas percevoir le numérique seulement comme un moyen. Le projet est piloté par Emmanuelle Sordet, directrice des bibliothèques.
- Médecine et humanités : Des bourses sont offertes avec l'aide de la fondation Bettencourt à des étudiants en médecine pour qu'ils étudient les humanités à l'École. Cinq vont être recrutés prochainement. Ce projet implique les élèves et entraîne une vraie ouverture sur la société.
- L'actualité critique : il s'agit de séances hebdomadaires de débats sur l'actualité, par exemple Rothko récemment, et l'actualité critique européenne. Un partenariat a été noué avec l'Institut Français à Francfort, Prague et Varsovie, ainsi qu'avec « *The conversation* ».
- PSL : L'École Universitaire de Recherche, EUR TransLitterae remplace le Labex TransferS. PSL accompagne et lance les projets (vingt retenus sur 200 candidatures). Le projet « Humanités et management » est porté par Emmanuel Basset, agrégé d'allemand, directeur de la recherche de PSL.

À l'École, le « couloir jaune » est transformé en un espace « Recherche-Lettres », réservé au départ aux doctorants (plus de 70 aujourd'hui). Il y aura un bureau pour les humanités numériques.

La formation à l'École.

- Le diplôme est obligatoire depuis 2016. Les expériences les plus diverses hors ENS sont proposées pendant la scolarité et suivies grâce au tutorat individuel.
- Recrutement : Il faut noter que l'École a deux fois moins de candidats que Lyon (1400 pour 70 places alors que Lyon en a 3000). Il y a également une fuite vers Sciences-Po et l'étranger en raison de l'absence de recrutement à Bac+0. Une réforme du mode de sélections des étudiants est en cours ; sujet de nombreuses critiques, il va être défini et piloté au niveau de l'École et non plus des départements
- Sortie de l'École : l'École gère les contrats des doctorants avec les fonds versés par l'État, en passant des conventions avec les universités. 40 % des contrats sont obligatoirement hors Paris. Qu'advient-il du normalien qui a une thèse et cherche un poste ? Il y en a moins qu'autrefois. Par exemple en philosophie, il n'y a plus aucun poste en histoire de la philo. Mais existe de nouvelles opportunités du côté des humanités numériques. Des réunions régulières portent sur les débouchés et sont complétées par un suivi individuel. Mais cela n'empêche pas un jeune agrégé d'être nommé en collège.

Pour mieux appréhender les humanités numériques, Frédéric Worms suggère de se référer au projet de l'association HyperNietzsche, créée par Paolo D'Iorio, qui est un véritable système hypertextuel de recherche, d'édition et de communication.

La séance est levée à 12 h 15.

NB : l'examen du plan d'action sera repris au prochain CA, ainsi que le point sur l'organisation des actions de communication.

Marianne Laigneau,
Présidente

Anne Lewis-Loubignac,
Secrétaire générale adjointe

2 JUIN 2018

Présents : Violaine Anger ; Lili Barthome ; Étienne Chantrel, Antoine Danchin ; Timothée Devaux ; Jean Hartweg ; Marianne Laigneau ; Christel Lavigne ; Jacques Le Pape ; Laurence Levasseur ; Anne Lewis-Loubignac ; Jeanne Parmentier ; Rémi Sentis ; Thanh-Vân Ton That.

Invités permanents : Gérard Abensour ; Mireille Gérard ; Lise Lamoureux, Wladimir Mercoureff.

Pouvoirs : François Bouvier ; Yves Caristan ; Julien Cassaigne ; Jean-Thomas Nordmann ; Agnès Passot-Mannoorettonil.

1. Approbation du PV du CA du 17 mars 2018 et du CA exceptionnel du 3 mai

Le PV du 17 mars est approuvé. Le PV du CA du 3 mai est distribué en salle. La Présidente fait part du projet de transaction qui est en attente de réponse. Sous réserve de modifications de la liste des présents pour le CA téléphonique, le PV est approuvé.

2. Événements passés

- L'a-Ulm a participé à l'évaluation de l'École par le HCERS le 28 mars.
- La table ronde des Présidents des ENS qui aurait dû avoir lieu le 22 mars est repoussée au 16 octobre, avec deux nouveaux présidents d'Alumni à Lyon (Danielle Roger) et à Cachan.

- Occupation de l'École les 2 et 3 mai. À sa demande, Marc Mézard, vient informer le CA du déroulement des événements tels qu'ils se sont produits, à la suite de la convocation d'un colloque intempestif organisé dans la cour aux *Ernest*, sans demande d'autorisation, qui a tourné à la manifestation anti-ENS, au refus de quitter les locaux, à l'introduction de matériels destinés à fracturer les portes, à de nombreux dommages, tags, casse etc. et à la profanation du monument aux Morts. Il souligne qu'à aucun moment les policiers ne sont entrés dans l'École et remercie ses équipes et les élèves qui l'ont soutenu et ont répondu nombreux à sa demande d'aide pour recouvrir les tags et ont organisé le dépôt d'une gerbe au monument aux Morts à l'occasion du 8 Mai. Il regrette vivement que deux beaux événements aient dû être annulés pour cette raison. Une plainte a été déposée.
Il est convenu que Marc Mézard écrira un billet que l'a-Ulm postera sur son site.
- Un rendez-vous Carrières a eu lieu le 13 mars avec environ 25 participants.
- Violaine Anger rend compte du remarquable concours de dictée placé sous le patronage de Michel Zink et organisé par Mathieu Fernandez à la Maison de la Légion d'Honneur qui a permis à chaque établissement méritant de repartir avec une récompense.
- Anne Lewis-Loubignac rend compte de son voyage à Bruxelles, où l'ambassadeur, Claude-France Arnould (72 L) avait réuni des représentants des grandes écoles pour les informer de la création par le ministère des Affaires étrangères de la plateforme « France Alumni » qui regroupe déjà 166 000 membres de 129 pays. Contact doit être pris avec un archicube sur place pour la suite des échanges.

3. Événements à venir

- L'apéro PSL, prévu le 20 juin a été annulé.
- Les prochains rendez-vous Carrières auront lieu le 17 octobre, le 5 décembre, le 23 janvier et le 13 mars.
- Un bureau commun Alumni (A-Ulm, Dauphine, et les Mines) se réunira avec le Président de PSL le 28 juin à l'heure du déjeuner.
- Le rendez-vous ENSecondaire aura lieu le 7 juillet.
- Marianne Laigneau et Étienne Chantrel participeront à la soirée des anciens élèves de l'ENA le 25 juin, après une rencontre de travail entre les deux SG pour dégager des pistes de travail en commun.
- La table ronde des présidents des diverses ENS qui aurait dû avoir lieu en mars est reportée au 16 octobre. Ils seront réunis salle Jean Jaurès sur le thème de l'avenir des étudiants des sciences humaines et sociales.
- Pour le centenaire du 11 novembre, l'École organise un colloque sur trois journées qui se conclura le dimanche par une table ronde à 10 h et les discours de conclusions lors de la cérémonie à 11 h.
- Après coordination avec le COF, l'Assemblée générale a été fixée au 17 novembre à 17 h. Elle sera suivie de l'apéritif à 19 h et du dîner à 20 h. L'invité d'honneur est Franck Debié qui traitera d'un sujet lié à l'Europe.
- Le gala des élèves aura lieu le 1^{er} décembre.
- La lettre dite « de septembre » est en préparation pour l'été.

4. Annuaire et Archicube

L'Annuaire : Rémi Sentis fait part de la demande de l'éditeur de diminuer l'annuaire d'environ

40 pages, ce qui peut être fait facilement en supprimant la localisation géographique en métropole, tout en conservant l'étranger et l'outre-mer.

L'Archicube : Violaine Anger fait part du choix d'un nouvel imprimeur, Jouve, qui fait également le routage. Le numéro sur les Humanités est prêt et sera envoyé ce mois. Il est dense, et constitue un état des lieux, un questionnement plus que des solutions. Quelles manifestations organiser autour de ce numéro ? Un groupe de réflexion sur la question des normaliens littéraires composé de Jean Hartweg, Christel Lavigne, Laurence Levasseur et Jeanne Parmentier est constitué. Il rendra ses conclusions pour le 15 septembre pour nourrir la table ronde d'octobre.

5. Élections

La Présidente fait le point sur la situation : Nous avons 7 postes à pourvoir.

Ne peut pas se représenter : François Bouvier.

Se représentent : Yves Caristan, Timothée Devaux, Christel Lavigne, Jacques Le Pape, Jean-Thomas Nordmann, Rémi Sentis.

Ont été déposées les candidatures de Nicolas Couchoud, Victor Gysembergh (cotisation à régulariser), Ludovic Hetzel.

Par ailleurs, le CA coopte Marie Pittet pour la durée du mandat du 21^e administrateur prenant fin en novembre 2019. De même le mandat de Jean Hartweg, déjà coopté, prend fin en novembre 2019.

7 sièges seront ainsi à pourvoir en 2019 et 2020.

La date limite pour la réception des professions de foi a été repoussée au 30 juin.

Après un débat, le Conseil décide de conserver le système mixte – vote électronique ou papier – pour la dernière fois, avec une date limite au 28 octobre pour le vote papier et au 31 octobre pour le vote électronique.

6. Club des normaliens médecins

Trois anciens élèves (Astrid Chevance, Théodore Soulier, Nicolas Obtel) demandent au Conseil son accord pour fonder un club des normaliens médecins qui serait hébergé sur le site et ont présenté un dossier que le Conseil accueille favorablement. Un soutien financier modeste pourra leur être accordé, notamment pour la soirée de lancement et éventuellement pour d'autres projets. Ils seront invités au Conseil du 29 septembre.

7. Situation informatique

Présentation par Henri Pidault de l'ENS Cachan de leur plateforme en mode Saas

Étienne Chantrel présente l'organisation informatique de l'association qui repose sur deux serveurs sur place et la raison pour laquelle le site a subi récemment des tentatives de piratage, le départ de deux des personnes en charge ayant fait que les alertes n'ont pas été repérées, problème réglé depuis. Après quelques jours de fermeture, le site a été rétabli et les attaques ont été sans suites.

La parole est donnée à Henri Pidault, ancien président des alumni de l'ENS Cachan. Il indique que son association a choisi de confier toute la gestion de son site à AlumnForce, société de spécialistes, fondée il y a environ 5 ans. Il en souligne les avantages : capacité beaucoup plus large du site, progrès majeurs pour les campagnes d'e-mailing, concentration de l'effort de l'association sur le contenu du site, et non plus sur les aspects techniques. La mise en place a coûté environ 5 000 €, et la cotisation annuelle est actuellement de 1 700 € pour 8 000 utilisateurs.

L'échange se poursuit avec Coralie Germain, administratrice du site, qui présente par skype certaines fonctionnalités du site et répond à des questions.

Timothée Devaux ajoute que ce système permettrait notamment le renouvellement automatique des cotisations et une simplification des invitations aux afterworks.

Henri Pidault milite pour que toutes les ENS soient sur la même plateforme.

Étienne Chantrel souligne le danger d'un abandon de la maîtrise des données. Il rappelle que l'a-Ulm avait fait ce choix il y a plusieurs années et s'est trouvée dans une situation très difficile avec une impossibilité à faire évoluer le site et la perte de toute sa base de données, ce qui a conduit au choix du système actuel (site développé par un prestataire externe mais hébergé ensuite sur les serveurs de l'a-Ulm à l'ENS, sans cotisation annuelle ni hébergement extérieur). Le débat s'articule autour des questions suivantes : sécurité, facilité d'utilisation, transfert et reprise des données, coûts, ...

La Présidente remercie Coralie Germain et Henri Pidault de leur présentation, très utile. Le sujet sera repris à la rentrée.

8. Aides et secours

Aide aux projets des élèves

- Le tournoi du club de volley a reçu 353,98 € déjà avancés par une des organisatrices. Il reste des T-shirts qui nous sont offerts.
- Le club « Trouvère » de musique classique demande 200 € pour organiser des pots après les concerts. Le Conseil donne son accord.
- Voyage de la sélection internationale. Isabelle Mistral en charge des relations internationales demande les 300 € habituellement accordés car PSL ne donne rien. Le Conseil émet un avis négatif estimant que cela entre dans les missions de PSL.
- Le forum franco-japonais des étudiants demande 3000 € sur un budget de 12 000. Le Bureau recommande 1000 € que le Conseil accorde.
- Participation au G20 des jeunes en Argentine : une élève géographe de 3^e année, Marion Messador a été choisie pour représenter la France. Son budget est de 2 500 €. Le montant demandé est de 1 100 €. Le Conseil donne son accord.

Prêts : dans l'ensemble les remboursements continuent à progresser.

9. Un point est fait sur la situation du secrétariat

Les dates des prochains Conseils sont fixées au 29 septembre et au 8 décembre.

La séance est levée à 12 h 10.

NB : l'examen du plan d'action sera repris au prochain CA, ainsi que le point sur l'organisation des actions de communication.

Marianne Laigneau,
Présidente

Anne Lewis-Loubignac,
Secrétaire générale adjointe

9 SEPTEMBRE 2018

Présents : Violaine Anger ; Yves Caristan ; Julien Cassaigne ; Étienne Chantrel ; Antoine Danchin ; Marianne Laigneau ; Jacques Le Pape ; Laurence Levasseur ; Agnès Mannoorettonil ; Jacques Massot ; Julia Neguer ; Jean-Thomas Nordmann ; Marie Pittet ; Rémi Sentis ; Thanh-Vân Ton That.

Invités permanents : Marianne Bastid-Bruguière ; Mireille Gérard ; Lise Lamoureux ; Wladimir Mercouroff.

Pouvoirs : François Bouvier ; Jean Hartweg ; Christel Lavigne ; Anne Lewis-Loubignac.

1. Approbation du PV du CA du 2 juin 2018

Le PV du CA du 2 juin 2018 est distribué et approuvé.

2. Événements passés

Réunion en juin du groupe de travail sur l'avenir des littéraires (Jean Hartweg, Christel Lavigne, Laurence Levasseur et Jeanne Parmentier). Les conclusions sont présentées en CA. On constate notamment que le suivi par l'ENS des anciens est très insuffisant.

- Bureau commun de certaines associations d'anciens de PSL : cette rencontre a eu lieu le 28 juin 2018 avec les représentants des associations d'alumni les plus actives (Mines et Dauphine). Les contacts se poursuivent.
- CA de PSL Alumni le 2 juillet 2018. Violaine Anger représentait l'Association.
- Rencontre avec les anciens de l'ENA : le 5 juillet 2018, Marianne Laigneau et Étienne Chantrel ont rencontré le président et le secrétaire général des anciens de l'ENA. Les deux associations ont décidé de travailler en commun à l'organisation d'un dîner-débat fin 2018 dans une grande ville de province, à l'organisation d'un colloque ENA-ENS en 2020 et à l'organisation d'*afterworks* communs en province et à l'étranger.
- Rendez-vous ENSecondaire le 7 juillet. L'assistance était clairsemée, sans doute du fait de la date. Pour les prochains rendez-vous, il est proposé de revenir à des dates en septembre.
- Lettre de relance de septembre et cotisations : la lettre a été envoyée comme tous les ans. C'est l'occasion d'un bilan sur les adhésions. L'association termine l'année 2017-2018 avec 1718 adhérents en juin 2018 (environ 150 de plus qu'en juin 2017). La baisse des adhérents est, pour la première fois depuis des années, enrayée. En septembre 2018, nous sommes également en progression par rapport à 2017 à la même date.
- Présence à la rentrée de l'École : l'association était représentée à la rentrée des littéraires (Laurence Levasseur et Anne Lewis-Loubignac), à celle des scientifiques (Laurence Levasseur), à celle des pensionnaires étrangers (Anne Lewis-Loubignac) et à celle des deuxième et troisième année (François Bouvier).
- Apéro PSL Alumni : il a eu lieu le 27 septembre, avec environ 100 personnes, en présence de la présidente de PSL Alumni. Le CA adopte l'idée de tenir une réunion du CA en 2019 dans les locaux de PSL et d'y inviter le président de PSL, Alain Fuchs.

3. Événements à venir

- Envoi de la lettre aux non cotisants.
- 3 octobre 2018. Point entre Marc Mézard et Marianne Laigneau : ce sera l'occasion d'approfondir la collaboration avec l'administration de l'ENS. Nous demanderons à ce que l'Association soit mentionnée dans la lettre envoyée aux élèves quittant l'École. Nous aborderons PSL, le

- niveau d'exigence pour le recrutement des étudiants, l'organisation de la cérémonie du 11 Novembre et l'accompagnement des normaliens après leur passage à l'ENS.
- 3 octobre 2018. Rencontre avec la société de conseil qui travaillera à la levée de fonds de la fondation de l'ENS.
 - 10 octobre 2018. Soirée de rentrée du club GaliENS des normaliens médecins.
 - 16 octobre 2018. Deuxième table ronde des présidents des diverses ENS (initialement prévue en mars, elle fait suite à celle tenue en 2017). Elle aura lieu dans le grand amphithéâtre de Jourdan et portera sur le thème de l'avenir des étudiants des sciences humaines et sociales.
 - Mi-octobre : sortie aux éditions rue d'Ulm de *L'Élite sous la mitraille, les normaliens, les mathématiques et la Grande Guerre, 1900-1925*, de David Aubin, livre soutenu par l'Association. Une conférence de présentation de l'ouvrage aura lieu le 11 novembre.
 - 17 octobre 2018. RDV Carrières « enseignement et recherche ».
 - 8 novembre 2018. Dépouillement des élections (9 candidats pour 7 sièges).
 - 11 novembre 2018. Cette année, le dispositif est exceptionnel en raison du centenaire de l'armistice. L'École organise un colloque sur trois journées (« Actualités de la non-violence ? »), qui se conclura le dimanche par une cérémonie à 10 h, avec une gerbe déposée par l'association, suivie de deux conférences : David Aubin qui présentera son ouvrage sur les normaliens, les mathématiques et la grande guerre ; Marc Crépon, sur le thème : « Trois normaliens dans la guerre : Jean Jaurès, Charles Péguy, Romain Rolland ».
 - 17 novembre 2018. Assemblée générale de l'association à 16 h, suivie d'un cocktail et d'un dîner. L'invité d'honneur est Franck Debié, directeur du département Géographie et Territoires de l'ENS, qui présentera ses réflexions sur « L'état de l'Union européenne à la veille des élections européennes de 2019. Une perspective géopolitique. »
 - 1^{er} décembre 2018. Gala des élèves.
 - 5 décembre 2018. RDV Carrières « métiers de la fonction publique hors enseignement et recherche ».

4. Point sur le secrétariat

Le pré-contentieux est désormais clos.

5. Approbation des comptes

Les comptes sont adoptés. Le CA propose de mettre en place une politique de gestion des placements de l'Association (même si la réglementation contraint beaucoup les possibilités en la matière). On peut noter que l'Association a économisé sur ses frais de personnel.

6. Archicube

Le numéro sur les humanités a été bien diffusé et a donné lieu à une lettre de félicitations du chef de cabinet du Président de la République et une autre du ministre de l'Éducation nationale.

Le prochain numéro consacré à « L'encombrement », est sur les rails.

Le suivant, sur le jeu, pourra donner lieu à un événement pour sa sortie, comme cela est fait tous les 2 ou 3 numéros (peut-être un *escape game* ?).

Il est décidé de relancer les ventes numériques, qui n'ont pas fonctionné sous leur forme actuelle, peut-être en couplant avec une diffusion aux écoles et aux associations d'alumni.

7. Annuaire

Le numéro 2018 est en bonne voie. L'éditeur FFE cherche à réduire les coûts mais la formule actuelle sera maintenue au moins quelques années.

Nous lançons le chantier de la refonte de la nomenclature des listes d'archicubes par profession à la fin de l'annuaire.

8. Présentation de GaliENS (club des normaliens médecins)

Trois anciens élèves (Astrid Chevance, Théodore Soulier, Nicolas Obtel) viennent présenter GaliENS, le club des normaliens médecins au sein de l'A-Ulm dont la création avait été approuvée au CA du 2 juin 2018.

Le nombre des anciens élèves médecins est appelé à augmenter avec la création il y a quelques années du parcours « Médecine Sciences » (ouvert chaque année à 10 étudiants issus de la deuxième année de la filière médicale) et, pour la rentrée 2018, du parcours « Médecine et Humanités » (ouvert à 5 étudiants supplémentaires).

Le club prévoit de maintenir un annuaire dédié, en lien avec la base de données de l'association, qui bénéficiera aussi des anciens, retrouvés par ce biais, et de créer une page hébergée sur le site comme celle des autres clubs de l'association. Le club organisera des rencontres semestrielles ou trimestrielles, a priori une à deux sessions médico-scientifiques suivies d'un dîner où les normaliens/médecins pourraient présenter leurs domaines de recherche scientifique ainsi que leurs spécialités médicales, ainsi que deux autres rencontres plus informelles sur le modèle de l'*afterwork*. Enfin, le club compte œuvrer à l'aide à l'orientation des élèves encore à l'École, notamment pour les aider à envisager la passerelle qui permet aux normaliens d'intégrer la troisième année des études médicales.

Les membres du club adhéreront à l'A-Ulm. Étienne Chantrel et Julien Cassaigne (pour les aspects informatiques) seront les correspondants du club au sein du CA.

9. Nouveau plan d'action 2018-2021

Le CA complète l'attribution des responsabilités.

Les différents départements auront les correspondants suivants :

- Biologie (Antoine Danchin) ;
- Chimie (Jean-François Fauvarque) ;
- Économie (Étienne Chantrel) ;
- Études cognitives (Timothée Devaux) ;
- Géographie et territoires (Laurence Levasseur) ;
- Histoire (Jean-Thomas Nordmann) ;
- Histoire et théorie des arts (Violaine Anger) ;
- Informatique (Julien Cassaigne) ;
- Littérature et langages (Mireille Gérard) ;
- Mathématiques et applications (Julien Cassaigne) ;
- Philosophie (Jean Hartweg) ;
- Sciences sociales (Étienne Chantrel) ;
- Sciences de l'Antiquité (Christel Lavigne).

Les deux « plateformes transversales » de l'ENS n'ont pas encore de correspondants au sein du CA :

- Environnement et société (CERES).
- Espace des cultures et langues d'ailleurs (ECLA).

D'autres responsabilités sont attribuées ou confirmées :

- Représentation au CA de l'ENS, relance du ministère pour la réforme des statuts, harmonisation des publications : Marie Pittet.
 - Club des normaliens dans l'Administration : Jacques Le Pape.
 - Club des normaliens dans l'entreprise : Marie Pittet et Jacques Massot, qui travailleront à un projet du club des normaliens dans l'entreprise de mettre en commun sa logistique avec celle de l'Association (croisement des fichiers de contacts avec l'annuaire, secrétariat).
 - ENSecondaire : (Jeanne Parmentier) ;
 - Fondation de l'ENS : (Jean Hartweg) ;
 - Classes préparatoires : (Christel Lavigne) ;
 - Dîners interpromos : (Étienne Guyon) ;
 - *Afterworks* : Julia Neguer peut continuer à assurer l'organisation d'une partie de la logistique mais il faudrait trouver quelqu'un qui puisse être présent (ce qui n'est pas son cas) et trouver des salles.
- Plusieurs chantiers sont à lancer :
- Un club est dormant (club des normaliens dans la diplomatie) et à relancer.
 - Il faut trouver une nouvelle formule pour la présence de l'association en Province, celle des délégués régionaux n'étant plus très efficace.
 - Il faut relancer la présence sur les réseaux sociaux (en lien avec la communication de l'École).
 - L'organisation des *afterworks* est à ajuster (comme vu ci-dessus).
 - La numérisation des archives et celle des notices doit être relancée, David Meulemans n'ayant plus le temps de s'en occuper. Ce point sera discuté au prochain CA.

10. Présentation de l'activité de la fondation de l'ENS

Au 30 septembre 2018, 80 813 euros ont été collectés pour la troisième campagne de collecte. La campagne a coûté 13 796 euros.

La fondation de l'ENS et l'ENS ont recruté le cabinet More Partnership en mai 2017 pour étudier la faisabilité d'une campagne de levée de fonds d'envergure. Les résultats sont très positifs, la fondation de l'ENS et l'ENS ont donc décidé en mai 2018 de lancer une campagne de levée de fonds internationale jusqu'en 2022, avec un objectif en dizaines de millions d'euros.

11. Aides et secours

Aides aux projets d'élèves :

- L'association Rise Up, créée par des élèves de l'École et regroupant des élèves de différents établissements de PSL, veut créer une comédie musicale inspirée du « Château dans le Ciel » de Miyazaki. Le CA leur attribue 1000 €.
- Le concours de dictée du Bellay se voit attribuer 1000 €, même si c'est un projet d'anciens élèves et non d'élève.

Demande de secours

Une pensionnaire étrangère allemande, professeur à Düsseldorf, demande une aide pour la transplantation d'un rein à son frère. Le CA attribue un prêt de 10 000 €.

La date du prochain Conseil est fixée au 8 décembre.

La séance est levée à 12 h.

Marianne Laigneau,
Présidente

Anne Lewis-Loubignac,
Secrétaire générale adjointe

NOTICES

À PROPOS DE LA RÉDACTION DES NOTICES NÉCROLOGIQUES

La publication de « notices nécrologiques » dans nos recueils est une tradition qui remonte aux débuts de l'Association : elle répondait alors au vœu qu'aucun camarade « ne nous quittât sans que nous lui eussions consacré quelques lignes » (voir *le Supplément historique 1994-1995*). La longueur admise pour ces notices a beaucoup varié au cours des ans, et il a été précisé dans les précédents recueils qu'il convenait actuellement de limiter cette longueur à 3 pages du recueil – sauf cas très exceptionnels !

Cette publication a parfois été contestée par des archicubes qui n'y ont vu qu'une manifestation d'auto-admiration collective. Pour la justifier autant que pour éviter des malentendus avec les auteurs, il est donc nécessaire de cerner ce que la communauté normalienne attend de ces notices. Sans écarter la possibilité d'un débat sur ce sujet, la lecture des textes reçus au cours des dernières années nous amène à repreciser ici les recommandations qui figuraient déjà dans les précédents recueils.

Rappelons donc que le but d'une notice est, à l'heure actuelle, de retracer la vie et la carrière du défunt, de donner, s'il y a lieu, un aperçu de son œuvre, voire, lorsque c'est possible, de le faire revivre en évoquant quelques souvenirs personnels. Ce n'est donc pas seulement un hommage au disparu, même si l'amitié ou l'admiration peuvent s'y exprimer avec sobriété : c'est par le simple exposé des faits, sans emphase, que l'on établit le mieux les mérites du défunt, sans qu'il soit nécessaire de recourir à des effets oratoires et encore moins à des comparaisons désobligeantes pour d'autres personnes comme cela s'est malheureusement déjà vu.

Certes, la rédaction d'une notice n'est pas une chose facile et peut demander beaucoup de travail, surtout si le défunt laisse une œuvre importante : comment donner un aperçu de cette œuvre, souvent très spécialisée, qui soit accessible à tous, littéraires et scientifiques, sans se réduire à des considérations générales et de vagues éloges ? Remercions d'autant plus les nombreux auteurs qui ont réussi à le faire et qui ont ainsi enrichi notre patrimoine culturel.

Il faut aussi savoir que ces notices sont souvent utilisées par des chercheurs en histoire contemporaine ou en histoire des sciences, et même par des parents éloignés du défunt, en quête de leur généalogie. Le contenu, la qualité et l'exactitude des informations contenues dans ces textes ont donc une grande importance, et c'est en général la famille du défunt qui peut apporter à l'auteur les précisions et les dates utiles – en particulier **les lieux et dates de sa naissance et de son décès**, qui doivent impérativement figurer en tête de la notice. Ces textes qui ont et garderont un intérêt historique doivent être d'une correction matérielle impeccable : merci de faire relire au besoin vos textes par un tiers !

Dans tous les cas, le texte de la notice sera présenté à la famille avant publication. Les auteurs sont priés de nous donner le nom et l'adresse du représentant de la famille auquel nous ferons expédier, par l'imprimeur, deux exemplaires du fascicule contenant la notice.

Si la famille a des réserves à exprimer sur la manière dont sont évoqués les aspects privés de la vie de l'archicube, tous les efforts seront faits pour en tenir compte. Afin de faciliter, avant la date limite, une conciliation des points de vue, un membre du Bureau pourrait arbitrer le débat en proposant une formulation de nature à satisfaire les deux parties. En cas de désaccord persistant, la décision finale reviendra au Bureau.

La collecte des notices est désormais assurée par Patrice Cauderlier (1965 I) et Michel Rapoport (PE 1965 I) pour les littéraires et Renée Vallette Veysseyre (1955 S) pour les scientifiques.

Nous remercions très vivement tous les auteurs de nous adresser leur texte en fichier .doc (environ 10 000 caractères, espaces compris, police Times New Roman taille 12, interligne simple, avec des paragraphes) par courrier électronique ou sur tout autre support **si possible bien avant le 30 novembre** pour une publication en février de l'année suivante.

Il est conseillé d'insérer une photo en tête de la notice (photo d'identité au format « .jpg » de 100 ko minimum et en haute définition [190×190 dpi]).

Erratum du n° 19 bis

Page 191 : le complément à la notice d'Édouard Dehame (1950 s) par Labib S. Haddad (1950 s) doit être lu ainsi :

« Doudou, très fin mathématicien, avait une grande sensibilité, une sensibilité d'artiste qui lui faisait apprécier les sons autant que les couleurs. Chez lui, musique et peinture étaient tenues de faire bon ménage avec Pythagore. Notre camarade Suchard (1950 s), à sa demande, lui avait construit une chaîne stéréo remarquable pour l'époque. Parmi ses nombreux disques, il avait l'intégrale des quatuors à cordes de Beethoven [par le Quatuor Hongrois] et il en faisait écouter, souvent, avec délectation (à qui voulait l'entendre) la Grande fugue, ne tarissant pas d'explications savantes, exquises. » [Haddad]

NOTICES

FOURNIER (François Paul), né à Bligny-sur-Ouche (Côte-d'Or) le 4 mars 1870, décédé à Meudon (Hauts-de-Seine) le 6 octobre 1938. – Promotion de 1891 I.

La carrière de Paul Fournier a été rectiligne et modeste. Son père était un simple employé des contributions indirectes. Admis à l'École en 1891 après avoir bénéficié l'année précédente d'une bourse de licence à l'université de Lyon, il s'y forme sérieusement aux études grecques : il assiste à l'École pratique des Hautes Études aux conférences d'Édouard Tournier (1850 I) en philologie grecque, d'Alfred Jacob en dialectologie et paléographie grecques, de Jean Psichari en philologie byzantine et néo-grecque, de Bernard Haussoullier (1873 I) en épigraphie et antiquités grecques. Il est reçu premier à l'agrégation de grammaire en 1894. Après une année de service militaire accomplie comme simple soldat au 52^e régiment de ligne à Vienne (Isère), il est admis en 1895 à l'École française d'Athènes. Il prend part à la grande fouille de Delphes. Il y reste plusieurs mois au cours de l'année 1896. Un séjour commun de six mois lui fait nouer avec Émile Bourguet (1889 I) une amitié indéfectible qui devait durer jusqu'à leur mort : c'est à Bourguet que Fournier avait transmis ses papiers, mais ce dernier ne devait lui survivre que quelques mois. Il y relève les inscriptions du mur polygonal et s'oriente alors vers l'étude du dialecte des inscriptions de Delphes. Son premier mémoire, sur la grammaire des affranchissements de Delphes du second siècle av. J.-C., a fait l'objet d'un jugement mitigé de Georges Perrot (1852 I), qui y voyait une « étude consciencieuse », mais dont « l'ordre n'est pas assez rigoureux ». Le deuxième mémoire étudiait quatre inscriptions de Delphes plus anciennes, et Eugène Müntz lui reconnaît « un esprit sagace, délié », de « remarquables aptitudes philologiques ». Il sera reconnu comme un excellent philologue tout au long de sa carrière. Dès la fin de son séjour à Athènes, en 1898, il renonce à un poste au lycée de Bourg-en-Bresse pour être nommé maître de conférences de grammaire à l'université

de Bordeaux, à titre temporaire mais constamment renouvelé d'abord, puis sans limite de temps à partir de 1919. Il devait le rester jusqu'à sa retraite le 4 mars 1935. Il se retire alors à Paris. Il était bien introduit dans le milieu universitaire bordelais : il épouse le 3 janvier 1900 Louise Marie Marguerite Couat, fille du recteur Auguste Couat (1866 l), helléniste et ancien adjoint au maire de Bordeaux, union dont est né un fils vers la fin de 1901. Le mariage avait été brillant : les témoins du marié étaient deux professeurs à l'université de Bordeaux, l'écrivain et critique Paul Stapfer, professeur de littérature française, et le latiniste Adolphe Waltz (1860 l), ceux de la mariée deux amis de son père, le recteur de Montpellier Antoine Benoist (1864 l) et le directeur de l'enseignement supérieur Louis Liard (1866 l). Brillant, mais pas neutre. Paul Fournier était dreyfusard, ses parents étaient décédés, il n'avait pas d'attache bordelaise. Le choix de ses témoins n'était pas indifférent : Adolphe Waltz était membre de la Ligue des droits de l'homme, et Paul Stapfer, qui avait été doyen de la faculté des Lettres, avait été suspendu de sa charge fin juillet 1898 par le ministre Léon Bourgeois pour une prise de position considérée comme dreyfusarde dans l'éloge funèbre prononcé aux obsèques du recteur Couat le 23 juillet 1898, dix-huit mois à peine avant le mariage de Louise avec Paul Fournier ; l'affaire avait laissé des traces.

L'œuvre scientifique de Paul Fournier s'annonçait prometteuse. Sa thèse principale avait pour sujet « Le delphique et ses congénères. Grammaire historique des dialectes grecs d'Outre-Pinde ». Cette étude annoncée dès 1898, plusieurs fois promise, devait être un développement de ses mémoires d'athénien. Elle aurait reçu un avis très favorable d'Antoine Meillet. Sa thèse latine « *Quid M. Tullius de tragoedia cum graeca tum latina censuerit* » devait porter sur Cicéron et la tragédie. Les fruits n'ont pourtant pas tenu les promesses des fleurs, et l'ensemble a été bien restreint, ce que ses doyens successifs ne cessent de regretter. Il n'achève pas ses thèses, ce qui désole le doyen : « peut très bien faire ; il suffit qu'il le veuille » (1904) ; « il ne lui manque pour donner sa mesure que le don de réalisation » (1910) ; « on voudrait le voir produire aussi bien qu'il enseigne » (1912). Le sujet de sa thèse principale a été abordé deux fois, d'abord par l'alsacien Edmund Rüschi qui, lassé d'attendre, entame en 1914 la publication d'une grammaire des inscriptions de Delphes dont le premier volume (seul paru) ne traitait que de phonétique, ensuite en 1940 par Michel Lejeune (1926 l) dont la thèse complémentaire, entreprise sur les conseils de Paul Fournier, portait sur la langue des affranchissements de Delphes. Lui-même ne donne au *Bulletin de correspondance hellénique* que trois notes très brèves. De 1900 à 1914, il collabore presque chaque année à la *Revue des études anciennes*, publiée par l'université de Bordeaux, mais surtout pour des comptes rendus dont certains sont de véritables articles. Il fait paraître en 1904 l'édition posthume de la traduction que son beau-père, qu'il n'a pu connaître (il était décédé avant son arrivée à Bordeaux en novembre 1898), avait établie des *Pensées* de Marc Aurèle, enrichie de nombreuses

notes personnelles. Il consacre beaucoup de soin à son enseignement, mais l'essentiel de son activité est ailleurs que dans la vie scientifique : il était membre de la Ligue des droits de l'homme et très impliqué dans la vie de cette organisation, à un moment où l'affaire Dreyfus, qui avait été à l'origine de sa création, était loin d'être apaisée.

Pendant la guerre, il est mobilisé sur sa demande le 18 février 1915 dans un régiment territorial. Il déclare à l'autorité militaire parler l'allemand, l'italien et le grec moderne, et on le juge qualifié pour être interprète de grec moderne à l'armée d'Orient, qu'il demande à rejoindre. Il accède au grade de sous-lieutenant le 3 mars 1916 et devient deux ans plus tard lieutenant à titre temporaire. Il est affecté au contrôle postal à Salonique à partir du 5 juin 1916 et devient en septembre 1916 chef de la censure du télégraphe et de la presse, poste où il rend les plus grands services : ses notes militaires soulignent son tact, son zèle, son autorité, son sens du devoir et de l'à-propos. Dans la deuxième moitié d'avril 1918, il visite les couvents du mont Athos pour y interroger des moines suspects d'avoir ravitaillé en essence des sous-marins ennemis. Il rentre en France en janvier 1919. Fait chevalier de la légion d'honneur à titre militaire en 1917, il l'est aussi de l'ordre grec du Saint-Sauveur, et de l'ordre serbe de Saint-Sava. Il était officier d'académie depuis le 14 juillet 1906.

Après la guerre, les choses avaient changé. Son couple n'y a pas résisté. Le divorce est prononcé en mars 1919. Paul Fournier se remarie en septembre de la même année. Son activité scientifique semble s'éteindre : il ne publie dans la *Revue des études anciennes* en 1922 qu'un article qui tirait parti, après un quart de siècle, de son deuxième mémoire athénien, et deux comptes rendus dont celui qui lui tenait à cœur des *Ruines de Delphes* d'Émile Bourguet, livre important paru par malchance en 1914 ; rien par la suite. Lassitude ? Découragement ? Perte d'intérêt pour le sujet ? On peut se poser la question dans la mesure où il était retourné à Delphes en 1917 examiner des inscriptions à l'occasion d'une permission. Difficultés d'ordre personnel ? À distance de près d'un siècle, on ne peut en décider ; on peut le regretter, après beaucoup d'autres. Paul Fournier a exercé son métier avec une exactitude exemplaire et toujours soulignée, il a préparé des étudiants à l'agrégation, il a contribué à leur succès : durant toute sa période d'activité, des candidats bordelais ont réussi presque tous les ans à l'agrégation de grammaire, et toujours en plus grand nombre qu'à celle des lettres ; on célèbre unanimement la part qu'il y prend. Il a fait partie pendant plusieurs années du jury de l'agrégation de grammaire à partir de 1913. Il ne s'intéressait pas qu'à ses étudiants officiels. Les bonnes relations qu'il avait avec la famille de Pierre Lévêque (1940 l), futur membre de l'École française d'Athènes, lui ont donné l'occasion de l'initier au grec alors que ses parents le destinaient à des études scientifiques. Il lui a de ce fait ouvert sa carrière et ce dernier lui en a gardé un profond attachement.

L'homme lui-même semble avoir été effacé, d'une santé délicate, d'allures douces et timides dans la vie ordinaire, avec une voix fluette. Georges Radet (1881 l) notait à sa mort que « cet ancien disciple de Riemann (1871 l) [il n'a pu l'être qu'indirectement, puisque ce dernier est décédé par accident dans l'été 1891, avant le début de la scolarité de Paul Fournier à l'École] savait parfaitement comme lui aussi bien le latin que le grec et il sut former à Bordeaux des générations de philologues dont plusieurs sont aujourd'hui des maîtres remarquables ». Alfred Merlin (1897 l), dans l'évocation de sa mémoire prononcée devant l'Association des études grecques en juin 1939, a résumé en quelques mots ce que l'on peut retenir de lui : « C'était un homme d'une science rare et d'un entier désintéressement, aussi modeste que laborieux ».

Michel SÈVE (1969 l)

SÈVE (Alphonse), né à Mariol (Allier), le 12 janvier 1883, mort pour la France à Ammerzwiller (Haut-Rhin) le 27 janvier 1915. – Promotion de 1904 s [1903].

La commémoration de la Première Guerre mondiale est l'occasion de rendre à ceux qui y ont laissé la vie un hommage plus circonstancié qu'un nom gravé sur un monument. Rien n'aurait pu laisser prévoir la carrière d'Antoine Alphonse Sève, tragiquement écourtée par la guerre. Il est né dans un milieu modeste de cultivateurs, dans une petite commune très rurale où sa sœur Alice, plus jeune de six ans, a passé toute sa vie ; une partie de sa famille habitait le hameau de Calleville, partagé entre les communes de Mariol (Allier) et de Ris (Puy-de-Dôme) dont le seul enfant un peu connu est l'abbé Louis Cognet (1917-1970), historien du jansénisme et de la spiritualité chrétienne au XVII^e siècle, qui fut brièvement doyen de l'Institut catholique de Paris. C'est là aussi qu'est né en 1886 mon propre grand-père Julien Sève, ce qui explique l'intérêt que mes frères Bernard (1970 l) et Pierre (1979 l), comme moi-même, avons porté à cet archicube dont j'ai découvert l'existence par le monument aux morts de l'École. Les Sève sont nombreux à Calleville, et la répétition des mêmes prénoms d'une génération à l'autre et d'une famille à l'autre y rend inextricable l'écheveau des relations familiales. Je me suis longtemps demandé si Alphonse, mes frères et moi étions apparentés. Ce n'est pas impossible, mais ce serait d'une parenté lointaine bien difficile à préciser.

Le bénéfice d'une demi-bourse lui permet de faire des études au lycée Blaise-Pascal de Clermont-Ferrand. Elles sont brillantes : à la distribution des prix de juillet 1900, trois élèves ont été distingués pour la médaille d'honneur créée par l'Association des anciens élèves du lycée, et il reçoit celle décernée au titre de l'enseignement secondaire moderne. Reçu à l'École au concours de 1903, il s'engage à Roanne pour 3 ans en vertu de la loi du 11 juillet 1892 et effectue un an de service comme soldat

du rang, puis caporal, au 98^e régiment d'infanterie. Il est admis 4^e à l'agrégation de physique à la session de 1907 (il était premier à l'écrit) ; le jury voit en lui un professeur d'avenir. Il est aussitôt nommé professeur de physique au lycée de Pau pour succéder à Paul Viguier (1903 s) nommé préparateur de chimie à l'École. Il n'y termine pas l'année, contrairement à son souhait : le 28 mai 1908, il est nommé avec effet immédiat au lycée de Montpellier pour suppléer un collègue décédé, dont le service comportait une classe de préparation à Saint-Cyr (Viguier devait lui succéder dans ce même lycée en 1913). En 1913 enfin, il est nommé au lycée de Besançon, ce qui lui permet d'enseigner en Spéciales. C'est par l'effet d'une confusion avec son quasi-homonyme et contemporain Pierre Sève (1901 s) qu'il figure dans la liste des enseignants de physique de l'École pour les années 1905-1910. On lui reconnaît une instruction étendue, de la confiance en soi, mais justifiée, de l'autorité, un caractère primesautier ; il avait la parole facile et parfois plus d'allant que de rigueur, défaut dont il se corrige graduellement. C'était un professeur très écouté. On lui fait le mérite de continuer à travailler et de se tenir au courant, et d'appuyer son enseignement de la chimie non seulement sur la théorie, mais aussi sur les réalités industrielles de son temps.

Il épouse à Montpellier, le 17 avril 1914, Claire Clotilde Servent, d'une famille d'artisans (père et grand-père menuisiers) et de fonctionnaires (oncle directeur d'école publique, cousin postier). Le destin a voulu que son mariage n'ait duré qu'à peine plus de neuf mois, la cohabitation effective des époux trois mois et demi. Il n'a pas eu de descendance.

Incorporé en effet comme sergent le 3 août 1914 au 260^e régiment d'infanterie formé à Besançon, il prend part à partir du 7 août aux opérations militaires en Alsace. Il est mort dans l'après-midi d'un jour de grand froid à la tête de sa demi-section lors d'une des premières batailles furieuses et vaines destinées à prendre le contrôle du Hartmannswillerkopf, le Vieil-Armand, dans le sud de l'Alsace. Déclaré mort pour la France, il a été inscrit le 30 juillet 1921 au tableau spécial de la médaille militaire à titre posthume : « S'est élancé en avant de sa demi-section pour l'entraîner sur un terrain absolument uni et battu par les mitrailleuses. Est tombé mortellement frappé, à 300 mètres des tranchées ennemies. A été cité [on ne sait à quel ordre il l'a été] ». Son nom figure avec l'initiale A. sur le monument aux morts du cimetière de Mariol, avec son prénom d'Alphonse sur les plaques commémoratives de l'église de Mariol et de l'ancien lycée Blaise-Pascal devenu centre culturel à Clermont-Ferrand, avec celui d'Antoine sur le monument aux morts de Montpellier où résidait sa veuve et, sans son prénom mais classé à l'année de sa promotion, sur celui de l'École.

Michel SÈVE (1969 I)

BARADUC (Jeanne, en littérature Jeanne GALZY), née le 30 septembre 1883 à Montpellier (Hérault), décédée le 6 mai 1977 à Montpellier (Hérault). – Promotion de 1907 L.



« *La Grand'Rue dormait à son habitude avec ses boutiques closes et ses fenêtres fermées. (...) Là, les maisons pauvres s'élevaient en deux files obscures, dont la courbe irrégulière cachait le prolongement de la rue qui s'évasait devant la Bourse, en formant avec la montée de l'Argenterie une petite place triangulaire, puis se raidissait et alignait sévèrement ses vieux hôtels, construits à l'époque de Louis XIV, où Montpellier avait connu tant de splendeur* ».

C'est ainsi que débute le roman de Jeanne Galzy, *La Grand'Rue*, paru en 1925. La romancière, déjà fort célèbre, a obtenu plusieurs prix littéraires et chacune de ses productions est désormais attendue et admirée. C'est aussi dans cette Grand'Rue de Montpellier qu'elle est née, au numéro 27. Son père, Léon Baraduc, commerçant de mercerie en gros, y tenait une boutique et son grand-père, opticien, celle de « La Lunette Marine ». La famille avance bientôt vers le haut plus bourgeois de la rue, au numéro 15, où Jeanne Baraduc va passer l'essentiel de son enfance et adolescence. Certains de ses voisins marqueront son souvenir : la famille Fabrège, qui venait de faire restaurer la cathédrale de Maguelone, lieu emblématique du passé régional, dont elle fera de superbes évocations dans son premier roman (signé Jeanne Galzy) *L'ensevelie* (1912) ; la famille Bazille surtout, et le célèbre tableau *Réunion de famille* (conservé au Musée d'Orsay) de Frédéric, décédé à la guerre de 1870, sera à l'origine, consciemment ou pas, de la saga *La surprise de vivre*, publiée de 1969 à 1976. En 1896 la famille Baraduc quitte le centre-ville pour une belle villa des faubourgs, où Jeanne demeurera jusqu'à la fin de sa longue vie, en 1977.

Le premier lycée de jeunes filles de France avait été créé à Montpellier en 1881, notamment sous l'influence de la bourgeoisie protestante alors aux affaires de la ville, et inauguré par le Président Sadi Carnot. Jeanne y entre tout enfant pour une scolarité qui la mènera jusqu'à seize ans : bien que plutôt *nonchalante* de son propre aveu, elle y obtient de très bons résultats, comme en témoigne un prix d'excellence en 1900. Cinq années plus tard, elle obtient une dérogation pour suivre des cours à la Faculté des Lettres puis part à Paris au lycée Fénelon préparer le concours de l'École normale supérieure de Jeunes filles, où elle entre en 1907, sixième sur une promotion de seize élèves. Admise en 1910 au Certificat d'aptitude pédagogique pour l'enseignement des Lettres, elle est reçue l'année suivante à l'agrégation (1911).

C'est avec Sèvres que tout commence pour Jeanne. Jusque-là il s'agissait de la lente maturation d'une jeune fille de province que son milieu ne destinait pas aux études

supérieures ni à une haute activité culturelle. Cette évolution apparemment indolente depuis la fin du lycée jusqu'au départ à Paris a sans doute inspiré le personnage de Clarisse dans *Les démons de la solitude* (1931). Les études à Paris et à Sèvres s'accompagnent du début de la production littéraire. Jeanne prend alors le pseudonyme de Galzy, inspiré d'une arrière-grand-mère maternelle. Elle écrit des poèmes, que publie *Le Mercure de France*, puis un premier roman *L'ensevelie*, couronné aussitôt d'un prix, un conte, publié dans *Le Matin*, une pièce de théâtre *La revanche de Boileau*, représentée à l'Odéon en 1911. Des tragédies à thème antique : *Hécube*, *Cassandre*, seront, elles, représentées plus tard. Jusqu'en 1914 Jeanne vit au cœur de la vie culturelle parisienne, amie de poètes, d'artistes, d'acteurs et d'actrices, dont madame Segond-Weber, qui sera le grand amour de sa vie. La mort de son père en 1914 et la faillite du commerce familial l'obligent à revenir à Montpellier et à prendre un poste dans l'enseignement. Elle sera une première « femme chez les garçons », nommée qu'elle fut au lycée de garçons dont les professeurs, pour certains, avaient été envoyés au front. Expérience singulière, difficile à double titre : débutante et anomalie féminine dans un milieu masculin. Ses qualités de sérieux, de compréhension, de souci de faire apprendre, jointes à une analyse fine des besoins des élèves et des lacunes de la formation des enseignants, transparaissent dans le roman qu'elle tirera de ces deux années. Car son activité professionnelle doit hélas être interrompue courant 1917 par de graves problèmes de santé : atteinte du mal de Pott (la tuberculose osseuse) Jeanne Galzy est d'abord soignée à Palavas, puis à Berck, où elle restera immobilisée près de deux ans dans un corset. Nouvelle expérience, déchirante celle-là : celle de la souffrance, de l'immobilité, de la lente agonie de certains autres malades, des alternances d'espoir et de désespérance. Peut-être l'écriture fut-elle un des moyens pour la jeune femme de rester accrochée à la vie. Elle écrit à nouveau des poèmes, et termine le roman *La femme chez les garçons*, publié en 1919. À la sortie du sanatorium, Jeanne Galzy devient professeur au lycée de jeunes filles d'Amiens. Malgré une santé fragile, des rechutes, et un corset qu'elle devra porter toute sa vie, elle va souvent à Paris, à Montpellier (où sa *Cassandre* est représentée en 1921, événement culturel majeur de la ville à cette époque). Elle continue d'écrire : elle publiera en 1923 *Les allongés*, qui lui vaut le prix Femina la même année, contre des concurrents célèbres, Joseph Kessel et Henry de Montherlant. L'ouvrage, fortement inspiré de son hospitalisation à Berck, connaît un grand succès et projette Jeanne dans la lumière. À partir de ce moment, Jeanne Galzy est considérée comme un écrivain majeur, ses productions ultérieures font l'objet de critiques élogieuses dans les journaux et magazines, et cela durera jusqu'à sa mort en 1977.

Elle poursuit à la fois une carrière d'écrivain et d'enseignante (après Amiens, à Saint-Germain en Laye puis au lycée Lamartine à Paris), du moins jusqu'en 1943 où elle est mise à la retraite et revient s'installer définitivement à Montpellier, auprès de

sa sœur, dans la maison familiale. Elle n'y mène pas une vie de recluse : active dans le milieu littéraire, elle écrit notamment des pièces de théâtre pour le Centre d'essai radiophonique de Montpellier, créé en 1948, et dirigé par Frédéric-Jacques Temple à partir de 1954. Celui-ci se souvient d'elle comme d'une figure imposante, celle de la grande écrivaine régionale : heureusement, sa nomination comme membre du jury Femina dès 1945 lui permettait de préserver contacts et voyages dans la capitale.

Son œuvre d'écrivain est considérable, par sa productivité d'abord : vingt-deux romans, sept biographies, des pièces de théâtre pour la scène ou la radio, nombre de poèmes... Par sa qualité ensuite, reconnue par plusieurs prix littéraires : le plus prestigieux étant le Femina en 1923, mais son premier roman *L'ensevelie* (1912), lui avait valu le prix Monthyon de l'Académie française en 1913, prix qui lui sera accordé à nouveau en 1919 pour *Une femme chez les garçons*. L'Académie couronnera de son Prix la magnifique biographie *Sainte Thérèse d'Avila* en 1928. En 1930 le prix Brentano's récompensera *L'initiatrice aux mains vides*, roman centré sur la relation équivoque mais chaste entre une femme professeur et son élève, faite de complicité intellectuelle, de sympathie, de protection quasi maternelle, et inspirée peut-être de l'adoration qu'elle-même avait eue pour une de ses enseignantes dans son enfance, mademoiselle Normand.

De cette œuvre à l'incroyable richesse et diversité, je souhaiterais ici souligner trois aspects. L'un d'eux a déjà été évoqué : c'est l'appropriation de l'expérience personnelle par l'écriture. Nombreux sont les éléments issus de la vie personnelle de Jeanne Galzy, depuis les études à Montpellier, puis à Sèvres (base de *jeunes filles en serre chaude*, 1934), les classes de garçons du lycée, celles des jeunes filles à Amiens ou à Paris, jusqu'à sa vie intime, son homosexualité et ses passions, qui irriguent une partie de ses romans, notamment la série des quatre derniers, réunis sous le titre *La surprise de vivre*. Une deuxième dimension importante de cette œuvre réside dans la force et la beauté des évocations régionales. Elle a su magnifier, à travers des descriptions comme on n'en fait plus, Montpellier et ses environs, le littoral, la Camargue, les montagnes proches, cadres de la moitié de ses romans et y faire vivre une société diverse : bourgeoisie urbaine protestante, commerçants et artisans, aussi bien que manadiers de Camargue ou paysans lozériens. Non qu'il faille ranger Jeanne Galzy sur l'étagère des écrivains régionalistes, terme légèrement teinté de condescendance. Certains critiques ont pu comparer Jeanne Galzy à Proust, Colette ou Mauriac. Aurait-on l'idée de qualifier François Mauriac d'écrivain régionaliste du Bordelais ?

La valeur de l'œuvre de Jeanne Galzy, comme celle de tout grand écrivain sans doute, réside dans son humanité, portée par une écriture toute en finesse et en subtilités. La souffrance, la mort, l'amour (« Toutes les amours » titrait le bandeau-annonce de *La surprise de vivre*), la guerre et l'engagement (dans le beau roman *La jeunesse déchirée*), la foi (catholique ou protestante), les hésitations de l'adolescence, les efforts

de femmes prisonnières des mesquineries de leur milieu et leurs efforts pour s'en dégager, tout cela place Jeanne Galzy parmi les grands écrivains du xx^e siècle.

Cette grande dame de la littérature, admise en 1970 à l'Académie des sciences et lettres de Montpellier, reste aujourd'hui trop méconnue, malgré la remarquable biographie¹ que lui a consacrée Raymond Huard en 2009. De récentes rééditions de cinq romans² en 2017 peuvent aider à sa redécouverte et susciter l'envie de lui consacrer de futures thèses. Le poème d'elle, lu sur sa tombe au cimetière protestant de Montpellier, ne disait-il pas : *J'écris pour dire que je fus ?*

Michèle VERDELHAN-BOURGADE

Professeur émérite de l'université Paul-Valéry (Montpellier)

Notes

1. Raymond Huard, *Jeanne Galzy, romancière, ou la surprise de vivre*, Uzès, Inclinaison, 2009.
2. *Les allongés, Pays perdu, Jeunes filles en serre chaude, Les sources vives (La surprise de vivre, tome II)*, nrf, Gallimard, 1971 ; *La cavalière (La surprise de vivre, tome III)*, nrf, Gallimard, 1974.

OMBREDANE (André, Georges, Lucien), né le 19 novembre 1898 à Parthenay (Deux-Sèvres), décédé le 19 septembre 1958 à Sceaux (Seine). – Promotion de 1919 I.

Lorsque le secrétariat a reçu la proposition d'honorer par une notice l'archicube André Ombredane, geste qui s'imposait vu la qualité de ses travaux et la trace qu'il a laissée par ses élèves, une objection s'est présentée : après son année supplémentaire à l'École, puis encore deux années de préparation de thèse, son nom ne figurait plus depuis 1936 sur la liste des membres de l'Association des Anciens. Nous n'avons pas trouvé les motifs qui l'auraient amené à demander sa radiation. Mais comme finalement, deux ans avant sa disparition prématurée, il avait accepté d'assurer un enseignement – très apprécié – dans les murs de l'École, à notre avis il n'y avait plus de raison de ne pas lui consacrer une notice.

Nous avons cherché sans succès à retrouver une trace de ses trois filles dont l'avis nous aurait forcément éclairé.

André Ombredane est né à Parthenay où son père est professeur de lettres et d'anglais à l'École normale d'instituteurs. Il obtient le baccalauréat le 26 juin 1916 au lycée de Blois. Mobilisé en avril 1917, il est affecté au front dans l'aviation comme officier observateur. Titulaire de la Croix de guerre avec deux citations, il est démobilisé en février 1919 et prépare le concours spécial réservé à la session de 1919 aux soldats de la Grande Guerre. Il se marie le 21 octobre 1926 avec Marie-Pierrine

Giovani. De cette union naîtront trois enfants. Il décède prématurément à Sceaux (maintenant Hauts-de-Seine) le 19 septembre 1958.

Reçu troisième à l'agrégation de philosophie (1922), ayant obtenu le certificat d'études physiques, chimiques et naturelles de la faculté de médecine de Paris, parallèlement à sa scolarité à l'ENS, il entreprend des études médicales comme ses illustres prédécesseurs – Pierre Janet (1879 l), Georges Dumas (1886 l), Charles Blondel (1897 l) ou Henri Wallon (1899 l) – normaliens agrégés de philosophie devenus psychologues. En troisième année d'études médicales, fort de son projet d'enseigner la psychologie, il suit, parallèlement aux stages imposés dans le cursus des études médicales, un stage de neurologie dans le service du professeur Guillain où il commence ses études sur les aphasiques. Interne à l'hôpital psychiatrique Henri-Rousselle à Paris de 1927 à 1930, il présente sa thèse de médecine le 27 juin 1929 sous la présidence de Guillain, *Les troubles mentaux de la sclérose en plaques*, pour laquelle il obtient la mention Très bien et le prix de thèse.

Dès la fin de sa scolarité à l'École, en phase avec le milieu intellectuel d'avant-garde, curieux des nouveautés de son temps, il participe à plusieurs entreprises intellectuelles. Le 11 mars 1923, à côté de Daniel Berthelot, Ferdinand Buisson, Anatole France, il intervient à la manifestation organisée pour le centenaire de la naissance d'Ernest Renan, insistant sur la nécessaire *tragédie de la libération* qui seule autorise l'accès à une conscience où *l'intelligence méthodique apparaît comme le juge de toute vérité*. En 1924 avec des surréalistes, des médecins, des écrivains et des psychologues, il collabore à un numéro spécial de la revue *Disque vert* édité par la Nouvelle Revue Française (NRF) consacrée à « Sigmund Freud et la psychanalyse ». Dans un article, *Critique de la méthode d'investigation psychologique de Sigmund Freud*, il mobilise un thème qu'il ne cessera de questionner, le langage et les fonctions symboliques ; il en fera l'objet de sa thèse de doctorat ès lettres : *L'aphasie et l'élaboration de la pensée explicite*, soutenue en 1947 à l'université de Paris et publiée en 1950.

De 1931 à 1933, bénéficiaire d'une allocation d'études de la Caisse nationale des sciences, il est assistant de Dumas à la chaire de psychologie expérimentale de la Sorbonne. Il participe en collaboration avec le professeur de neurologie Théophile Alajouanine (1890-1980) à la création d'un laboratoire de pathologie du langage à l'hôpital Bicêtre. Pendant cette période, il mène une activité de recherche importante qui le familiarise avec la rigueur expérimentale, la construction de tests et d'appareils de mesure.

Au 1^{er} avril 1933, sur la recommandation de Dumas, il est nommé directeur-adjoint du laboratoire de psycho-biologie de l'enfant de l'École Pratique des Hautes Études dirigé par Henri Wallon qui vient d'être nommé à une maîtrise de conférences en psychologie à la Sorbonne. Il y conduit un ensemble de recherches sur *les problèmes des aptitudes à l'âge scolaire* et sur *les inadaptés scolaires* en collaboration

avec l'Institut Jean-Jacques-Rousseau de Genève, dirigé par Édouard Claparède. Il y affronte la nécessité de bien différencier la tâche à exécuter de l'activité mise en œuvre pour la réaliser. Cette distinction, à l'origine de la différenciation entre la tâche et l'activité, reprise dans l'introduction de *L'analyse du travail* publiée en 1955 avec Jean-Marie Faverge dans une collection de psychologie appliquée qu'il vient de créer aux Presses Universitaires de France, délimitera le soubassement théorique de la psychologie du travail et de l'ergonomie de langue française.

Durant les années 1930, il publie de nombreux articles sur le langage et ses troubles et participe à la rédaction de plusieurs traités de psychologie dont le *Nouveau Traité de Psychologie* de Georges Dumas en 1933 et le tome VIII de l'*Encyclopédie Française* consacré à *La vie mentale* coordonné par Henri Wallon (1938). L'intérêt porté au langage l'amène très tôt à s'intéresser aux épreuves projectives et plus particulièrement au test Rorschach que lui ont fait découvrir deux collaborateurs de Claparède lors de l'étude sur les inadaptations scolaires. Sa curiosité ne se limite pas à ce test, très tôt il porte un grand intérêt aux tests aussi bien intellectuels que moteurs, ne cessant de s'interroger sur les liens entre langage et motricité pour améliorer son approche clinique des comportements en situation.

À la déclaration de la Seconde Guerre mondiale, il est au Brésil dans le cadre des missions universitaires françaises initiées dans les années 1910 par Georges Dumas. Il est maintenu en poste en affectation spéciale jusqu'à l'armistice, à l'université du Brésil à Rio de Janeiro nouvellement créée (du 1^{er} avril 1939 jusqu'en fait, administrativement, au 30 novembre 1946). Il y participe à la création et au développement d'un enseignement de psychologie. Durant ce séjour, il fréquente et soigne son ami l'écrivain Georges Bernanos dont il a soutenu la condamnation des exactions franquistes et la dénonciation du silence du clergé pendant la guerre d'Espagne. Engagé auprès des partisans de la France libre, il lance une collection de livres sous le patronage de l'École libre des hautes études dépendante de l'université française en exil à New York. Dans cette collection, il rédige plusieurs ouvrages d'études de psychologie médicale dont en 1943 *Gestes et action*. La même année, il traduit la version allemande du Rorschach avec une introduction critique et un index, et la version anglaise avec une nomenclature française proche de l'orthodoxie initiale de l'auteur, mais intégrant les apports de l'école américaine notamment en matière d'estompage et de kinesthésie. Ces deux traductions participeront largement à la connaissance de cette épreuve projective et à son utilisation par les psychologues de langue française. Vice-président de la Société internationale du Rorschach fondée en 1948, il ne cessera jamais d'œuvrer à la connaissance et à l'adaptation de cette épreuve.

À son retour en France, il est sans succès candidat à la chaire de psychologie en Sorbonne. Il est alors chargé par le ministère du Travail et de la Sécurité sociale d'une étude sur le recrutement des stagiaires dans les Centres de formation professionnelle,

et publiée dans la *Revue française du travail* un article *Organisons la psychotechnique* où il interroge la pertinence de la mesure en psychologie appliquée au travail et la définition de l'aptitude. Aux fonctions habituelles de sélection et d'orientation attribuées à la psychotechnique, il ajoute deux fonctions : l'accommodation des conditions de travail aux travailleurs et l'adaptation de la formation professionnelle aux possibilités de l'homme en définissant les procédés de formation les plus pertinents, d'où la nécessité de *décrire les conditions d'un travail en termes de travail et non en termes de psychologie*.

À la suite de cette étude, il est nommé, le 1^{er} décembre 1946, à la direction du Centre d'étude et de recherches psychotechniques (CERP) créé le 1^{er} novembre 1946 et placé sous la co-tutelle du ministère du Travail et de la Sécurité sociale et d'un organisme fondé le 10 octobre 1946, l'Association pour l'utilisation rationnelle de la main d'œuvre (AFRMO). Il y exerce jusqu'à son départ le 1^{er} décembre 1948 à la Faculté libre de Bruxelles, où il est détaché comme professeur de psychologie pour assurer la mise en place et le développement du cycle d'études préparatoire à la licence de Sciences psychologiques, qui vient d'y être créé. Nommé professeur ordinaire le 1^{er} octobre 1949 à l'École des sciences psychologiques et pédagogiques, dont il sera le doyen de 1956 à 1958, il assure les cours de psychologie générale et une grande partie des cours spécialisés ainsi que l'encadrement du séminaire d'étude approfondie d'analyse du travail, en lien avec l'Institut du Travail. Il anime également des ateliers spécifiques comme celui consacré aux techniques projectives. La plupart de ses cours sont publiés et attestent de la diversité de ses champs d'intérêts. Dès février 1952, membre de l'Académie royale des sciences coloniales de Belgique, il effectue huit séjours d'une durée de trois à six mois au Congo belge sous les auspices du Centre scientifique et médical de l'université libre de Bruxelles. Dans le cadre de missions confiées par le ministère des Colonies et le Fonds du bien-être indigène, il effectue des épreuves comparatives dans différentes communautés concernant, par exemple, la construction des habitations traditionnelles et travaille à l'adaptation à la population locale d'épreuves projectives, comme le Rorschach ou le Thematic Aperception Test (TAT) de Murray. Plusieurs publications rendent compte de ses recherches, ouvrant de larges perspectives d'étude et proposant des indications méthodologiques précieuses aux chercheurs du domaine. Pendant sa période d'exercice à Bruxelles, il continue d'avoir des liens privilégiés avec l'École normale supérieure où il assure des cours de psychologie (1956-1958) et y encadre des travaux et études de psychologie.

Lauréat de plusieurs prix, en particulier de l'Institut de France (prix Dagnan-Bouveret en 1932, prix Gegner en 1939), auteur de nombreux ouvrages et articles scientifiques, apprécié par ses collaborateurs et reconnu par ses pairs, un siècle après son admission rue d'Ulm, il laisse une œuvre encore assez méconnue dans la communauté scientifique à laquelle il a apporté avec force et conviction sa contribution sur

des points qui demeurent d'une grande actualité : en particulier pour les ergonomes et les psychologues du travail et de l'orientation scolaire et professionnelle.

Régis OUVRIER-BONNAZ

Groupe de Recherche et d'Étude sur l'Histoire du Travail et de l'Orientation
Centre de Recherche sur le Travail et le Développement (CTRD)
Conservatoire National des Arts et Métiers, 41 rue Gay-Lussac 75005 Paris

TOURRETTE (Cyrille, épouse LIEBSCHÜTZ), née le 1^{er} décembre 1910 à Avignon (Vaucluse), décédée le 30 janvier 2017 à Fontaine-lès-Dijon (Côte-d'Or). – Promotion de 1931 L.



Cyrille Tourrette, ma mère, a vu le jour en Avignon, dans sa Provence tant chérie. Elle était cadette d'un garçon de neuf ans plus âgé qu'elle. Sa mère était une « femme au foyer ». Elle aurait aimé enseigner... Une possible identification à cette mère aimante et aimée a dû jouer un rôle dans la naissance de sa vocation professionnelle.

Son père était artisan et a été mobilisé, comme tant d'autres, hélas ! en 1914. Elle n'avait que quatre ans et demi à cette époque si terrible. Elle entre à l'école primaire à Paris, dans le 12^e arrondissement, dans le quartier de Faidherbe-Chaligny. Elle en a toujours gardé un souvenir ému, qu'elle a su me faire partager. Par prudence, sa famille, réduite, préfère s'installer dans le village de Vénasque (Vaucluse) berceau de ses aïeux. Maman y fréquente l'école primaire du village, avant de retrouver Avignon et son père à la fin de la guerre. La suite de sa scolarité, brillante, lui vaut des prix d'excellence, notamment en classes de première et de philosophie, et des mentions aux deux parties du baccalauréat.

Aussi le Conseil général de l'époque lui attribue-t-il des bourses qui lui permettent de redevenir parisienne et d'entrer au Lycée Fénelon, où elle va préparer le concours de Sèvres. Elle est reçue à l'École en 1931, elle en sortira en 1934. En 1935, à l'écrit de l'agrégation de Lettres classiques, sa remarquable dissertation sur Chateaubriand obtient la note de 36 (sur 40). Je cite le rapport du Jury : *Signalons enfin une note 36. Elle a été attribuée à une remarquable dissertation où il convenait de louer aussi bien le style vivant, personnel, qu'une riche documentation, mise au service d'un goût délicat.* Elle est reçue deuxième à ce concours et son amour de Chateaubriand restera sans faille. En effet, toute sa vie, tant qu'elle l'a pu, elle a appartenu à la *Société Chateaubriand* dont elle se réjouissait de recevoir les revues et les bulletins... Elle

manifestait un même enthousiasme à la réception du bulletin *Sévriennes d'hier et d'aujourd'hui*.

Nommée à ses débuts à Marseille, successivement au collège Longchamp en août 1934, puis au lycée du même nom en août 1935, elle revient en Avignon en 1937 grâce à une mutation au lycée de jeunes filles (devenu plus tard Lycée Théodore-Aubanel). Elle y fait la connaissance de Pierre Liebschütz, venu en renfort du lycée de garçons Frédéric-Mistral pour y assurer l'enseignement de l'allemand, faute de professeurs femmes dans cette discipline. Il est agrégé, d'origine juive, agnostique et areligieux. Ils s'engagent rapidement l'un envers l'autre, malgré un climat général lourd de menace, puis se marient en août 1938.

Suit une période vraiment noire où les malheurs s'enchaînent : en 1941, la perte d'un enfant, mort-né à la suite d'une erreur médicale lors de l'accouchement ; le décès par maladie de ses deux beaux-parents et de son père ; la révocation de son mari, dont les projets pour entrer dans l'enseignement supérieur se fracassent : il doit renoncer à sa carrière professionnelle, interrompre son enseignement. Il se réfugie à Vénasque et s'y cachera jusqu'à la fin de la guerre. Son oncle paternel ainsi que l'épouse de celui-ci, sont déportés à Auschwitz. Ils n'en reviendront pas.

Toutefois, durant cette sombre période, l'inspecteur général de l'Éducation nationale, Jean Cayrou, plaide pour le passage de ma mère dans le cadre supérieur : en 1946 elle est nommée professeur de 1^{re}, et ce jusqu'à ce que les réformes du baccalauréat entraînent la suppression de ce statut honorifique.

Les événements tristes et heureux continuent d'alterner : ma mère perd sa meilleure amie d'études, Simone Fréhel (1931 L), elle aussi professeur et appréciée de M. Cayrou. Mes parents ont un second enfant, une fille née le 30 juillet 1946 (c'est la signataire de ces lignes). Cette naissance leur ouvre une perspective de résilience après toutes ces blessures.

Une dernière tragédie les a cependant frappés : en 1950 la cousine germaine de mon père, la fille de son oncle et de sa tante déportés, ainsi que son mari trouvent la mort dans un accident de la route, laissant trois orphelins.

Après ce deuil, difficilement surmonté, la vie reprend son cours normal. En 1950, ma mère est promue à l'ordre des Palmes académiques. La ville d'Avignon s'étant vu attribuer un collège littéraire universitaire, elle va y dispenser ses dernières années d'enseignement. Elle a ainsi contribué à l'essor de ce nouvel établissement, embryon de l'actuelle université.

Ma mère fut mon enseignante en première. Elle était très appréciée de ses élèves, aujourd'hui âgées, qui me demandaient encore récemment de ses nouvelles. Elle fut une mère et une grand-mère attentive, dévouée et aimante. Elle a vécu seize ans de

plus que mon père. Sa longévité, jusqu'à 106 ans, a été pour moi et pour les miens une chance extraordinaire.

Sa vie est un inoubliable modèle pour tous ceux qui l'ont connue.

Docteur Agnès LIEBSCHÜTZ-VERPEAUX, sa fille

Cette notice sera suivie de trois témoignages-hommages d'anciennes élèves

Je garde précieusement la mémoire de Madame Liebschütz et de ses cours : habitée par un amour passionné de la littérature, elle lisait les textes, notamment la superbe prose de Chateaubriand et les élégies de nos Romantiques avec une voix vibrante et inoubliable, propre à nous toucher et à nous faire partager son goût de la poésie.

À une époque où l'élitisme était trop souvent la règle et s'accompagnait parfois d'une certaine dureté envers le public scolaire, elle faisait preuve, elle, d'une grande sensibilité et n'a jamais stigmatisé aucune d'entre nous. C'était une humaniste, au sens plein du terme.

Angèle LUCCIONI

agrégée de Lettres classiques, professeur honoraire

Madame Liebschütz fut mon professeur de français et de latin au lycée d'Avignon de 1959 à 1961, en classes de seconde et de première. Lorsque j'arrivai en classe de seconde, je redoutais les cours de français et de latin, car depuis la sixième je n'avais obtenu que de mauvaises appréciations dans ces deux matières, malgré mon travail, et je n'éprouvais aucun plaisir lors de ces cours. Tout a changé pour moi lorsque j'ai suivi les cours de madame Liebschütz.

Lors de ses cours de français, elle savait capter l'attention de ses élèves et leur transmettre sa *passion* pour la langue et la littérature française, qu'il s'agisse de théâtre, de roman ou de poésie.

J'ai longtemps gardé ses explications de textes et ses méthodes de commentaire m'ont souvent été utiles. J'en ai pu faire profiter mes enfants tout au long de leurs années de lycée.

En latin également, tout s'est éclairci pour moi et les versions latines sont devenues comme un jeu. J'aime à me rappeler la stratégie qu'elle nous avait donnée pour l'épreuve de version au baccalauréat, et grâce à laquelle j'ai obtenu une très bonne note, chose inenvisageable deux ans auparavant ! Première heure de l'épreuve (qui durait 3 heures) : lire sans ouvrir le dictionnaire ; deuxième heure : chercher dans le dictionnaire les mots manquants et faire succinctement la traduction ; troisième heure : rédiger la traduction.

Je suis restée en relation avec madame Liebschütz le plus longtemps possible ; chaque année, nous parlions du lycée d'Avignon, des professeurs et des élèves. Elle

n'avait rien oublié. Et je crois que si une de mes filles a pu entrer à Fontenay en Lettres classiques, c'est indirectement grâce à madame Liebschütz et à tout ce que j'avais appris et aimé grâce à elle.

Geneviève BROUARD

Au lycée, j'étais une élève entièrement concentrée sur les matières scientifiques et ne connaissais pas grand-chose de la littérature, hormis les œuvres dites « au programme » que j'avais seulement survolées tout au long de ma scolarité. En classe de première C au lycée d'Avignon, c'est grâce à madame Liebschütz, professeur de français-latin, que j'ai compris combien les textes des grands auteurs, notamment des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles, pouvaient m'apporter comme ouverture au monde.

Nous sommes en 1961. Madame Liebschütz m'apparaît au premier abord comme une étonnante contradiction entre son allure physique, de petite taille et plutôt menue, et son autorité naturelle dont l'exercice ne nécessitait aucunement d'élever la voix : une voix douce, assez haut perchée, et toujours mesurée. J'ai souvenir qu'elle rendait les textes et leurs auteurs totalement vivants, intemporels et universels. Son enthousiasme discret, sa passion contenue et la précision de ses analyses de l'écriture, des situations, des sensations, sentiments et émotions m'ont marquée et sont encore très présents en moi. Je me souviens notamment des *Caractères* de La Bruyère, dont madame Liebschütz faisait vivre les personnages aux traits si justes qu'on aurait pu les dessiner un à un...

Avec ces quelques souvenirs, je veux ici lui rendre hommage et remercier cette grande dame pour tout ce qu'elle m'a apporté de singulier et de précieux.

Joëlle ADRIEN

Directeur de recherches émérite
à l'Institut national de la santé et de la Recherche médicale,
ancienne élève du Lycée Théodore-Aubanel, Avignon

LELONG (Pierre), né à Paris le 14 mars 1912, décédé à Ivry-sur-Seine (Val-de-Marne) le 12 octobre 2011. – Promotion de 1931 s.



Pierre Lelong, né dans une famille d'instituteurs, est demeuré constamment très attaché aux valeurs qui lui ont été transmises dès l'enfance : non seulement la rigueur dans le travail comme dans la vie, pour lui plus encore que pour les autres, mais aussi un attachement profond aux terres de ses ancêtres : l'Auvergne où il passa toutes ses vacances durant la guerre et, surtout, l'Alsace où il se rendit ensuite régulièrement.

Alors qu'il était élève au lycée Buffon, il découvrit la montagne à l'occasion d'un séjour dans les Alpes. Un véritable coup de foudre ! C'est là-même qu'il apprendra son admission à l'École Polytechnique ainsi qu'à l'École Normale Supérieure pour laquelle il optera sans hésiter. Peu avant, il avait obtenu un Premier Prix de Mathématiques au Concours Général en 1928 et un Accessit en 1929. Cette période a été profondément marquée par la mort de son jeune frère Jacques, qu'il adorait et admirait. Il ne l'oubliera jamais.

Pierre Lelong, élève de l'École normale supérieure (1931-1934), fut reçu au concours de l'agrégation de mathématiques en 1934. Hélas plus personne n'est là pour évoquer ses années d'École auxquelles il était attaché et dont il aimait parler !

Les années suivantes furent dévolues aux activités militaires. Élève officier (DCA) à Metz, puis à Chartres (1935), il devint lieutenant en 1938. Mais une néphrectomie le contraignit alors à mettre quelque temps entre parenthèses son activité mathématique. Cependant, il sut mettre à profit cette période en suivant les cours de l'École libre des Sciences politiques où, en tant qu'agrégé, il put accomplir sa scolarité en un an. C'est alors qu'il fonda, avec Jean Stoetzel, l'Institut français d'opinion publique (IFOP).

En 1941, Pierre Lelong obtint un poste d'attaché de recherche au Centre national de la recherche scientifique (CNRS), puis de chargé de recherche (1941-1943). On lui confia aussi des travaux pratiques de mécanique à la Faculté des sciences de Paris (1941-1942). Sa thèse de doctorat ès sciences, préparée sous la direction de Paul Montel (1894 s) et soutenue à Paris en 1941, portait sur « Quelques problèmes relatifs aux fonctions de deux variables complexes ». Le mémoire a été publié aux *Annales de l'École Normale Supérieure*.

Commença alors une longue et brillante carrière scientifique à l'Université, d'abord comme chargé de cours à la faculté des Sciences de Grenoble (1943-1945), puis à la faculté des Sciences de Lille (1945-1948). C'est au cours de cette période qu'il épousa, en 1947, Jacqueline Ferrand, brillante mathématicienne (Ulm, 1936 s). Le couple aura quatre enfants. Il se remariera en 1976 avec France Fages, qui veilla sur lui jusqu'à la fin de sa vie. En 1948, il devint professeur de mécanique rationnelle et appliquée (1948-1954) à la Faculté des Sciences de Lille. C'est alors qu'il fut à nouveau victime de la maladie (en 1949) : une tuberculose, pulmonaire cette fois, le contraignit à des séjours à l'hôpital (où il fut traité par un pneumothorax), au sanatorium et à une postcure à Sceaux. Il poursuivit ses activités à l'université Pierre-et-Marie-Curie (Paris VI). Après sa retraite en 1981, il y devint professeur émérite.

C'est en 1952 qu'il créa, à l'Institut Henri Poincaré à Paris, le Séminaire d'analyse qui dès lors joua un rôle remarquable dans la vie mathématique. Son audience était impressionnante. Il fut en effet fréquenté par Henri Cartan (1923 s), Laurent Schwartz (1934 s) et plus régulièrement par Paul Malliavin, Michel Hervé (1939 s),

puis par Pierre Dolbeault (1944 s) et par Henri Skoda (1964 s) qui, à partir de 1976, partagea avec Pierre Lelong la direction du séminaire. En 1977, le mathématicien Jean-Pierre Demailly (1975 s), alors tout jeune, y exposa ses premiers résultats. Beaucoup de chercheurs français et étrangers y furent invités et purent bénéficier de la diffusion de leurs travaux dans les Actes du séminaire, publiés annuellement dès 1957 à l'Institut Henri-Poincaré, puis, à partir de 1967, chez Springer dans la série des Lecture Notes in Mathematics. Le séminaire d'analyse complexe s'est poursuivi jusqu'à aujourd'hui, sous des formes diverses. Dès leur nomination à Paris, Gennadi Henkin et Jean-Marie Trépreau se sont associés à la direction du séminaire. À partir de 2006, avec l'arrivée d'Olivier Biquard (1986 s) et de Tien Cong Dinh à l'université Pierre-et-Marie-Curie, il s'est transformé en séminaire de Géométrie et d'Analyse complexe. Il s'est davantage orienté vers la géométrie différentielle tout en maintenant une importante composante d'analyse complexe.

Pierre Lelong contribua très efficacement en 1974 à la création, par le CNRS, du Laboratoire d'Analyse complexe et géométrie qui, après une longue évolution, devint l'actuel Institut de mathématiques de Jussieu.

Pierre Lelong a eu de nombreux élèves parmi lesquels Gérard Cœuré, Philippe Noverraz, Hassine Elmire. Il fut codirecteur avec André Martineau (1949 s) de la thèse d'Henri Skoda. Son œuvre a profondément et longuement influencé de nombreux mathématiciens de premier plan parmi lesquels Jean-Pierre Demailly, Gennadi Henkin et Yum Tong Siu.

Brillant mathématicien, Pierre Lelong fut aussi un homme engagé au service de l'État. Il fut en effet conseiller technique pour la recherche scientifique et technique, l'éducation nationale et la santé publique au Secrétariat général de l'Élysée (1959-1961), auprès du Président de la République, Charles de Gaulle. Il participa ainsi à l'effort de développement des universités et de planification de la recherche. Son influence fut extrêmement bénéfique et nous lui devons encore beaucoup aujourd'hui. De 1960 à 1964, il fut l'un des douze sages qui conseillèrent le Président pour ce qui concerne la politique de recherche. Membre du Comité consultatif de la Recherche scientifique et technique (1961-1965), il en fut le président de 1962 à 1964. Il présida, de 1962 à 1964, la Commission de la recherche scientifique et technique du IV^e Plan (1962-1964). Ses charges administratives ne cessèrent d'augmenter. Ainsi il fut également président de la Commission de l'informatique (1965) qui préparait la création de l'Institut national de recherche en informatique et en automatisme (INRIA). Il devint membre du Conseil scientifique de cet Institut (1966-1970). Il présida encore le Comité mathématique pour la Préparation du V^e Plan (1964-1966), fut membre de la Section Plan et investissements du conseil économique et social (1962-1966) et président du Centre international de calcul créé à Rome par l'UNESCO.

Ses élèves, collègues et amis l'ont honoré d'abord par le colloque de Wimereux, en 1981, intitulé *Les fonctions plurisousharmoniques en dimension finie ou infinie* et organisé par Gérard Coeuré et Henri Skoda. Puis, à l'occasion d'un deuxième colloque, à Paris, pour son 85^e anniversaire, en 1997. Henri Skoda a mis en évidence, lors de la conférence inaugurale, la « Présence de l'oeuvre de Pierre Lelong dans les grands thèmes de recherche d'aujourd'hui ». Elle figure dans les Actes du colloque *Complex Analysis and Geometry, International Conference in Honor of Pierre Lelong, Progress in Mathematics*, vol. 188, Basel, Boston, Berlin, 2000, p. 1-30. L'*American Mathematical Society* lui a consacré une notice qui lui rend un magnifique hommage (« A tribute to Pierre Lelong », *AMS*, Juin-Juillet 2014, p. 586- 595).

Une notice de Christer Kiselman, publiée dans *Normat* 60 : 2, p.70– p.81 (2012), évoque amicalement, à travers de nombreuses et souriantes anecdotes, les moments que Pierre Lelong a partagés avec les hommes politiques et les mathématiciens de son temps.

Pierre Lelong a été élu à l'Académie des Sciences en 1985. Il fut aussi docteur *honoris causa* de l'université d'Uppsala. Il a reçu les Prix Eugène Dickson et Ernest Déchelle ainsi que le Grand prix des sciences mathématiques et physiques.

Il fut élevé au grade de commandeur de la Légion d'honneur, d'officier des Palmes académiques, de chevalier de l'Ordre de la santé publique, de commandeur de l'Ordre de l'Étoile noire du Bénin, de commandeur de l'Ordre du Grand soleil du Pérou.

Il est difficile d'évoquer le souvenir de Pierre Lelong sans souligner qu'il aimait la nature, non seulement la montagne, mais aussi la mer. Il pratiqua la natation jusqu'à un âge avancé, appréciant particulièrement la plage de Saint-Jean-Cap-Ferrat, près de Nice, en compagnie de son épouse France et de quelques amis.

Avec Pierre Lelong a disparu non seulement l'un des grands mathématiciens du xx^e siècle dont l'influence perdurera, mais aussi un universitaire détaché de toute idéologie et profondément attaché aux valeurs républicaines et humanistes.

Informations recueillies par Henri SKODA (1964 s)

L'oeuvre scientifique de Pierre Lelong a donné lieu à des contributions remarquables en Analyse complexe, un domaine important des mathématiques qui s'est fortement développé depuis le début du XIX^e siècle ; elle a beaucoup enrichi ce domaine par la création de concepts originaux et d'outils puissants, notamment en vue de l'étude des fonctions analytiques de plusieurs variables. Ce furent d'abord (1942) les fonctions plurisousharmoniques, puis, quinze ans plus tard, les formes différentielles appelées « courants positifs fermés ». Grâce à leurs propriétés très particulières, les courants positifs ont fourni un moyen efficace de manipuler l'intégration sur les ensembles

analytiques complexes et, par là-même, ont engendré de nombreuses applications à l'arithmétique ou à la géométrie. L'étude de problèmes particuliers – ensembles exceptionnels, problèmes de croissance de l'analyse classique – peut alors se faire dans un cadre beaucoup plus large et s'étendre aux espaces et aux algèbres de dimension infinie. L'emploi de ces notions nouvelles, que Pierre Lelong a appelées les « objets souples de l'analyse complexe », l'a conduit, après des recherches systématiques, à réaliser un rapprochement avec les principaux concepts de la géométrie algébrique ou kählérienne, comme le montrent les derniers résultats obtenus, tels que celui concernant la fonction de Green pluri-complexe en dimension finie ou infinie, ou l'extension donnée à des algorithmes qui semblaient essentiellement algébriques.

Jean-Pierre DEMAILLY (1975 s)

FERRAND (Jacqueline), née le 17 février 1918 à Alès (Gard), décédée le 26 avril 2014 à Sceaux (Hauts-de-Seine). – Promotion de 1936 s.

Cette notice a été rédigée à partir des documents déposés par Jacqueline Ferrand au secrétariat de l'Association des élèves et anciens élèves de l'École normale supérieure (ENS) le 3 Juin 2011, c'est-à-dire 75 ans après son entrée à l'École et complétée par Pierre Pansu (1977 s). Il est important de citer d'emblée une phrase d'elle qui décrit bien ce que ressentaient les jeunes filles à cette époque.

Je voudrais pouvoir témoigner de ce que je dois à l'École à une époque où l'Université et la recherche scientifique ne s'ouvraient qu'exceptionnellement aux femmes et remercier les camarades qui m'ont apporté leur soutien à mes débuts.

Marie Odile Jacqueline Ferrand est décédée le 26 avril 2014 à Sceaux, en son domicile.

De 1923 à 1933, elle a fait ses études primaires et secondaires au lycée de jeunes filles de Nîmes, son père était professeur de Lettres dans cette ville. Elle a obtenu la première partie du baccalauréat (latin, grec) en 1933 avec la mention Très Bien. Puis, pendant l'année scolaire 1933-1934, au lycée de garçons (actuellement lycée Alphonse-Daudet) de Nîmes, elle a obtenu, au concours général, le premier prix de mathématiques grâce aux compléments de cours dispensés par le professeur, M^{me} Derrimal, et la deuxième partie du baccalauréat avec la mention Très Bien. L'ancien lycée de jeunes filles de Nîmes est devenu actuellement le collège Feuchères ; un hommage à Jacqueline Ferrand a été rendu en juin 2015.

La première année de classes préparatoires a été effectuée à Nîmes et la deuxième année au lycée Saint-Louis à Paris avec Pierre Chenevier (1908 s). Elle a été admise 18^e sur 22 à l'ENS Ulm, en surnombre avec Colette Rothschild, selon les règles d'alors.

De 1936 à 1939, pendant les trois ans d'études à l'ENS, elle a travaillé en turne avec ses camarades et obtenu la licence et des certificats d'études supérieures (théorie des fonctions avec Paul Montel (1894 s), géométrie supérieure avec Élie Cartan (1888 s), probabilités avec Georges Darmois (1906 s).

En 1939, elle est reçue à l'agrégation masculine de mathématiques 1^{re} ex-aequo avec Roger Apéry (1936 s).

De 1939 à 1943, elle est agrégée répétitrice à l'ENSJF à la demande de M^{me} Cotton, en remplacement de la titulaire en congé de longue durée, puis titulaire du poste après son décès.

En juin 1952, elle soutient une thèse sur la « représentation conforme des domaines plans » préparée sous la direction d'Arnaud Denjoy (1902 s).

En février 1943, elle est appelée à la faculté des Sciences de Bordeaux au titre de chargée de cours pour remplacer le professeur Jean Troussel (1905 s) puis, à la mort de celui-ci, en remplacement de Frédéric Roger (1930 s) alors prisonnier, nommé sur le poste.

En février 1945, au retour de Frédéric Roger, elle part de Bordeaux pour Caen pour remplacer le professeur Maurice Janet (1907 s) lui-même appelé à Paris pour remplacer Henri Cartan (1923 s). Elle a été élue professeur à la faculté de Caen en 1947.

Le 22 novembre 1947, elle se marie avec Pierre Lelong (1931 s), professeur à la faculté des Sciences de Lille. Elle obtient avec l'autorisation de cette faculté, son transfert de Caen à Lille à titre de professeur en octobre 1948.

De septembre 1956 à décembre 1956, elle est invitée à Princeton (USA) (Institute for Advanced Studies).

Élue pendant ce temps à la faculté des Sciences de Paris, elle est d'abord affectée à l'ENSJF, alors située boulevard Jourdan, puis aux enseignements généraux de licence (Calcul différentiel et intégral) et de premier cycle MP2. Après la réforme de 1967 et l'installation à la Halle aux Vins, elle enseigne en Maîtrise et prend la responsabilité de la préparation au CAPES.

En 1969, elle opte pour l'université Paris-VI et l'UER 48 dont elle est directrice pendant une année. Elle enseigne également en DEUG.

Après un accident qui la laisse légèrement handicapée, elle demande une retraite et se retire le 1^{er} octobre 1984.

De son mariage avec Pierre Lelong sont nés quatre enfants Jean (1949), Henri (1951), Françoise (1952), Martine (1958). Le couple divorce en 1975.

Ouvrages publiés sous le nom de Jacqueline Lelong-Ferrand

Représentations conformes et transformations à intégrale de Dirichlet bornée (collection Cahiers Scientifiques, Gauthier-Villars 1955).

Géométrie différentielle (tenseurs, formes différentielles) (Masson 1963).

Les notions de mathématiques de base dans l'enseignement du second degré (Armand Colin 1964).

Cours polycopiés du CDU (plusieurs éditions) 3 fascicules (Calcul différentiel, Formes différentielles, Géométrie différentielle) qui ont eu une grande diffusion.

En collaboration avec Combes, Leborgne et Viallar, *Problèmes d'Analyse*, 1967 (plusieurs rééditions).

En collaboration avec Jean-Marie Arnaudès, *Cours de mathématiques* (4 volumes) (Dunod 1971-1975) : Algèbre, Analyse, Géométrie et Cinématique, Intégrales multiples et Formes différentielles.

Exercices résolus d'Analyse (Dunod 1977).

Les Fondements de la géométrie, PUF 1985, traduction russe parue aux éditions MIR.

Directions de thèses

Une *thèse d'état* J.-M. Blondel (sur les dégénérescences d'équations aux dérivées partielles) à Lille.

Trois thèses de 3^e cycle :

Souleymane Fall : Groupes de transformations des variétés différentiables (Travaux de Kobayashi, Libermann, Palais).

Jean-Paul Bardet : p-modules et q-capacités.

Alfred Touré : Divers aspects des connexions conformes.

Distinctions

1943 Prix Girbat Barral de l'Institut qu'elle partage avec Raymond Croland (1933 s).

1946 Chargée de cours de la Fondation Peccot au Collège de France.

1970 Prix de l'Académie Royale de Belgique pour son mémoire « Transformations conformes et quasi conformes des variétés riemanniennes compactes » résolvant en la généralisant la « conjecture de Lichnerowicz ».

1974 Invitation au Congrès international des mathématiciens pour une conférence de 45 minutes à Vancouver.

1974 Prix de la Fondation Servant de l'Institut.

Décorations

Novembre 1954, Officier d'Académie.

Mai 1998, Médaille de la famille française.

Invitations

Diverses invitations en Suisse, Allemagne, Italie, Roumanie, Angleterre, Finlande, États-Unis.

Trésorière de l'Association des anciens Élèves de l'ENS de 1986 à 1999 (première femme élue au Conseil d'administration, après que tous les archicubes sollicités ont refusé la fonction de trésorier).

Travaux Scientifiques (1941-2000)

On peut trouver la liste de ses publications sur Internet (Mathematical Reviews sur le Web) parues successivement sous les noms : Jacqueline Ferrand, Jacqueline Lelong, Jacqueline Lelong-Ferrand, Jacqueline Ferrand.

Une présentation des travaux scientifiques de Jacqueline Ferrand est parue dans la Gazette des Mathématiciens, organe de la Société Mathématique de France, en 2014 (fascicule 141)¹. Une traduction anglaise de cette présentation est parue dans les Notices de l'American Mathematical Society en février 2018.

En 2017, la Société Mathématique de France a créé un prix qui récompense une opération pédagogique innovante dans le domaine des mathématiques². Elle lui a donné le nom de Jacqueline Ferrand.

Notes

1. <http://smf4.emath.fr/en/Publications/Gazette/2014/141/>
2. <http://smf.emath.fr/content/prix-dalembert-et-prix-jacqueline-ferrand-r%C3%A8glement>

Notice rédigée à partir des documents déposés par J. Ferrand,
complétée par Pierre PANSU (1977 s)

BRAUN (René), né le 8 septembre 1920 à Constantine (Algérie), décédé le 8 avril 2010 à Perpignan (Pyrénées-Orientales). – Promotion de 1939 I.

Exemplaire et hors normes, la carrière de René Braun le fut à de nombreux titres. Né à Constantine, les brillantes études qu'il y accomplit le conduisirent tout naturellement à Louis-le-Grand en hypokhâgne en 1937 et à l'ENS d'Ulm en 1939. Peu prolifique sur cette période sombre des années normaliennes, René Braun se plaisait à rappeler surtout les solides amitiés liées avec des condisciples qui devinrent quasiment tous membres de l'Institut et des professeurs qui étaient la gloire des humanités comme Paul Mazon, Alfred Ernout ou Pierre Courcelle (1930 I). L'histoire retiendra que le jour même de l'offensive du 10 mai 1940 se déroulait un fameux canular à Ulm dont il était le centre : l'accueil en grande pompe de Sidi ben Broni par la fine fleur des Lettres françaises. C'est à l'École qu'il se dirigea vers ce qui deviendra son domaine de prédilection, Jean Bayet (1912 I) l'orienta vers la littérature chrétienne et ses origines le conduisirent très naturellement à s'intéresser aux Pères africains.

Très attaché à sa famille et à l'Algérie – il évoquait avec une grande nostalgie les festivités du Centenaire, en 1930, auxquelles il avait pu assister depuis un balcon sur la grand-place d'Alger, notamment l'arrivée de Gaston Doumergue, président de la République – il choisit d'y repartir, dès l'obtention de son agrégation de grammaire en 1942 alors même qu'il aurait dû partir à l'École française de Rome pour laquelle il était pressenti.

Pendant dix ans, au lycée d'Aumale (maintenant Sour El Ghozlane), puis dans sa ville natale, puis au lycée Gautier, à Alger, il accomplit ses premières armes dans le domaine de la recherche, publiant en 1955 son premier article sur Tertullien, dont il allait devenir le plus grand spécialiste mondial. Hormis une année à Strasbourg, université célèbre pour ses patristiciens, en 1956-7, à partir de 1952, comme assistant puis chargé d'enseignement, René Braun professa à la faculté des Lettres d'Alger, deuxième université française alors. Contrairement à bon nombre de ses contemporains, les événements et l'indépendance de l'Algérie n'entamèrent pas son amour pour ce pays et ce n'est que contraint par la fermeture de la section de latin, en 1963, qu'il dut se résoudre à regagner la métropole avec sa mère, devenue veuve.

Entre-temps avait eu lieu la soutenance magistrale de ses deux thèses en Sorbonne, en 1962, face à un jury prestigieux composé de Pierre Courcelle, Jacques Fontaine (1940 l), Jacques Heurgon (1923 l), Henri-Irénée Marrou (1925 l) et Jacques Perret (1924 l, directeur). Sa thèse principale a renouvelé la connaissance de Tertullien mais aussi de la rhétorique et de l'écriture des Pères africains. Immédiatement publiée, *Deus Christianorum. Recherches sur le vocabulaire doctrinal de Tertullien*, reste un classique incontournable, bien qu'introuvable ! Une seconde édition due aux bons soins des *Études augustiniennes* en 1977, qui comporte près de 100 pages supplémentaires, sera vite épuisée également. La publication de la thèse complémentaire de René Braun allait, elle, inaugurer une collaboration fructueuse, de plus de quarante années, avec les *Sources chrétiennes*, où furent éditées, en 1964, aux volumes 101 et 102 de la collection, le *Livre des prédictions et des promesses de Dieu* de Quodvultdeus, évêque de Carthage, à qui était enfin réattribué ce texte essentiel. Les *Opera* du même auteur suivront dans le *Corpus Christianorum, series Latina*, vol. 60, en 1976, chez Brepols.

C'est dire si René Braun n'eut aucune difficulté, devenu désormais professeur en titre, pour s'établir en métropole. Nommé à l'université de Provence, il fut un des fondateurs de la faculté des Lettres et Sciences humaines de Nice qui ne sera créée, avec l'Académie, qu'en 1965 mais dont les bases, en tant que collège universitaire, furent posées à la rentrée 1963. Malgré d'incessantes demandes et propositions, René Braun ne souhaita jamais quitter sa chère Provence. Dès son arrivée d'Algérie il y avait ainsi acquis une maison d'été et de week-end à Fayence (Var). C'est donc à l'université de Nice qu'il a formé des générations d'étudiants jusqu'en 1986. Sous

ses auspices et avec l'assistance du regretté Jean-Pierre Weiss, il constitua un centre de patristique renommé et efficace. Chaque auteur de latin tardif au programme des agrégations littéraires allait faire l'objet d'un cours public, suivi par nombre d'anciens étudiants en particulier ; ce cours, commun avec celui de maîtrise, le M1, allait être redouté et les inconscients impétrants patristiciens qui ne se montraient pas à la hauteur des sujets proposés se souviennent encore de l'exigence des soutenances tant en maîtrise qu'en DEA, pour ne rien dire des nombreuses thèses dirigées localement.

René Braun, depuis Nice, n'a jamais perdu contact avec ses collègues parisiens ou étrangers, il se rendait très régulièrement dans la capitale et en Italie pour les y rencontrer et échanger sur les travaux récents, participer à des colloques, à des jurys de thèse ou d'habilitation. Il fut ainsi, répondant à une demande amicale de Pierre Petitmengin (1955 l), un des fondateurs et des plus ardents collaborateurs en 1974, de la *Chronica Tertulliana*, devenue par la suite *Chronica Tertulliana et Cyprianea*. Seuls des problèmes de vue qui n'ont fait que s'aggraver jusqu'à sa disparition le contraignirent à mettre un terme, en 2004, à ces recensions et commentaires qui le passionnaient.

Il eut le bonheur d'épouser à Nice, en 1984, Suzanne Vichet qu'il avait connue avec sa famille en Algérie. Elle lui offrit plus d'un quart de siècle de vie paisible, agréable, lui permettant de devenir en outre un grand-père comblé qui adopta immédiatement ses trois enfants et la jeune génération.

Un double volume d'*Hommages*, à l'occasion de ses 70 ans, fut publié par l'université de Nice Sophia-Antipolis, mais cette fausse retraite ne devint effective qu'après que René Braun, en 2002, aura célébré son jubilé de professeur – 50 années d'enseignement ! – par un cours d'agrégation sur Tertullien et une ultime année sur Lactance en 1993. En effet la retraite avait permis de lancer son *magnum opus* ; l'édition, la traduction et le commentaire du *Contre Marcion*, œuvre majeure de Tertullien et sa plus longue de surcroît. Le travail fut mené rapidement et avec efficacité puisque, commencé en 1985, le premier volume put paraître aux *Sources chrétiennes* en 1990, suivi à intervalles réguliers par les quatre suivants, jusqu'en 2004, sous les numéros 365, 368, 399, 456 et 483 de la collection. Les *Éditions augustiniennes* avaient salué le projet par un autre volume d'*Hommages* à sa carrière, en 1992, qui rassemblait sous le titre *Approches de Tertullien*, 26 études consacrées de 1955 à 1992 à l'auteur et à son œuvre.

L'achèvement du *Contre Marcion* contribua à l'affaiblissement inexorable de la vision de René Braun et conséquemment à son départ inévitable de ses résidences de Nice et Fayence en 2004 pour Perpignan, où, avec son épouse, affligée des mêmes problèmes, il serait à proximité des enfants de cette dernière.

Jusqu'au 8 avril 2010, il y profitera d'une retraite sereine, très entouré, sans toutefois cesser de s'intéresser à ses domaines de prédilection : une théorie de lectrices

le tenait au courant des ouvrages parus, des recensions et de nombreuses visites lui permirent de maintenir jusqu'à la fin une vivacité intellectuelle sans failles.

Le nom de René Braun restera attaché à ceux de Tertullien et de Quodvultdeus pour la postérité mais le souvenir du professeur, exigeant, d'une prodigieuse érudition mais aussi d'une générosité et d'une bienveillance a priori inattendues, demeurera lui aussi présent chez tous ceux qui auront eu la chance et le privilège de l'avoir connu ou d'avoir travaillé avec lui.

Jean-Philippe LLORED

Professeur de classes préparatoires au lycée Masséna de Nice
son ancien élève et collaborateur

LALEUF (Geneviève), née le 10 mars 1922 à Nedde (Haute-Vienne), décédée le 26 octobre 2017 à Dunkerque¹ (Nord). – Promotion de 1942 L.



Geneviève Laleuf est née dans une famille d'instituteurs du Limousin qui sentait encore ses origines rurales. Dès l'enfance, les premières forces qui devaient influencer sa vie se dessinèrent : le terroir de la Haute-Vienne qui fut pour elle toute sa vie un ancrage, bien qu'elle le quitta assez vite ; l'enseignement, vocation héritée de ses parents qui la transmièrent à leurs deux filles ; la famille enfin, aussi bien sa mère, qu'elle aimait, son père, qu'elle admirait, que sa sœur, Simone Rispal, qui fut professeur de mathématiques et dont elle fut toujours très proche.

Ses parents, Jean Laleuf et Marguerite Patillou venaient juste de se marier quand ils arrivèrent en janvier 1920 comme instituteurs à Nedde, que Geneviève Laleuf qualifiait de « petit coin perdu du Haut-Limousin ». Peu après deux filles naquirent, Simone et Odette-Geneviève, et ce furent les années de vie heureuse d'une enfance à la campagne. Dans un court recueil de textes autobiographiques, Geneviève Laleuf se décrivait en « enfant émerveillée par les beautés de la nature qui l'entourait ». Les deux sœurs étaient si proches, quoique différentes, que Geneviève Laleuf soulignait qu'elle n'avait « pas de souvenirs personnels de cette première époque de [sa] vie. C'est toujours « nous » qui rêvons, agissons, connaissons des joies et des peines. »

Son père Jean Laleuf connut une longue carrière dans l'enseignement et dans l'administration. Enseignant d'abord, comme instituteur intérimaire dès l'âge de 17 ans, il débuta dans une école de campagne, jusqu'à obtenir un poste à Limoges.

Ensuite dans l'Administration à Limoges, rattaché autant à l'inspection académique qu'à la mairie de Limoges, il joua un rôle de liaison et de coordination en tant que directeur général des Œuvres postcolaires de la ville de Limoges. Il institua en particulier, dans le cadre de l'association des membres de l'Ordre des palmes académiques (AMOPA), un prix littéraire annuel destiné à déceler et promouvoir un jeune talent. Après la mort du fondateur, et sous l'impulsion de sa fille Geneviève, ce prix devint le « prix Jean Laleuf ». Il est toujours décerné annuellement à Limoges.

Au cours des études de Geneviève Laleuf, deux nouvelles influences se dessinèrent qui marqueraient également sa vie : de solides amitiés intellectuelles et une foi catholique profonde qui guida tant ses engagements que ses curiosités.

Après ses études secondaires au lycée de jeunes filles de Limoges, elle passa le bac avec mention très bien en 1938 et prépara le concours d'entrée à l'École normale supérieure de jeunes filles. Cette préparation fut « chahutée » par la guerre. En hypokhâgne au lycée de jeunes filles de Bordeaux elle croisa Jacqueline de Romilly (1933 l), alors tout jeune professeur et qu'elle devait fréquenter régulièrement sa vie durant. Suivit une khâgne, délocalisée en zone libre au lycée Blaise-Pascal de Clermont-Ferrand en 1940-1941, puis à Lyon en 1941-1942. On apprend au détour d'un texte de Jean-Jacques Perrin consacré à la khâgne de Clermont-Ferrand pendant la guerre² qu'elle fut la première jeune fille de l'histoire du lycée Blaise-Pascal à obtenir le prix d'excellence en khâgne, et que sa classe fut marquée par la forte personnalité de l'écrivain monarchiste Pierre Boutang (1935 l), de l'Action française, qui y enseigna la philosophie un an. Elle devait plus tard appartenir au Cercle des amis de Pierre Boutang.

C'est en 1942 qu'elle intégra l'école de Sèvres. Élève de 1942 à 1946, elle y passa une licence de lettres (1944). Elle poursuivit par un CA (actuel CAPES) de lettres classiques en 1947 et l'agrégation de lettres classiques en 1948. Modeste, elle expliquait qu'elle devait en partie aux circonstances sa réussite à l'agrégation. Ce n'était en effet qu'après avoir mis au programme *Les Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné que le jury de l'agrégation s'était rendu compte que le livre n'était plus édité. Il avait fallu commander en urgence une édition bon marché, dans une France encore marquée par les restrictions. En Algérie, où elle était en poste, Geneviève Laleuf avait eu la chance de trouver une édition dans une bibliothèque, et de commencer à travailler l'œuvre un peu en avance.

Après la guerre, Geneviève Laleuf poursuivit sa carrière dans l'enseignement, les affectations se succédant : lycée de Guéret en 1946, lycée de Limoges en 1946-47, collège de Bône en Algérie (aujourd'hui Annaba) en 1947-48 ; puis en tant que professeur agrégé au lycée de jeunes filles de Limoges de 1948 à 1952, à Caen de 1952 à 1954, à Fontainebleau de 1954 à 1958, et enfin au lycée Paul-Valéry de Paris de 1958 à sa retraite. Cette carrière lui fit marquer la vie de nombreux élèves et fut

couronnée par un grade d'officier dans l'ordre des Palmes académiques. Professeur moderne, elle s'intéressait en pionnière à l'usage de l'informatique dans l'enseignement des lettres et participa avec des élèves du lycée Paul- Valéry à une des premières émissions du jeu « Les Chiffres et les lettres ».

Sur le plan de la vie intellectuelle, elle fut guidée par ses amitiés, comme celle de l'helléniste Germaine Aujac ou du cardinal Jean Daniélou, qui avait été l'aumônier de Sèvres quand elle y était élève. Elle publia peu : quelques articles de critique littéraire sur des auteurs qui lui étaient chers (Claudel, Colette, Giraudoux, Péguy...) et des manuels d'orthographe, de stylistique ou de grammaire, dont certains en collaboration avec son père. Durant sa retraite, alors qu'elle continuait à participer activement à diverses sociétés littéraires (amis de Paul Claudel, de Robert Margerit...), elle se fixa comme mission de contribuer à faire connaître Paule Lavergne, auteur originaire du Limousin peu connue et sur laquelle elle publia plusieurs articles, notamment dans les « *Cahiers Robert Margerit* ». Elle défendait ainsi toujours sa terre d'origine. Elle était également un membre actif du groupe de réflexion catholique « Fidélité et ouverture », fondé à l'instigation du cardinal Daniélou. Elle s'engagea enfin dans plusieurs associations de défense des études littéraires, notamment « Sauvegarde des enseignements littéraires », association fondée par son ancien professeur Jacqueline de Romilly, et « Défense de la langue française ».

Geneviève Laleuf ne se maria pas et n'eut pas d'enfants. Sa sœur Simone et son mari Pierre Rispal, eux, eurent trois enfants et six petits-enfants. Ils formèrent pour Geneviève une famille proche et aimante.

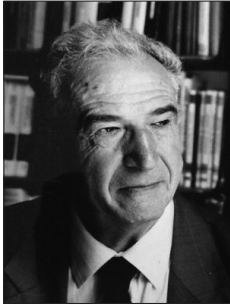
Quand j'arrivai à Paris pour mon hypokhâgne, en 1994, c'est chez Geneviève Laleuf que je logeai. Sans doute reconnaissait-elle en moi quelques échos de ses propres études. Durant les années qui suivirent, jusqu'à son départ définitif en maison de retraite à Limoges puis à Dunkerque, nous cohabitâmes épisodiquement. Aux liens familiaux et d'affection s'ajoutèrent ainsi, pour moi, un long compagnonnage intellectuel. Le matin de son enterrement, je sortais de la maternité où venait de naître mon fils, son dernier arrière-petit-neveu. Cet événement fortuit m'apparut comme un signe de transmission familiale qui me marqua.

Étienne CHANTREL (1997 I), son petit-neveu
avec la collaboration de Marie-Hélène CHANTREL, sa nièce

Notes

1. Elle s'y était retirée pour se rapprocher de sa famille.
2. Jean-Jacques Perrin, « *Un lycée pendant la Seconde Guerre mondiale. La khâgne de Clermont-Ferrand pendant la Seconde Guerre mondiale* », colloque du 5 avril 2008 pour le bicentenaire du lycée Blaise-Pascal.

CULIOLI (Antoine), né le 4 septembre 1924 à Marseille (Bouches-du-Rhône), décédé le 9 février 2018 à Paris. – Promotion de 1944 I.



J'ai rencontré l'enseignement d'Antoine Culioli dès ma première année d'École, en 1961. Jean Hyppolite (1925 I) était directeur. Philosophe réputé, traducteur et commentateur de Hegel, interlocuteur respecté de Sartre (1924 I) et Merleau-Ponty (1926 I), il s'inquiétait de l'avenir des normaliens « littéraires ». Étant donnée l'organisation des études, ceux-ci ne pouvaient pas ne pas prendre en compte l'agrégation qu'ils étaient appelés à préparer. Ce choix, nécessaire, ne lui paraissait pas suffisant. D'autres perspectives, pensait-ils, devaient leur être offertes le plus tôt possible. Parmi celles-ci, la linguistique paraissait spécialement prometteuse. Non seulement elle avait connu des développements spectaculaires, mais on pouvait espérer qu'elle établisse un « pont » entre disciplines littéraires et sciences formelles.

Dans cette vue, un séminaire d'initiation fut confié à Jean Fourquet (1919 I), germaniste et à Antoine Culioli, angliciste. Dans les faits, Fourquet, déjà âgé, assura une seule séance ; toutes les autres furent prises en charge par Culioli. Le public, exclusivement composé de normaliens, fluctua, mais il se constitua assez vite, parmi les élèves de 1^{re} année, un noyau d'auditeurs permanents. J'en faisais partie. Si je réfléchis à partir de mon expérience présente, je crois pouvoir restituer le dessein que s'était fixé Culioli : plutôt que de faire part de résultats acquis, il souhaitait nous rendre conscients du foisonnement des recherches en cours ou parfois simplement amorcées. Il ne craignait pas de nous signaler des problèmes non encore résolus, tant théoriques que techniques ; le fait que le problème pût être posé lui paraissait aussi important qu'une éventuelle solution. C'est là que j'entendis parler pour la première fois d'une machine à écrire déclenchée par la parole ; la technique est aujourd'hui au point, elle ne l'était pas alors. C'est là aussi que j'entendis parler du traitement automatique des images et du traitement automatique des langues ; il est intéressant de se rappeler qu'en 1960, ils en étaient tous deux aux balbutiements. Culioli pouvait également s'interroger sur un détail : pourquoi, demanda-t-il un jour, dit-on « lire sur une affiche » mais pas « lire dans une affiche », alors qu'on dit « lire dans un livre » mais pas « sur un livre » et que certains admettent à la fois « lire dans le journal » et « lire sur le journal » ? La langue maternelle, la plus familière de toutes, se révélait aussi riche en énigmes que les langues anciennes.

Pour ma part, je fus enthousiasmé. Pour la première fois, durant cette première année d'École, j'eus le sentiment de ne pas continuer la khâgne par d'autres moyens. À ce propos, une anecdote : durant les vacances d'été, je pris sur moi d'écrire une

lettre à Jean Prigent (1935 l) directeur-adjoint et responsable impérieux des études littéraires ; je lui demandai d'user de son pouvoir pour que le séminaire continue l'année suivante. Il me répondit aimablement. Je doute que mon initiative ait été de quelque utilité, mais je ne pense pas non plus qu'elle ait nui au sort de la linguistique à l'École. En tout cas, Culioli revint, seul responsable cette fois. Ainsi se fonda ce qui devint, sur plusieurs décennies, l'un des lieux de fonctionnement d'une science en devenir.

Bien entendu, une évolution se produisit. Peu à peu, dès la troisième année, je crois, le public se diversifia. Au noyau de normaliens de 1960, s'ajoutèrent des chercheurs extérieurs à l'établissement ou des normaliens qui avaient poursuivi leur carrière ailleurs. Mais surtout l'enseignement évolua. Sans nous faire part des détails, Culioli nous laissa entendre qu'il avait rompu avec André Martinet. Ce dernier représentait avec éclat le structuralisme de langue française, la netteté de ses conceptions était connue, comme était connu le tranchant avec lequel il les exprimait. Ayant donné de la phonologie structurale une version d'une particulière élégance, ayant rédigé un manuel d'initiation à la linguistique générale dont les mérites n'ont pas disparu avec le temps, il céda à la tentation de s'y enfermer, au prix d'étouffer dans l'œuf toute tentative de renouvellement. Culioli raisonnait en sens inverse : toute initiative nouvelle méritait d'être connue. Aussi jugea-t-il opportun de présenter, dès sa publication, le livre pionnier de Noam Chomsky, *Syntactic structures*, alors qu'une lecture un peu attentive y décèle une machine de guerre dirigée contre le structuralisme. La rupture avec Martinet signifiait davantage qu'une querelle de personnes ; elle valait déclaration d'indépendance. Indépendance quant aux références : Culioli se sentait libre de les chercher partout où il pressentait la possibilité d'un développement créateur ; s'il fallait sortir de la linguistique pour aller vers la psychologie ou la logique formelle, il ne se l'interdirait pas au nom d'une prétendue « pureté » épistémologique. Indépendance aussi quant à ses propres recherches : il les mènerait là où les langues le conduiraient.

La conséquence se fit sentir dans le séminaire. Sans renoncer à faire connaître les travaux d'autrui, Culioli jugea qu'il était temps d'exposer, au fur et à mesure de ses progrès, l'élaboration de sa propre doctrine. Ceux qui le suivirent dans cette voie ont eu la bonne fortune d'assister à un phénomène rare hors des sciences dures : la définition et la mise en œuvre d'un programme de recherches.

Il importe d'en indiquer quelques caractéristiques. La première concerne la diversité des langues. Tous les linguistes un peu sérieux la prennent en compte, mais pas nécessairement de la même manière. Si je considère par exemple l'école de Chomsky, au travers de ses multiples évolutions, la diversité des langues a toujours été seconde. Au premier rang, vient la recherche d'un modèle général du langage. La diversité des langues apparaît ensuite, l'ambition étant d'en rendre compte par des variations

régées au sein du modèle général. Le structuralisme de Roman Jakobson avait déjà développé une conception apparentée. Pour Culioli au contraire, la diversité des langues est première. Elle et elle seule doit permettre d'accéder, mais dans un second temps, à un modèle général ou plutôt à un ensemble de relations formelles, généralisables à l'ensemble des langues.

À cette différence d'approche, répond une différence de méthode. Selon l'école de Chomsky, le linguiste commence par mettre en ordre les données brutes ; pour ce faire, il ne peut s'appuyer que sur une intuition qui lui permet de les répartir en « correctes » ou « incorrectes », quitte à vérifier cette intuition auprès d'autres observateurs. Mais, chez un sujet parlant, ce type d'intuition n'est disponible que pour les langues qu'il connaît très bien : généralement sa langue maternelle. Une place centrale est ainsi accordée au *native speaker*, le « locuteur natif ». Le linguiste peut bien entendu travailler sur une langue étrangère mais dans ce cas, il devra recourir à un informateur « natif » et se fier à l'intuition de celui-ci. Le problème est déplacé d'un cran, mais il reste fondamentalement inchangé.

Or Culioli avait construit une tout autre théorie de la connaissance linguistique. Lui aussi admettait qu'au départ, le linguiste ne peut compter que sur ses propres forces. Mais celles-ci ne consistent pas en une intuition du correct/incorrect : elles s'accomplissent plutôt par une forme d'attention, pas très différente de l'attention flottante des psychanalystes freudiens. Cette attention relève, comme au vol, quelque donnée paradoxale : une asymétrie, une lacune dans la répartition, une apparente contradiction. J'ai déjà cité cet exemple, apparu précocement dans le séminaire : « lire sur une affiche » mais pas « lire dans une affiche » etc. Le linguiste doit commencer par collecter des étrangetés de ce genre dans la langue qu'il étudie : pour cela, il n'est pas nécessaire qu'il en soit « locuteur natif » « il peut arriver même qu'en ne la connaissant pas bien, il mette mieux au jour telle ou telle donnée révélatrice. Culioli le répétait : le linguiste n'a pas à être polyglotte. L'affirmation faisait sourire ceux qui connaissaient l'étendue, la diversité et la profondeur de sa propre polyglossie.

Au français qu'il parcourait sans cesse et dans tous les sens, il ajoutait l'anglais¹ qu'il pratiquait au point d'étonner les anglophones de naissance, mais aussi, bien entendu, le corse ou plutôt les dialectes corses, les langues scandinaves et, à un degré moindre, la plupart des langues européennes. Néanmoins, on ne peut pas douter de sa conviction : moyennant une attention sans faille aux données, le linguiste est dispensé d'être polyglotte et, réciproquement, le polyglotte ne sera pas linguiste, pour peu qu'il se rende sourd aux langues qu'il manie en virtuose. Dans ces conditions, l'accès à la diversité des langues est rendu possible par un bon usage des descriptions. Toute la difficulté réside dans ce « bon usage » ce qui ramène à l'attention, seule capable de poser les « bonnes » questions.

Aussi ne percevait-on nulle contradiction à suivre un séminaire où l'on pouvait passer une année entière à étudier une seule phrase d'Alphonse Daudet, la première des *Lettres de mon moulin* : « Ce sont les lapins qui ont été étonnés », alors qu'une autre année porterait sur le géorgien, telle autre encore sur le tagalog, langue polynésienne que personne, ni Culioli ni ses auditeurs, ne pratiquait.

Une troisième caractéristique porte sur la distinction correct/incorrect et sur la distinction phrase/énoncé. Le chomskysme avait fait de la première la donnée syntaxique de fond : opposition bivalente entre *phrases*, qu'on devait pouvoir manipuler expérimentalement jusqu'à isoler le facteur de variation minimal. La notion d'énoncé n'apparaissait pas. Un pas déterminant dans l'élaboration de la doctrine et de la méthode culiolienne a justement été accompli quand il est apparu que certaines phrases syntaxiquement correctes ne constituaient pas des énoncés bien formés. L'exemple initial fut tiré du français. Au moment où il entend un chien aboyer, personne ne dira « un chien aboie », mais plutôt, en situation : « il y a un chien qui aboie » ou « Tiens ! un chien aboie ». Dans le premier cas, la phrase est correcte, mais l'énoncé ne se cristallise pas. Il ne faut pas évoquer ici la différence entre langue écrite et langue parlée. Elle masque la vraie différence entre langue hors situation et langue en situation ; il est possible de faire se cristalliser des énoncés, tout en demeurant dans l'écriture ; l'art de l'écrivain consiste précisément en cela.

On peut poursuivre l'investigation. Il apparaîtra alors qu'« un chien a aboyé tout à l'heure » se cristallise, de même « un chien vient d'aboyer chez le voisin » ; la difficulté ne tient donc pas à l'article indéfini seulement. Énumérer les facteurs qui permettent la cristallisation de l'énoncé amène à définir plus précisément ce que j'exprimais à l'instant, mais encore vaguement, par l'expression « en situation ».

Si une phrase correcte ne forme pas toujours un énoncé bien formé, il arrive aussi qu'un énoncé bien formé ne constitue pas une phrase correcte canonique. En voici un exemple, très connu des auditeurs du séminaire, tant il a été répété : « moi, le melon, j'aime ça ». Rendre compte avec précision d'une telle construction, ne pas se borner à la réserver à la langue parlée dite « familière », ne pas en faire la simple variante stylistique de « j'aime le melon », tout cela, loin d'appartenir aux marges, se situe au cœur du travail du linguiste. Il apparaîtra très vite que les approches syntaxiques pures ne suffisent pas ; des notions et des opérations nouvelles doivent être définies. Dans la généralité des langues, un segment peut ou non se cristalliser en énoncé, suivant le contexte. Sauf que le contexte n'est pas à comprendre comme on le fait trop souvent : ensemble de conditions extérieures à la langue qui influencent la langue. Bien au contraire, il faut s'en tenir au contexte de langue. Dans « il y a un chien qui aboie », la donnée décisive réside dans le fait que l'énoncé suit immédiatement l'événement qu'il décrit, au point d'en être quasiment simultané. Par rapport à cet événement, il est en position de « premier énoncé » : cela détermine sa situation

de langue. Reconnaître les divers types de « premiers énoncés », en déterminer les conditions d'apparition et de cristallisation, généraliser à partir de là la notion de situation de langue, en venir à définir la situation comme un opérateur de langue, tout cela donna le point de départ d'un programme. Même le non-spécialiste peut en saisir l'originalité et la puissance, s'il fait l'effort de revenir sur sa propre pratique de sujet parlant. Après tout, une grande partie de notre activité langagière consiste à commenter en direct ce qui se passe sous nos yeux ou à se présenter comme témoin direct d'un événement passé ; or les « premiers énoncés » ne sont rien d'autre que de tels commentaires ou témoignages.

La quatrième caractéristique du programme tient à la relation au formel. Toute l'histoire de la linguistique du xx^e siècle tourne autour de cette relation. Celle-ci n'a jamais réussi à se stabiliser d'une manière qui fasse l'unanimité et pourtant elle n'a jamais cessé de susciter des tentatives. Il faudrait en toute occasion s'interroger sur deux points :

- a) Le formalisme adopté est-il une procédure d'exposition ou une procédure de découverte ?
- b) Ce formalisme appartient-il à une version bien définie du formalisme logico-mathématique ?

Sur le point (a) Culioli a toujours considéré que son approche devrait privilégier les procédures de découvertes. Les symboles qu'il a définis, les opérations qui leur sont associées ne doivent pas seulement sténographier les propriétés de l'énoncé telles qu'une étude attentive les a mises au jour ; ils doivent d'abord orienter l'attention, une fois qu'elle a été éveillée par une étrangeté observée.

Pour cette raison, la réponse au point (b) est clairement négative. Admettons que souvent la mathématique et la logique aient inspiré la détermination de telle ou telle opération linguistique ; néanmoins, jamais cette opération ne reprend, sans le modifier, l'être formel qui en a été le point de départ. Les besoins de la linguistique l'emportent sur le respect dû au modèle-source. À ses débuts, la grammaire chomskyenne s'appuya directement sur la logique mathématique pour évaluer l'analyse syntaxique dominante ; elle démontra que celle-ci se laissait ramener à un système de règles de réécriture. Puis, dans un second temps, elle en fit apparaître l'insuffisance au regard des données empiriques de l'anglais et définit, toujours en termes logico-mathématiques précis, un nouveau type de règles : les transformations. Il est vrai qu'au fil du temps, cette approche a été abandonnée, au point que, dans ses dernières versions, la linguistique chomskyenne entretient un rapport plus que lointain avec la logique mathématique. Il reste que durant une période significative, le formalisme appartient à un secteur bien défini de cette logique. Il n'en a jamais été ainsi chez Culioli ; il a pu trouver son inspiration chez Hilbert ou dans la logique polonaise, mais sans jamais chercher à en respecter toutes les exigences. Comme beaucoup

d'autres avant lui et après lui, il a ainsi défini, pour la linguistique, un formalisme autonome.

Étant donné le corpus d'opérations dont il a conjecturé l'existence, un certain nombre d'axiomes doivent être posés : tous les éléments d'un énoncé résultent en droit d'un enchaînement d'opérations ; autrement dit, tous les éléments d'un énoncé sont, un par un, la trace d'une ou plusieurs opérations. En revanche, l'analyse peut requérir que soient restituées certaines opérations, alors que celles-ci ne laissent pas de traces situables dans l'énoncé, mais seulement dans son fonctionnement. On pourrait résumer l'ambition du programme ainsi : rendre compte, en termes d'opérations, de *tout* le fonctionnement d'un énoncé en situation, et *seulement* de son fonctionnement en situation. L'énoncé étant placé au centre de l'étude, la linguistique sera dite *énonciative* ; c'est à la notion de situation que doivent être rapportées les opérations linguistiquement pertinentes.

Claire, distincte et simple dans le détail, une telle doctrine se révéla complexe dans son ensemble. Comme le nota Jean-François Lyotard, l'entité unitaire, qu'on l'appelle « le langage » ou « la langue », cédait la place à une multiplicité d'énoncés, dont chacun pouvait et devait être analysé pour lui-même. Qu'il fût ainsi ramené à un enchaînement d'opérations dont la théorie avait déterminé le statut, certes ; mais jamais n'arrivait le moment où, comme chez les structuralistes ou les chomskyens, on pouvait envisager une synthèse totale appelée *La* grammaire du français ou *La* théorie syntaxique. Pour reprendre une expression de Lacan, la linguistique énonciative ne s'ordonne pas du Tout ; elle est « pastoute ». Cette conception s'est révélée déroutante pour ceux qui ne suivaient pas l'enseignement oral de Culioli. Celui-ci en avait conscience. Il en vint même à se demander si sa doctrine était transmissible. Ce doute ne l'inquiétait pas, mais le préparait aux difficultés qu'il ne manqua pas de rencontrer au sein de la linguistique internationale.

S'y ajoutèrent deux facteurs. L'un concerne la langue française comme langue de savoir ; il est de fait que celle-ci est devenue un frein à la diffusion des idées neuves. Culioli n'admit jamais cette situation, mais il en éprouva les effets. L'autre difficulté vint de l'organisation des universités en France. Après 1968, Edgar Faure sut agir en véritable politique : pour construire un système universitaire différent après la crise de Mai, il ne prit pas l'avis de l'Administration, mais s'adressa à des universitaires. Parmi ceux-ci, Culioli sut faire entendre sa conception, telle du moins que je l'ai comprise et adoptée : le meilleur moyen de transmettre des connaissances établies, c'est de créer des connaissances nouvelles. Telle avait été la logique de son séminaire de l'École ; ce fut aussi la logique de l'université Paris-VII, qu'il contribua à fonder et dans cette université, ce fut la logique du département de Recherches linguistiques, qu'il conçut, fonda et dirigea.

Les beaux jours ne durèrent pas, mais quelques acquis en demeurèrent. Le septennat de Valéry Giscard d'Estaing ouvrit un temps de tribulations pour les universités en général et pour Paris-VII en particulier. Il s'acheva sur une guerre ouverte, déclarée par le ministère de tutelle. L'arrivée de la gauche au pouvoir en 1981 mit fin à ces égarements. Mais Culioli en attendait davantage : on écouterait, espérait-il, ceux qui comme lui avaient, pendant des années, travaillé et réfléchi sur l'institution. Il n'en fut rien. Il constata avec peine que la relation entre transmission et recherche fut à nouveau pensée comme antinomique. Nous étions devenus collègues ; j'eus l'occasion de discuter avec lui de la situation ; je lui fis valoir mon propre point de vue. Je tenais et tiens toujours que ses conceptions en matière d'organisation souffraient d'une vulnérabilité systémique ; pour qu'elles fonctionnent parfaitement, il faut que règnent sans partage l'intelligence et l'honnêteté intellectuelle. Si d'aventure les acteurs manquent de l'une ou de l'autre, alors la belle machine s'enraye. Pour protéger l'essentiel, il valait mieux construire des institutions qui supportent de tomber entre des mains médiocres ou malhabiles, parce qu'un tel moment arrive toujours.

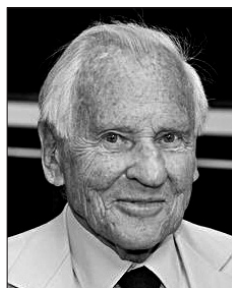
Je ne pense pas l'avoir convaincu, mais les faits m'ont donné raison. Je n'ai pas été étonné que les dernières années de Culioli aient été marquées par la déception et un sentiment d'ingratitude. Seul quelqu'un d'aussi confiant que lui pouvait espérer autre chose de la réalité universitaire. Heureusement, il sut se tourner vers d'autres lieux. Lors de ses obsèques, j'appris qu'il avait entrepris de traduire la Bible en corse. J'en fus heureux. L'angliciste qu'il était savait ce que la King James' Version a accompli pour la langue anglaise ; le protestant qu'il avait été savait ce que Luther avait accompli pour la langue allemande. Une telle entreprise était de nature à sauver la langue corse des médiocrités particularistes qui en obèrent l'avenir. Il croyait donc en l'avenir. Peut-être a-t-il eu affaire, dans les Évangiles synoptiques, à la parabole du semeur. Celui-ci lance ses graines et elles tombent au hasard, sur un roc infertile, sur des épines, à la merci des oiseaux pillards. Mais les textes ne disent pas qu'il soit déçu. L'important est que le semeur ne déçoive pas. Antoine Culioli n'a déçu personne de ceux qui l'ont connu.

Jean-Claude MILNER (1961 l)

Note

1. Souvenir personnel d'un collecteur de notices : lors de son oral d'anglais au concours de l'École (1965) l'examinateur Culioli lui soumit un sonnet, non de Shakespeare, mais de Conrad Aitken, auteur dont nul ne lui avait jamais parlé. Cinquante ans après, il échangea propos et carte de visite avec un visiteur écossais d'une exposition dans une salle d'archives : celui-ci s'appelait Leonard Aitken ; en lisant ce nom, il lui demanda s'il n'était pas parent avec le poète en question. La réponse fut : mon grand-oncle avait écrit des poèmes, mais je ne pensais pas qu'ils avaient dépassé le cercle familial...

d'ORMESSON (Jean Bruno Wladimir François-de-Paule Lefèvre), né le 16 juin 1925 à Paris (VII^e), décédé le 5 décembre 2017 à Neuilly-sur-Seine (Hauts-de-Seine). – Promotion de 1944 I.



Aux yeux du grand public, il incarnait, *ex-æquo* avec Jacqueline de Romilly (1933 I), « l'ancien de Normale Sup ». Tout a déjà été dit sur lui, notamment lors de l'hommage national qui lui fut rendu dans la cour d'honneur des Invalides le 8 décembre 2017 ; toutes les plumes de son écritoire, toutes les flèches de son carquois ont été analysées pour que celui qui avait la coquetterie de se prétendre d'une consternante banalité apparaisse, en fait, comme le meilleur serviteur des Lettres et le plus brillant représentant de la culture et de l'esprit français. Peut-être avait-il déjà tout dit sur lui-même et les siens, sur sa formation et son caractère, entre autres dans *Le vagabond qui passe sous une ombrelle trouée* (1975), *Le rapport Gabriel* (1999) et *C'était bien* (2003). Vouloir expliquer sa séduction, son prestige, son aura, la saveur de ses propos relève de l'*hybris* ; il était « Jean d'O », dilettante imprévisible, conteur adulé, éternel séducteur... ces lignes n'ont la prétention que de le constater et de renvoyer à son œuvre.

Il incarnait la continuité d'une illustre lignée¹ de serviteurs de l'État, inaugurée par Olivier Lefèvre (1525-1600) qui fut choisi entre cent candidats pour assister l'homme de confiance du Dauphin, le futur Henri II. Déjà la grâce d'un Concours... Cet orphelin de père à 5 ans, qui se fit (disait-il) *à la force de son bras droit*, connut alors une ascension fulgurante et acquit dès 1554 une terre dans le hameau d'Ormesson, paroisse d'Épinay-sur-Seine, près de Montmorency. Il épousa en 1559 l'arrière-petite-nièce de Saint François de Paule² et ses descendants détinrent des postes *de robe* dans les conseils royaux, jusqu'à cet Olivier, troisième du nom, qui fut rapporteur au tribunal devant condamner à mort le surintendant Fouquet ; il refusa d'obtempérer aux volontés de Colbert et de Louis XIV, et Fouquet ne fut condamné qu'à la prison à vie. Olivier d'Ormesson connut alors la disgrâce, et l'ascension de ses descendants ne reprit que sous la Régence³. Un proverbe de l'Ancien Régime vantait *la courtoisie des Guise, l'esprit des Mortemart, la probité des Ormesson*. La galerie de leurs portraits, chacun tenant un rapport intitulé *Au Roi*, orne la bibliothèque du château d'Ormesson, selon l'usage de la Rome antique.

Trois branches sont issues du premier Olivier d'Ormesson, et deux (Eaubonne et Noiseau) s'éteignirent à la Révolution. Olivier II avait lors du partage de 1600 obtenu pour lot d'héritage (entre autres) des terres et la seigneurie du village d'Amboile, dans la basse vallée de la Marne, rebaptisé Ormesson par Louis XV. Le château d'Ormesson⁴, que Diderot comparait à *un flacon dans unseau de glace* fut pillé lors

de l'occupation des troupes saxo-prussiennes l'hiver 1870, le mobilier vendu. C'est Wladimir, l'oncle de Jean⁵, qui reconstitua petit à petit après 1918 la propriété familiale alors morcelée, pour la décrire dans *Notre vieille maison* (1929). Le château de Saint-Fargeau en Puisaye, où Jean passa son enfance, et qui servit de cadre à la série télévisée adaptée par Robert Mazoyer de son roman *Au plaisir de Dieu* venait de la famille Anisson du Perron, la ligne maternelle, semble-t-il plus proche des personnages nommés dans le roman Plessis-Vaudreuil et de leur incarnation, le conservateur Sosthène, que les Ormesson⁶.

Jean d'Ormesson se qualifiait volontiers de *porphyrogénète* à l'instar de ces souverains byzantins, nés lorsque leur père était déjà revêtu de la pourpre impériale. Il savait aussi que les Ormesson étaient destinés à *servir* et que seules, la maladie ou la mort pouvaient les en dispenser. Son père André (1877-1957 ; il fut ambassadeur de France du Front populaire, à Bucarest et à Rio de Janeiro) le lui répétait, autour de la pièce d'eau de Saint-Fargeau, tout comme son oncle Wladimir à Ormesson. Restait à trouver la voie de ce service. Alors que son frère aîné Henri fut reçu à l'École nationale d'administration (bien qu'auparavant il semblait un cancre notoire), Jean le cadet bifurqua de cette voie toute tracée vers le Conseil d'État et l'Inspection des Finances, et choisit le *concours de légende* de la rue d'Ulm.

Il raconte (*Le rapport Gabriel*, p. 85) sa réponse en forme de litote à l'interrogation paternelle « que comptes-tu faire plus tard ? entre » : *je ne détesterais pas m'inscrire dans une de ces classes mythiques, pleines à craquer de poètes maudits et de génies en herbe, qui portaient le nom d'hypokhâgne et khâgne, qui préparaient à la rue d'Ulm et dont je ne savais rien*. Il se décrit alors (*C'était bien*, p. 43) comme *un brillant imbécile...* et revendique, en revenant sur ses années d'adolescence durant l'Occupation, d'avoir à la suite de son père toujours été *de l'infime minorité qui tout en vomissant Hitler, exérait Staline* (*ibidem*, p. 50). Déjà, en 1938, l'atterrissage triomphal au Bourget de Daladier, « sauveur de la paix » à Munich, l'avait révolté. Il passa la première partie du baccalauréat à Clermont-Ferrand (lycée Blaise-Pascal) en 1941 et la seconde à Nice où le professeur de philosophie du lycée Masséna, monsieur Fouassier, séduit par son style, l'initia à la *philosophie militante et souffrante*. Il récolta au bac un 2 en cosmologie (matière imposée par Vichy), compensé par un 19 en histoire-géographie.

Puis ce furent les rudes années à Henri IV, avec André Alba (1913 l), Jean Boudout (1920 l) et Jean Hyppolite (1925 l) pour l'aider à *recoller au peloton...* Il vécut activement la libération de Paris et fut reçu rue d'Ulm, dans cette promotion 1944 dont le concours débuta en fait en janvier 1945 (il narre son oral d'histoire ancienne avec Henri Marrou (1925) dans *Le Rapport Gabriel* avec la question sur la hauteur des marches du Parthénon, p. 120). Il eût pu être historien et exploiter les archives familiales ; il eût pu suivre son goût pour la littérature ; il constata que nul de ses ancêtres

n'avait cédé aux clins d'œil de la philosophie et choisit de la servir. Après le maître de Nice, ce fut Jean Hyppolite, le futur directeur de l'École, qui décida de cette orientation à Henri-IV. Le marxisme, voire le trotskysme, dominaient alors la rue d'Ulm. Le 45, avec *ses toits trop célèbres* et *ses murs un peu lépreux*, se souvient des joutes homériques qui l'opposaient, au Pot et dans la cour aux Ernest, aux thuriféraires de Staline, qui apercevaient l'aube radieuse se levant sur le bonheur de l'humanité ; et lui d'affirmer que ce bonheur obligé ne lui convenait pas...

Il ne fut donc pas diplomate, mais il devint très vite, après la formalité de l'agrégation et un rude service militaire, un des piliers de l'Unesco, tout aussi neuve que l'Ena. Dès 1950 il était secrétaire général du Conseil international de la philosophie et des sciences humaines, créé par Jacques Rueff sous l'égide de cette toute neuve institution internationale. Il parcourut à ce titre les cinq continents et il anima la revue *Diogène*. Le titre même semblait choisi pour lui : ce philosophe disciple de Socrate mais cultivant l'originalité et parlant sans détour à Alexandre (au point qu'un apophtegme du Conquérant lui fait dire *si je n'avais été Alexandre j'aurais voulu être Diogène*) était adulé des Athéniens malgré son franc-parler à leur égard, ou plutôt à cause de celui-ci... Nul mieux que lui n'a senti, à plusieurs siècles d'écart, la présence des grandes figures de l'histoire universelle dans les lieux emblématiques. Mais ses innombrables séjours en Italie, dans toute la péninsule et particulièrement à Venise et à Florence, ne furent pas que professionnels : attrait irrésistible de la neige et des bains de mer...

Comme son frère aîné, il tâta des cabinets ministériels (Georges Bidault, qui avait été son professeur d'histoire à Louis-le-Grand, en classe de 3^e, aux Affaires étrangères de la IV^e, puis Maurice Herzog à la Jeunesse et aux Sports sous la V^e) ; mais il préféra vite suivre les méandres de la vie publique depuis le rond-point des Champs-Élysées : entré dès 1952 au conseil de gérance du *Figaro*, que dirigeait son oncle Wladimir, il en devint le directeur en 1974, puis présida la société qui gérait ce grand quotidien d'audience nationale, que les archicubes lisaient certes moins que son concurrent *Le Monde*, et l'adapta aux nécessités de la presse moderne, avec ses suppléments, littéraires ou économiques, voire féminins... Après l'arrivée de Robert Hersant, il quitta la Direction (1977) tout en restant membre du Comité de rédaction. En fait, *gérer le Figaro (lui) paraissait la seule occupation supportable*. Cette présence au cœur de la vie parisienne : politique, intellectuelle, économique, en fit très vite un habitué des plateaux de la télévision ; son charme s'exerçait par caméras interposées et la couleur magnifiait le bleu de ses yeux, amplifiant son pouvoir de séduction et faisant de lui l'invité permanent des *Apostrophes* et autres émissions littéraires, qui atteignaient des pics d'audience dès que sa présence était annoncée⁷. Il ne décevait jamais, attendu qu'il était pour son esprit et ses réparties qui en d'autres temps eussent été l'objet d'annuels *Ormessoniana*. En somme, héritier de Raymond Aron

(1924 I, philosophe et aussi éditorialiste au *Figaro*), il savait, en homme de synthèse, dépasser les clivages et les oppositions primaires. C'est aussi par la gestion du *Figaro* qu'il connut Ferdinand Béghin, dont il épousa la fille Françoise en 1962.

Amateur de voyages, de ski, de bains de mer, de femmes et de voitures décapotables, il ne pouvait manquer, tel Paul Morand, d'écrire. Il appréciait particulièrement, avec François Mauriac, cet alexandrin de Jean de La Ville de Mirmont⁸ :

Car j'ai de grands départs inassouvis en moi...

Ses premiers ouvrages, qu'il lui arrivait de décrier, étaient déjà autobiographiques (*Au revoir et merci*, 1966), voire narcissiques (*Du côté de chez Jean*). René Julliard l'encouragea à poursuivre et c'est en 1971 *La Gloire de l'Empire* qui le révéla (Gallimard) et lui ouvrit un large public et les portes du quai Conti. Cette immense fresque historique, épique, artistique... narrait la saga d'un *Empire* imaginaire dont Alexis, le fondateur, était à la fois Alexandre le Grand, Gengis Khan et Octave-Auguste et dans lequel le romancier-pasticheur faisait intervenir, auprès de cet Alexis, de Sophocle à Michel-Ange, de Virgile à Dante, de Victor Hugo à Mao Zédong, etc. les phares (réels) de l'humanité. À un moment (p. 51) la princesse Héloïse doit, contre ses sentiments, se séparer du général Arsaphe, car ils ne sont pas de la même ethnie, et l'auteur présente alors leurs ultimes répliques, qui (dit-il) s'échangent pour l'éternité, en fait, il recopie la tirade de l'acte I scène 3 de *Suréna* qu'il rebaptise *Arsaphe et Héloïse* :

*Je vous ai fait prier de ne me plus revoir,
Seigneur : votre présence étonne mon devoir
Et ce qui de mon cœur fait toutes les délices
Ne saurait plus m'offrir que de nouveaux supplices....*

On chuchote dans les couloirs de l'Inspection que l'inscription au programme d'agrégation des Lettres de l'ultime pièce, le chef-d'œuvre de Pierre Corneille, l'année suivante, est due à ce passage...

C'est également dans *La Gloire de l'Empire* que l'auteur définit l'Histoire : *science sans contrainte et sans conclusions, conseiller sans opinion et institutrice sans leçon, l'histoire est le prophète d'un passé qu'elle a d'abord la charge d'inventer. Elle dit ce qu'on lui fait dire, et elle ne sert à rien. Le paradoxe et le miracle de l'histoire, c'est que cette inutilité si peu sûre murmure pourtant à l'homme quelque chose de lui-même* (p. 479).

Amplement fourni d'un index et de notes renvoyant à des travaux scientifiques imaginaires ou détournés, c'était un maître-livre en même temps qu'un immense canular, dans la plus pure tradition de la rue d'Ulm, écrit dans une langue superbement épique, dans la grande tradition d'Augustin Thierry et de Jules Michelet. L'Académie lui décerna immédiatement son Grand Prix du Roman, et ouvrit deux

ans plus tard ses portes à son auteur, qui choisit de s'asseoir – évidemment – au fauteuil de l'auteur des *Copains*, Jules Romains (Louis Farigoule, 1906 l).

Dès lors, chaque année voyait paraître, chez Gallimard principalement, mais aussi chez Jean-Claude Lattès, un nouvel *opus* du médiatique Immortel, avant que sa fille Héloïse ne prenne la tête d'une maison d'éditions née sous les meilleurs auspices, et que l'œuvre romanesque ne connaisse, de son vivant, la consécration suprême de la Pléiade. Toujours assortis de gros tirages (pour faire mentir Jean Giraudoux [1903 l] qui voulait que les normaliens publient le plus grand nombre d'ouvrages au plus petit tirage), romans, essais, récits de voyages dans l'espace ou le temps, ces livres s'alignaient jusqu'à l'ultime année 2017, pour le plus grand plaisir du lecteur, et au feint étonnement de l'auteur, qui n'en finissait pas de tirer sa révérence à ce monde qu'il aimait (et qui le lui rendait bien) en constatant que *je m'en irai sans avoir tout dit*. Comment les citer tous ici ?

Garçon ! de quoi écrire est une série d'entretiens avec François Sureau, parue en 1989, qui inaugure cette dernière série de ses ouvrages, entre l'essai dans la ligne de Montaigne, le roman historique, le récit de voyage, *annexe des Guides bleus*, et l'auto-biographie⁹ sous l'influence des Confessions de Rousseau ou d'Augustin d'Hippone, qu'il comprenait par l'intermédiaire d'un tableau de Carpaccio dans la *scuola* de Saint-Georges des Esclavons, à Venise évidemment. Venise, Florence : deux pôles où sa présence est prégnante.

Le bonheur à San Miniato incite désormais à Florence les voyageurs à monter sur cette colline dominant l'Arno, plus encore qu'à Fiesole ; ce roman achève la trilogie *Le vent du soir – Tous les hommes en sont fous* (1985-1987) dont le tirage total frôla les deux millions d'exemplaires. *La douane de mer* (1993) fait mourir le narrateur dès la première page, en face de la piazzetta de San Marco et du campanile de Saint-Georges, pour que son âme survole Venise une dernière fois, comme si le dernier rêve¹⁰ était pour la cité des Doges. Son attirance pour la Sérénissime transparait quasiment à chaque page de son œuvre : *Le Juif errant* passe par le Grand Canal avant de rejoindre Christophe Colomb à Palos de Moguer...

Nageur entre les deux rives du passé et de l'avenir, le populaire et médiatique « Jean d'O » ne doit pas cacher le grand écrivain, qui savait avec Stendhal qu'*il n'y a que l'avenir pour donner son sens au présent*. Comme le Vigny de *l'Esprit pur*, il était en avance sur son temps, et comptait sur la *jeune postérité d'un vivant qui (vous) aime*. Homme de culture, dont la coquetterie lui permettait l'auto-persiflage par des formules comme *brillant imbécile* ou *ignorance encyclopédique*, il sut la mettre au service de toutes les audaces, anachronismes et rapprochements en apparence saugrenus, mais tellement révélateurs. Enfant d'une époque noire entre toutes, témoin des plus atroces vilénies dont l'Histoire conserve la trace, il aimait plus que tout, et plus

que beaucoup d'autres, la vie, qu'il ne cessait d'admirer. Légèreté et goût du plaisir étaient les qualités maîtresses de sa jeunesse : il sut les conserver et les faire partager.

En écho au verset de Saint-John Perse (*Anabase IV*), *C'est là le train du monde et je n'ai que du bien à en dire*, il ne cessait de *bénir l'univers et de (se) réjouir d'être né* (*C'était bien*, p. 200). Il savait l'étendue de son mensonge quand il écrivait après La Bruyère et son *Tout est dit et l'on vient trop tard* (*ibidem* p. 242) : *Je suis le dernier à écrire comme j'écris. Je suis un laissé-pour-compte, je suis une fin de série. J'écris comme au siècle dernier, comme aux siècles d'avant... oui, je sais, j'écris en moins bien*. Et d'énumérer les maîtres et prédécesseurs admirés, adulés : La Bruyère, Fontenelle, Vauvenargues, Mérimée, Jules Romains et Paul Morand¹¹. C'est le d'Ormesson-écrivain-au-crayon, ce crayon que le Président, clôturant l'adieu national, a déposé sur le cercueil dans la cour des Invalides.

C'est là son héritage, son *service* rendu à force de se montrer sans fard, de se dire heureux d'être et d'écrire, heureux de célébrer la beauté sous toutes ses formes, heureux aussi quand ses lecteurs lui apprenaient que ses ouvrages avaient aidé un de leurs proches, malade, à franchir le pont¹², heureux de vivre, de le dire et de le répéter dans les ouvrages de la nonantaine, approchée puis surmontée. Oui, vraiment, Monsieur d'Ormesson, votre choix était bon et votre père peut être fier de vous. *C'était bien. Au revoir et merci.*

Patrice CAUDERLIER (1965 l)

Notes

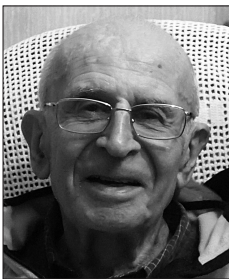
1. Le chartrier des Ormesson, l'un des plus beaux que possèdent les Archives nationales, leur a été légué par Wladimir d'Ormesson (l'oncle de Jean), et son inventaire a été publié en 1960 par Yvonne Lanhers et Michel Antoine. Complété par des documents conservés à Rouen et publiés par Adolphe Chéruef, il a fait l'objet de la thèse de Jean-François Solnon, publiée en 1991 sous le titre *Les Ormesson : au plaisir de l'État* (534 pages, Paris 1991) référence explicite à l'œuvre de Jean, *Au plaisir de Dieu*.
2. Elle s'appelait Anne d'Alesso.
Ceci explique la présence du prénom François de Paule (ou Françoise) à toutes les générations, jusqu'à la Troisième République (voir les tableaux généalogiques de Jean-François Solnon, pages 484/5).
3. C'est en 1758 que Louis XV changea en Ormesson le nom du village d'Amboile, près de Chennevières-sur-Marne, attesté depuis huit siècles. Voir les trois tomes d'*Amboile-Ormesson* rédigés à compte d'auteur par l'abbé Philippe Varaigne, curé du lieu, entre 1961 et 1989 et préfacés successivement par Wladimir (pour l'histoire du village), Jean (pour le château et l'église) et Olivier (pour les Ormessonnais de l'an 2000), le fils de Wladimir, alors maire depuis 41 ans, et enraciné dans la vie politique locale.
La mère du signataire de ces lignes lui rapportait que, vers 1925, lorsque la torpédo de Wladimir apparaissait sur la route nationale 4 dans la ville, déjà rouge, de Champigny-sur-Marne, les institutrices arrêtaient la récréation et toute l'école saluait le passage de

Monsieur d'Ormesson, ces dames ôtant leur chapeau, accessoire à l'époque indispensable dans une cour d'école primaire.

4. Ce château avait été construit au XVI^e siècle par l'architecte Androuët du Cerceau. Ses dépendances s'étendaient sur 975 hectares en 1789, et 1422 hectares en 1792 : brouille, comparée aux 5700 ha des Berthier de Sauvigny vers Étampes, (dont Thais, la dernière fille d'Henri François-de-Paule d'Ormesson, épousa l'héritier à la veille de la Révolution et mourut à 16 ans d'un remède mal dosé contre le psoriasis) ou encore, toujours en Beauce, aux 19 470 ha du fermier général Legendre...
5. Élu à l'Académie Française au fauteuil précédemment occupé par Paul Claudel, Wladimir d'Ormesson (1888-1973) fut longtemps, à des titres divers, la grande plume et le grand administrateur du *Figaro*. Il partagea ses activités entre la diplomatie, la littérature et ses nombreux enfants. Il fit entrer son neveu au conseil d'administration du journal dès 1952. Il faut retenir de lui *Les vraies confidences* (1962) et *De Saint-Pétersbourg à Rome* (1969). Dans la préface du tome II d'*Amboile-Ormesson* (cf. note 3), Jean entend encore (son) oncle Wladimir raconter le soir les aventures du *Vert Galant*, le triomphe et la chute de Fouquet, les visites de Diderot...
6. La vente du château fut une tragédie familiale narrée dans *le Vagabond*. Selon Jean-François Solnon, op.cit. p. 505, *Saint-Simon eût exalté les Plessis-Vaudreuil ; il ignore les Ormesson*. Il reprend ainsi un constat du *Vagabond qui passe sous une ombrelle trouée* (page 30) : *ma famille appartenait à cette race de parlementaires exécrés par le duc et écrasés avec mépris par son génie furieux*. Les Plessis-Vaudreuil et leur patriarche Sosthène sont dans le roman et la série télévisée présentés comme des nostalgiques de la féodalité, des conservateurs attachés à la chasse à courre et autres plaisirs d'Ancien Régime, le contraire des Ormesson, dont leur descendant écrit *nous qui servions le Roi, nous étions souvent contre lui*. Dans *Le vagabond...* transparait la consternation des Anisson du Perron lorsque leur fille Marie annonça son intention d'épouser André d'Ormesson : *mais c'est un républicain ! C'était en 1920...*
Jean d'Ormesson avait voulu souligner l'abstention de ses ancêtres sous l'Empire ; il changea d'avis en constatant que l'un d'eux avait accepté de devenir maire d'Ormesson sous le Consulat – alors qu'un autre Ormesson avait refusé de succéder à Sylvain Bailly à la mairie de Paris sous la Convention...
7. Il est piquant de constater que l'animateur de ces soirées télévisées du vendredi, le spirituel et avenant Bernard Pivot, avait été remercié du *Figaro*...
Jean d'Ormesson confesse plusieurs fois qu'un des grands regrets de sa longue existence est de n'avoir connu Jacqueline de Romilly que sur le tard, grâce aux plateaux de la télévision ; il fit campagne pour son entrée à l'Académie française alors qu'elle était déjà membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, comme il avait fait ouvrir les portes du quai Conti à Marguerite Yourcenar et à bien d'autres : c'était sa manière de défendre et d'illustrer la langue française. Les Discours de réception (Marguerite Yourcenar, Michel Mohrt...) ont fait l'objet de parutions séparées.
8. Ce poète, mort comme tant d'autres à la guerre de 1914-18, était le fils de l'archicube Henri de La Ville de Mirmont (1877 l), professeur de latin à Bordeaux et qui survit par ses éditions des premiers Discours de Cicéron, au tout début de la Collection des Universités de France, dont la confection lui fut un dérivatif au deuil de son fils.

9. Il a voulu brouiller les pistes en faisant parler à la première personne un personnage nommé Casimir, comme le roi de Pologne (de Jarry ?) qui peut être vu comme la marionnette du ventriloque (*Casimir mène la grande vie*, 1997) et qui contient des allusions transparentes à son parcours, comme des détails imaginaires, ou rêvés. Page 27, l'irascible aïeul de Casimir lui assène cette phrase prémonitoire (sa jeunesse étant à situer aux beaux jours du surréalisme) : *ces imbéciles d'auteurs, ils écrivent comme ça (l'acte surréaliste le plus simple : descendre dans la rue avec une mitraillette et tirer au hasard sur les passants) mais ils ne font jamais rien de ce qu'ils recommandent ; et ils finissent comme tout le monde, avec des obsèques nationales, la Légion d'honneur autour du cou et les sous du Nobel sur leur compte en banque bien garni.* L'obsession du Nobel semble le hanter cette année-là.
10. Sous le titre *Mon dernier rêve sera pour vous*, Jean d'Ormesson a écrit une définitive *biographie sentimentale* de Chateaubriand (Lattès, 1982) en le suivant pas à pas avec toutes ses conquêtes, sur les lieux de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* et ailleurs... Présenté comme le *portrait d'un séducteur par un écrivain*, c'est aussi l'inverse, le jeu de miroir se prolongeant à l'infini avec le reflet de la mer, le miroitement des yeux... et les feux du génie, qui transmue en or le moindre plomb – surtout quand le journal de son domestique Julien sert de contrepoint ! – et qui, suprême paradoxe, jette sur Venise les anathèmes dépourvus d'appel que l'on sait...
11. Cette énumération n'était sans doute pas exhaustive et il semble convenable d'y joindre deux autres maîtres, revendiqués hautement par Jean d'Ormesson : Paul Valéry pour la pensée, Jules Renard pour le style.
12. La grande histoire retiendra que Jean d'Ormesson aida aussi François Mitterrand à franchir l'ultime pont, fin décembre 1995.

JOLIVET (Jean), né à Saint-Cloud (Seine) le 9 janvier 1925, décédé le 8 mars 2018 à Rueil (Hauts-de-Seine). – Promotion de 1945 I.



Ancien élève du lycée Louis-le-Grand à Paris et de l'ENS, agrégé de philosophie (1949), enseignant en lycée à Dijon (1949-1950), à Évreux (1950-1952) et à Alger (1952-1955), Jean Jolivet entre comme chercheur au CNRS en 1955. Il est maître-assistant de 1961 à 1964, à la faculté des Lettres de Paris, de 1967 à 1970 à l'université de Nanterre et, à partir de 1965, à l'École pratique des hautes études (EPHE). Jean Jolivet devient directeur d'études à l'EPHE en 1970 et y reste, en enseignant *Religions et philosophies dans le Christianisme et l'Islam au Moyen Âge*, jusqu'à sa retraite en 1993. Entre 1976 et 1993 il est aussi directeur du *Centre d'histoire des sciences et de la philosophie arabe* (CNRS/EPHE) créé en 1976.

En 1969, Jean Jolivet a soutenu deux thèses, selon les coutumes de son temps : une thèse principale sur « Arts du langage et théologie chez Abélard », et une thèse

complémentaire sur « L'intellect selon al-Kindī ». Il a reçu en 1969 la médaille de bronze du CNRS et en 2006 le titre de *Docteur honoris causa* de l'université Babeş-Bolyai de Cluj-Napoca (Roumanie).

Spécialiste de la pensée médiévale arabe et latine, réputé dans le monde entier, Jean Jolivet est l'auteur d'un nombre considérable d'ouvrages de philosophie médiévale latine et arabe (la plupart publiés aux éditions Vrin), d'études thématiques et philologiques dans de nombreuses revues scientifiques et d'articles de synthèse dans des Encyclopédies. Il a exercé des responsabilités éditoriales comme directeur de collection chez Vrin et comme membre du comité scientifique de plusieurs revues (*Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge*, *Revue de métaphysique et de morale*, *Arabica*, *Arabic Sciences and Philosophy*, *Chôra*, *Revue d'Études anciennes et médiévales*) étant très impliqué dans la promotion des études de philosophie médiévale latine et arabe et dans la publication des jeunes chercheurs.

Pendant ses études, Jean Jolivet a fréquenté les cours de Maurice Merleau-Ponty (1926 l) et de Jean-Toussaint Desanti (1935 l) à l'ENS, ainsi que ceux de Martial Guérout (1913 l) à la Sorbonne. Il est cependant attiré dès ses études universitaires par la pensée latine médiévale, puis par la pensée arabe dont il devient dès le début des années 1960 un véritable pionnier puisqu'il est le premier à imposer l'étude de la philosophie arabe comme discipline académique en France. Successeur immédiat de la première grande pléiade de médiévistes français – Étienne Gilson, Paul Vignaux (1923 l), Georges Vajda, Maurice Patronnier de Gandillac (1925 l), Marie-Dominique Chenu, Marie-Thérèse d'Alverny. Jean Jolivet a collaboré avec tous mais sans devenir le disciple d'aucun d'entre eux, sauf peut-être de Paul Vignaux dont il a pris la succession à l'EPHE et qu'il appelait encore *maître* dans un entretien avec Ruedi Imbach et Irène Rosier-Catach réalisé en 2006-2007 et publié dans la revue *Chôra* (volume 6, pp.11 à 26) sous le titre « Un onagre fréquentable », que Jean Jolivet s'attribue lui-même à la fin de l'interview. Il a ensuite collaboré avec nombre de médiévistes et de scientifiques français de sa génération (Édouard Jeuneau, Michel Lemoine, Roshdi Rashed) et a formé des générations de médiévistes latinistes et arabisants. Ceux de la première heure, comme Alain de Libera, tout comme ceux de plus en plus nombreux des dernières années de son enseignement, n'ont de cesse de se rapporter à Jean Jolivet comme à leur véritable « maître » et comme à un précurseur. Deux domaines d'études sont en particulier redevables aux travaux pionniers de Jean Jolivet : d'une part les recherches sur la philosophie arabe dans son rapport textuel avec la philosophie grecque classique et tardive, ainsi que son impact sur la philosophie naturelle et sur la théologie latine ; de l'autre, les recherches consacrées aux rôles de la grammaire et des structures logiques dans la formation de la pensée médiévale à partir du VII^e siècle.

Jean Jolivet a aussi exercé une activité politique, surtout pendant sa jeunesse. Il a été militant actif pour la cause de l'indépendance de l'Algérie, a participé avec trois autres jeunes universitaires à la création en 1957 du comité d'investigation sur la disparition de Marcel Audin, puis a été membre actif du PSU et du SGEN-CFDT. Son *credo* politique, il l'a couché dans les pages d'un livre, *La philosophie conduite politique*, publié en 1970.

Son esprit critique et sa liberté d'opinion, son érudition impressionnante mais qui n'écrasait jamais son interlocuteur, sa finesse d'analyse et sa profondeur, la discrétion de sa présence corroborée par un respect infini de l'autre, son dévouement à l'égard des jeunes chercheurs, et dans une non moindre mesure son originalité, ont fait de « Monsieur Jolivet » un homme éminemment respecté et très aimé par tous ceux qui ont suivi ses cours et ont collaboré avec lui. Il ne se considérait pas comme un « philosophe » mais comme un « historien de la philosophie » en faisant de l'histoire de la philosophie un véritable champ scientifique dans lequel l'étude des textes, leur transmission et leur traduction, ainsi que l'archéologie des concepts étaient les buts fondamentaux. Il s'en explique longuement dans l'entretien mentionné plus haut, en citant des exemples et en révélant ses anti-repères philosophiques. Cependant, plus que la philosophie médiévale arabe et latine, Jean Jolivet aimait la poésie : la poésie latine classique en premier lieu (*l'Énéide* était l'un de ses plus grands amours) mais aussi la poésie médiévale française, et Dante. Il avouait avoir toujours avec lui un volume de poésie, et lorsqu'il s'était discrètement retiré de la vie publique en mettant un terme à ses travaux d'historien de la philosophie, c'est encore la poésie qui a constitué son dernier refuge.

Qu'il me soit permis d'ajouter à cette présentation biographique quelques remarques sur la pensée de Jean Jolivet à partir de mon expérience de disciple de la dernière heure. J'ai rencontré Jean Jolivet dans une salle étroite de la Sorbonne, occupée dans ses deux tiers par une longue table autour de laquelle une poignée de personnes lisaient avec le professeur un texte latin du XI^e siècle, attribué à Bernard de Chartres. C'était en 1991 et il s'agissait d'un texte qui était au programme à l'EPHE cette année-là, un commentaire du *Timée* latin de Chalcidius par le maître chartrain. *Perfectissimus inter Platonicos sæculi nostri*, disait de lui son quasi contemporain, Jean de Salisbury (*Metalogicon*, II 17), le seul auteur par lequel la pensée de Bernard était connue jusqu'à une date récente. On y écoutait les propositions de traduction et les commentaires de « monsieur Jolivet », qui discutait longuement sur le sens d'une phrase, voire d'un mot, et sur les sources dont pouvait disposer le maître chartrain pour accomplir son travail de philosophe. Ce texte se trouvait entouré de plusieurs autres : comme pour une reconstitution archéologique, il y avait parfois, ouverts sur la table à côté du texte de Bernard, le *Timée* de Chalcidius, et celui de Platon lui-même, des écrits adjacents de Boèce, de Macrobie ou d'autres chartrains,

sans compter les travaux supplémentaires réclamés ponctuellement par les références de l'appareil critique de l'édition des *Glosæ super Platonem* que P. E. Dutton venait tout juste de publier. Le commentaire, méthodique et savant, n'en était pas moins passionné et passionnant. Il y avait quelque chose de fascinant dans ce travail qui faisait remonter depuis la trame du commentaire médiéval la pensée platonicienne encore à l'œuvre seize siècles plus tard. Ce n'était pas tant la nuance qui avait présidé au choix de tel concept à la place d'un autre, ni les glissements successifs de sens produits par le passage du grec au lexique latin classique puis médiéval, ce n'était pas tant la technique de déconstruction et de restructuration qui était responsables en premier lieu de l'attrait exercé par ce travail d'école, que le mode par lequel le professeur associait, *naturaliter*, le travail géométrique de l'art du langage, l'intelligence du texte et le jeu chatoyant des idées. *Naturaliter*, sans aucune emphase, comme si rien n'était plus naturel en ce lieu que de travailler sur la pensée par et à travers les commentaires des Anciens. Jean Jolivet accomplissait un travail non *sur* Bernard de Chartres mais *avec* le maître chartrain, comme il le faisait ailleurs avec d'autres philosophes, arabes ou latins, d'Alfarabi à Averroès et de Boèce à Ockham. Il continuait ainsi le travail des médiévaux eux-mêmes, en mettant entre les murs de la Sorbonne la philosophie en acte et en situation.

Chaque langue est constitutive d'une vision du monde ; elle est en même temps un miroir de cette vision du monde. Principe de régulation et trame sémantique, elle fait dériver de ses règles et de l'étendue de son réseau sémantique, l'invention sans fin de la pensée, car la langue n'est pas un objet de la nature mais un fait de l'esprit. C'est essentiellement ce que rejoint *more geometrico* le commentaire pratiqué par Jean Jolivet. Sans entrer dans les détails, j'insisterai sur la relation exemplaire chez lui, entre langage et pensée, dans l'adéquation d'un travail qui n'établit pas une hiérarchie mais détermine les lieux et les modes de la rencontre efficace entre connaissance et expression. Certes, cela exige l'accès direct aux sources textuelles. Mais ce n'est pas une *analyse* au sens anglo-saxon du terme qui en résulte. La philosophie du langage qui naît à partir du commentaire est propre, autant à la connaissance historique des auteurs anciens, qu'à la pensée moderne. Cependant, l'analyse de la pratique médiévale des arts du *Trivium* introduit une pensée spéculative, dès lors qu'elle met en lumière l'incidence des structures de la langue dans l'analyse de la démarche intellectuelle. C'est la principale « leçon » dont bénéficie le médiévisme actuel à partir du travail de commentaire des textes anciens tel qu'il a été pratiqué par Jean Jolivet, et cette « leçon » ne constitue pas seulement un enrichissement d'érudition historique mais participe d'un des principaux courants de la pensée actuelle.

Car rien n'est plus propre à la liberté de l'esprit dans son rapport avec les idées qu'une pratique conséquente de l'exactitude de l'expression, surtout lorsque celle-ci est singulière dans la manière d'écrire ou de parler, en opposant le choix d'un sens

à un autre. L'exactitude conceptuelle est sœur de la finesse dans les opérations intellectuelles. Il ne s'agit pas de persuader, mais d'éclairer le lieu où la pensée travaille elle-même. L'on ne pose pas une *thèse* avant d'avoir écouté comme un plaider le texte et appris à l'interpréter. Le commentaire et la traduction, comme la grammaire, la logique et la rhétorique – le *Trivium* – constituent donc non seulement des instruments mais des enjeux pour la pensée médiévale, l'ontologie du langage, propre au platonisme, étant adossée ainsi à la constitution du discours adéquat dans la théologie ou la métaphysique. La théorie logique de la prédication comme celle de la signification sont inséparables d'une philosophie de la nature : c'est la leçon même d'Abélard, auteur de premier ordre pour Jean Jolivet, mais aussi celle des chartrains, de Boèce, de Porphyre, et si l'on accepte de reculer encore, d'Aristote, de Platon et de Parménide. Or, si l'ontologie est solidaire d'une conception du langage, et si c'est bien du croisement entre la *res* naturelle et la *res* grammaticale que naissent non seulement les universaux, mais aussi la philosophie tout court, *epistēmē* et *thēōria*, la science et la spéculation, il en va de même pour la philosophie de nos jours. L'univers sensible et celui de la langue ont une origine commune ; un platonicien la désigne comme l'univers des Formes, alors qu'un aristotélicien considère que c'est l'horizon de l'être qui fonde l'origine commune et qui permet l'homologie imparfaite d'où naissent le langage et la dialectique entre nature et signe à valeur de convention. À cela la pensée médiévale ajoute une dimension supplémentaire et donne la raison qui la justifie. L'union des choses et des mots *in mente divina* se reflète dans une correspondance qui permet la jonction de la forme et du mot (*comitantiam formæ et vocabuli* selon Thierry de Chartres dans le commentaire du *de Trinitate* de Boèce), car la *ratio essendi* des choses introduit la *ratio cognoscendi* des *visibilia et invisibilia*, mesure de ce qui est et de ce qui n'est pas. La logique du nécessaire et la recherche des causes sont inséparables de la question des « modes ». Selon que nous interprétons la philosophie de l'*esse* comme ontologie ou comme fondement d'une pure théorie de la prédication, nous entrons dans la théologie par voie naturelle, ou prenons la voie de la relation qui passe par la médiation des noms et des concepts, même si on ne remplace pas pour autant le ciel des Idées par la page où sont inscrits les mots.

Les écrits de Jean Jolivet sur la grammaire spéculative, les rapports entre grammaire et ontologie, le platonisme grammatical du *vii^e* au *xiii^e* siècle, et surtout ses analyses du rôle philosophique et théologique de la définition et de l'usage médiéval des paronymes, sont des études qui datent pour la plupart des années 1960. N'oublions pas que ce sont exactement les années où s'affirme une philosophie du langage affranchie du double carcan du structuralisme et de l'étymologie symbolique. Mais une pensée du et dans le langage n'est ni l'invention de Wittgenstein, ni celle d'Austin, ni celle de Benveniste. Elle est le produit spécifique de la réflexion médiévale sur le statut des transcendants à partir de l'agencement instrumental et dialectique entre le

grammairien platonisant et le logicien féru d'Aristote et de Porphyre. Or la contribution essentielle de Jolivet est d'avoir montré cette source ignorée de la modernité et de l'avoir analysée à la fois dans les structures du langage et à travers les analyses de l'intellect et de l'intellection chez les auteurs arabes (al-Kindī, Avicenne) et chez les auteurs latins carolingiens et pré-scolastiques, en démontrant ainsi l'articulation des arts du *Trivium* et du *Quadrivium*.

De là se dévide le fil continu de la philosophie occidentale, y compris dans la confrontation entre le réalisme néo-thomiste et l'idéalisme positiviste post-kantien, confrontation qui n'est pas seulement un affrontement de positions historiographiques propres aux médiévistes, mais un phénomène bien plus profond et éclairant pour le paradigme de la philosophie en tant que discipline première.

Anca VASILIU

TAUZIN (Jacqueline), née le janvier 1925 à Condom (Gers), décédée le 15 avril 2018 à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme). – Promotion de 1945 L.



Jacqueline Tauzin, maître de conférences honoraire de l'université Blaise-Pascal (Clermont-Ferrand) est décédée le 15 avril 2018. Fille aînée d'instituteurs, elle grandit à Condom, dans le Gers.

Elle faisait du latin et du grec, et aussi de l'espagnol. Elle prépare au lycée Saint-Sernin de Toulouse le concours de l'École normale supérieure de jeunes filles (désignée alors administrativement sous le nom de Sèvres). D'après mon père, décédé lui aussi, son frère, elle a été reçue une première fois, mais il s'est passé quelque chose en 1944 – session spéciale, puis concours reporté ? – aussi a-t-elle dû se représenter en 1945. Reçue à Sèvres, elle arrive donc en 1945 à Paris. Elle a vingt ans. La capitale est en pleine recomposition politique, sociale et culturelle.

À la Sorbonne, elle suit les cours du grand hispaniste Marcel Bataillon (1913 l). J'ai eu, hérités de ma tante, les polycopiés de Marcel Bataillon sur deux classiques des études hispaniques dont elle a reçu l'enseignement : l'érasmeisme et la *Comedia* du Siècle d'or.

Elle est attirée par l'Amérique latine mais, comme les jeunes de sa génération, elle ne peut partir pour une destination aussi lointaine. Sa formation d'hispaniste la conduit alors à Madrid à la Casa de Velázquez puis à Lisbonne, la campagne internationale contre le régime franquiste ayant entraîné la fermeture des frontières espagnoles.

En 1949, reçue première à l'agrégation d'espagnol, elle entre dans l'enseignement secondaire. Après de nombreuses années au lycée Jeanne-d'Arc de Clermont-Ferrand, elle est nommée assistante à l'université de Clermont-Ferrand, puis maître de conférences. Jusqu'en 1985, elle a en charge les enseignements sur l'Amérique latine, de la première année d'Université à l'agrégation. Elle prend part aux recherches des groupes latino-américanistes et produit des articles sur Carpentier et Pablo Neruda tout en s'intéressant au Mexique, à l'Argentine et au Pérou. Elle doit se consacrer à la préparation des questions au programme des concours de l'agrégation et du Capes, étant la seule latino-américaniste en poste à Clermont : ces questions qui nécessitent surtout une réponse immédiate et sont renouvelées tous les ans rendent difficiles le développement d'une recherche en profondeur.

Ma tante a été mariée, a eu une activité syndicale prenante. Elle a eu un fils qui s'est orienté dans une tout autre voie et auquel elle a consacré tout le temps libéré en se mettant en préretraite. Retraîtée en 1985, elle reste fidèle à ses convictions militantes et maintient le contact avec les hispanistes de l'université de Clermont-Ferrand, tant que sa santé lui permet activités et sorties.

Isabelle TAUZIN-CASTELLANOS, sa nièce (1981 L)

VIALLANEIX (Paul), né le 4 juillet 1925 à Gumont (Corrèze), décédé le 3 août 2018 à Tulle (Corrèze). – Promotion de 1946 I.



Il était le fils unique d'un couple d'instituteurs, issus d'une famille d'artisans et nommés successivement dans plusieurs localités du département. Paul Viallaneix effectua ses études primaires au gré des nominations de ses parents, à Peyrolle, à Chanac dans le Cantal, puis il poursuivit ses études secondaires au lycée de Tulle. Bachelier en 1942, il s'inscrivit en hypokhâgne au lycée Louis-le-Grand. C'était le temps de la Résistance, et il interrompit ses études pour rejoindre le maquis en Corrèze, de novembre 1943 à septembre 1944. Reprenant ses études en khâgne, il intégra en 1946 l'École normale supérieure où il eut notamment pour condisciples Jean Ehrard, Michel Foucault, Jacques Le Goff, Robert Mauzi. Reçu à l'agrégation des lettres en 1949, il passa une année à la Fondation Thiers, avant d'être assistant à la Sorbonne de 1950 à 1952, puis à l'université de Clermont. À l'École, il avait consacré son mémoire d'études supérieures à « l'idée de peuple dans la pensée de Michelet » sous la direction de Maurice Levailant (1902 I). Poursuivant dans la même voie, il prépara, sous la direction de

René Jasinski (1919 l), et soutint à la Sorbonne une thèse sur le même sujet, éditée chez Delagrave sous le titre *La voie royale*, avec l'autorisation d'André Malraux. Sa thèse secondaire était une édition commentée des *Écrits de jeunesse* de Michelet. Nommé maître de conférences, puis professeur à la faculté des lettres de l'université de Clermont-Ferrand, où il dirigea longtemps l'Institut de littérature française, il y effectua toute sa carrière, tout en donnant pendant plusieurs années des cours sur les auteurs d'agrégation à l'École.

À Clermont, Paul Viallaneix poursuivit ses travaux sur Michelet, sur lequel il publia de très nombreux articles, un livre *Michelet, les travaux et les jours* (Gallimard, 1998) et dont il édita plusieurs écrits (*Journal, La Mer, Le Peuple, Jeanne d'Arc, La Sorcière, Cours au Collège de France, Tableau de la France*). Chez l'éditeur Flammarion, il en dirigea la publication des *Œuvres complètes* (40 volumes parus).

Chercheur fécond et passionné, il créa à Clermont en 1968, en collaboration avec Jean Ehrard et Albert Soboul, le Centre de recherches révolutionnaires et romantiques, où furent organisés de nombreux et importants colloques internationaux ; notamment (entre autres) *Le Prérromantisme, hypothèse ou hypothèque* (1972), *Les Fêtes de la Révolution* (1974), *Edgar Quinet, ce juif errant* (1975), *Aimer en France* (1977), *Nos ancêtres les Gaulois* (1980), *La Bataille, l'Armée, la Gloire* (1983), *La Légende de la Révolution* (1986)... En tant que secrétaire général des Études romantiques, il a dirigé et animé la revue *Romantisme*, où il a lui-même publié de multiples articles.

Paul Viallaneix est aussi l'auteur d'un ouvrage sur Alfred de Vigny dans la collection « Les écrivains par eux-mêmes » (Seuil, 1984) et il a publié les *Œuvres complètes* de Vigny aux éditions du Seuil. Il s'est intéressé également, voire consacré, à Albert Camus sur lequel il a publié *Le premier Camus* suivi d'*Écrits de jeunesse* (Cahier Camus n° 2, Gallimard, 1973) et pour lequel il a fondé à Clermont un Centre Albert-Camus. Curieux de la poésie du xx^e siècle, il a aussi publié un ouvrage sur Jules Supervielle : *Le hors-venu, ou le personnage poétique de Supervielle* (Klincksieck, 1972).

Professeur et critique de renommée internationale, il a passé plusieurs mois en Angleterre, à la fin de sa carrière, en qualité de *fellow* au Churchill College de Cambridge et au St Anthony's College d'Oxford. En 1999, il a été décoré de la Légion d'Honneur.

Né de parents non-pratiquants, il a personnellement adhéré à la religion réformée au sein de laquelle il a exercé, après sa retraite, d'importantes fonctions. Participant au Conseil régional, puis au Conseil national de l'Église protestante, il a participé aux assemblées du Désert et a dirigé, de 1985 à 1993, l'hebdomadaire *Réforme*, où il a publié de nombreux éditoriaux.

En 2005, il eut le chagrin de perdre son épouse, Nelly, elle-même fervente protestante, et qui fut longtemps professeur de philosophie, spécialiste de Kierkegaard, à

l'École normale d'Instituteurs, puis à la faculté des lettres de Clermont. Il partagea ses dernières années entre son domicile parisien et sa maison de Seilhac, dans cette Corrèze à laquelle il était demeuré profondément attaché, jusqu'à ce que la maladie le contraigne à demeurer à l'hôpital où il finit ses jours.

À tous ses collègues, étudiants et amis, Paul Viallaneix laissera le souvenir non seulement d'un savant qui contribua fortement à l'approfondissement et à l'essor des études romantiques, mais aussi d'un homme sensible et attachant, toujours affable et souriant, qui fit honneur à l'Université et à toutes les institutions dont il a été un membre actif et de renommée internationale.

Jean EHRARD (1946 I) et Michel LIOURE (1954 I)

Un colloque sera organisé fin février 2019 à l'École en son honneur. L'Archicube en rendra évidemment compte.

VALLÉE (Jacqueline), née le 21 mai 1928 à Vichy (Allier), décédée le 1^{er} avril 2018 à Saint-Étienne (Loire). – Promotion de 1948 L.

Notre camarade n'avait plus de famille, et ses années de Jourdan sont bien loin. Aussi l'évocation de sa vie et du sillon qu'elle laisse est-elle rédigée par une de ses élèves, par des collègues et amies stéphanoises, puis par le groupe local d'Amnesty auquel elle s'était si longtemps dévouée, et enfin par son filleul, universitaire de renom. Telle la rouennaise Héloïse Ranquet qu'un sonnet de Corneille a immortalisée, elle avait vécu pour les autres, qui par ces lignes d'adieu veulent montrer ce qu'elle a su leur donner, l'irremplaçable.

Jacqueline a été pour moi, durant mes années lycéennes, une aînée donnée « en exemple » pour ses résultats scolaires prestigieux mais surtout une aînée simple, disponible, méthodique et souriante, qui animait, hors lycée, un groupe de Jeunesses étudiantes chrétiennes (JEC) avec de jeunes lycéennes (on dirait aujourd'hui de collégiennes) au lycée Honoré-d'Urfé à Saint-Étienne.

Baccalauréat, hypokhâgne, khâgne, au Lycée Édouard-Herriot à Lyon. Années à Sèvres. Agrégation d'histoire et géographie : bref, parcours sans faute ni retard ! Début de carrière au lycée de jeunes filles du Puy-en-Velay puis retour à Saint-Étienne, professeur dans son lycée d'origine où elle laisse encore un souvenir élogieux de disponibilité souriante et compétente. Elle a éveillé des générations de lycéens et lycéennes au goût et à l'importance de l'histoire, dans la précision des faits et la prudence du jugement.

Elle s'était mobilisée très vite pour la création d'un ciné-club au lycée et consacrait, de plus, une partie de ses libertés de vacances pour collaborer à l'organisation de camps lycéens de vacances en montagne ; ceux-ci regroupaient d'abord des jeunes

du sud-est de la France (dès les années 1948-1950) avant de s'ouvrir ensuite, plus largement, à toute la France. Des camps internationaux d'étudiantes les complétaient avec la participation active de jeunes allemandes, ce qui était important dans ces années suivant la Seconde Guerre mondiale. Là encore, Jacqueline était présente.

Jacqueline était une amie précise et précieuse : elle savait ce que beaucoup ne savaient pas, elle aimait savoir, elle avait appris à savoir, elle souhaitait transmettre le goût du savoir. Précieuse, elle l'était un peu dans sa diction, sa recherche des mots, son souci d'analyse, de références : à travers tout cela, on devinait son respect et sa recherche de la vérité, ce qui la conduisait, le plus souvent, à une patience tolérante : on ne peut pas juger sans savoir... Ces exigences, jointes à sa foi, qu'elle avait approfondies et qu'elle avait toujours souhaité partager dans l'amitié, tout cela l'amenait naturellement au service des autres.

Généreuse de son temps, elle savait aussi s'organiser et ne pas perdre de temps : elle ne craignait donc pas la solitude, elle en avait besoin... Elle vivait dans l'austérité, qu'elle pouvait supporter à condition d'avoir ces moments de partage d'amitié qui ponctuaient sa vie, en groupes, sessions, réunions et colloques, et dans l'action, bien sûr. Ses ami(e)s d'Amnesty nous en parlent.

Jacqueline, qui était sûre d'elle quand elle savait, était réservée, secrète même ; c'était le côté solitaire de son caractère. Elle avait, je crois, une forme de timidité avec ses ami(e)s proches. Elle aimait les enfants, regrettait peut-être de ne pas avoir connu la maternité ; mais, vite, pas de nostalgie : son côté travail de recherche et de réflexion reprenait le pas !

Jacqueline, pour ceux et celles qui l'ont connue, a été une amie d'une rare qualité. Comme les membres de son groupe d'Amnesty International, ceux et celles des Amitiés judéo-chrétiennes et des Chrétiens dans l'enseignement public pourraient aussi en témoigner.

J'ai eu le privilège de sa fidélité discrète et efficace dans les moments heureux et plus difficiles de ma vie.

La détérioration brutale de sa santé – moins de dix mois – l'a éloignée dans l'obscurité de la désorientation. Elle fut médicalement entourée, et nous, ses ami(e)s, avons essayé de maintenir avec elle un contact fragile.

Notre conclusion de cette évocation – à plusieurs voix – de la vie de Jacqueline Vallée ne peut pas se faire sans un nouveau rappel de sa référence constante à la foi qui sous-tendait sa vie : qu'elle soit en paix maintenant dans cette Éternité mystérieuse à laquelle elle croyait et que, désormais, au-delà de l'espérance, elle puisse approfondir l'infini de la connaissance, de la vérité, de l'amour, dans un devenir jamais achevé, que son chemin d'humanité avait pu, semble-t-il, lui faire pressentir.

Marie-Antoinette ROUX

Jacqueline,

Vous avez servi la cause, la défense des droits humains pendant de très nombreuses années. Vous avez été, avec Monique Thévenet, la fondatrice du groupe d'Amnesty International de Saint-Étienne en 1977. Vous avez tenu le rôle de secrétaire du groupe pendant plus de cinq ans et les membres les plus anciens de celui-ci se souviennent de votre efficacité et de votre sens de l'organisation. De plus, vous étiez une « encyclopédie vivante », car vous lisiez beaucoup et en particulier le journal *Le Monde* tous les jours ; vous classiez avec minutie tous les articles sur tous les pays du globe et pouviez ainsi apporter des réponses à toutes nos questions.

Vous étiez exigeante avec vous-même, et parfois... envers les autres. Et vous étiez parfois irritée par l'utilisation abusive des sigles pendant les réunions, ou par les caprices de votre ordinateur ; mais ce n'étaient que de « petits orages »... et votre capacité de travail, votre persévérance, la finesse de vos analyses et la force de votre engagement dans le militantisme forcent le respect.

Amnesty n'a pas été votre premier engagement : lorsque vous étiez étudiante, vous avez organisé en 1949 des camps internationaux pour étudiantes à Vallorcine, et vous avez participé à ces camps, en lien avec l'Allemagne, dans un esprit de paix entre les nations.

Vous avez toujours été passionnée par le Moyen-Orient, et au sein d'Amnesty, vous avez fourni un travail considérable, en particulier sur la situation complexe en Israël, dans les Territoires occupés et en Palestine. Vous connaissiez bien Israël, vous y aviez séjourné. D'ailleurs vos excellentes notions en hébreu ont toujours impressionné tous les membres de notre groupe.

Nous savions que vous faisiez également partie de deux mouvements : d'une part l'Amitié judéo-chrétienne (AJC) qui vous passionnait et pour laquelle, encore récemment, vous avez donné de votre temps et de votre énergie, d'autre part le groupe des Chrétiens dans l'Enseignement public (CdEP).

Il y a quelques mois, vous sentant plus fragile, vous avez décidé de ne plus assister aux réunions de notre groupe, mais vous avez continué chez vous à vous tenir informée et à travailler contre les violations des droits humains.

Jacqueline, vous parliez rarement de votre vie personnelle – apparemment très indépendante – mais nous devinions l'existence d'un grand nombre d'amitiés solides et durables, que vous aviez essentiellement forgées au lycée et à l'École normale supérieure de Sèvres, d'abord en tant qu'élève et étudiante, puis en tant qu'enseignante.

Le groupe stéphanois d'Amnesty International
texte rédigé par Denise FAYOLLE,
secrétaire actuelle du Groupe 50 d'Amnesty International

Le terme de parrain a été dévoyé par un usage maffieux : c'est bien dommage. Mais celui de marraine conserve toute sa signification et sa beauté, et c'est heureux. Il a toute sa place dans les contes de fée.

Pour moi, Jacqueline Vallée a été une marraine au sens plein du terme, attendu aussi bien pour un parrain que pour une marraine : un adulte bienveillant, qui n'est pas un parent, mais qui permet d'apprendre à grandir d'une autre manière qu'au sein de sa famille. Au travers de ce lien précieux, l'enfant teste sans risque les « relations humaines » comme les « grands » et comprend qu'il peut le devenir petit à petit.

Avec Jacqueline, c'étaient des rencontres régulières, des lettres nourries, des échanges longs, des discussions de plus en plus poussées. Lorsque j'étais en khâgne au lycée Claude-Fauriel, nous avions l'habitude de nous voir le mercredi en fin d'après-midi, avant le dîner chez mes grands-parents qui habitaient non loin de chez elle. Ce dîner devait commencer à 19 heures précises – horaire impératif pour mon grand-père, gong de l'horloge faisant foi. Évidemment, à 19 heures, nous étions loin d'avoir fini de repenser le monde... Elle avait toujours une nuance pour un jugement un peu trop péremptoire de ma part, ou un point d'histoire supplémentaire – ce qui évidemment nous conduisait à repenser une autre partie du monde ou un autre temps. Quand, à 19 heures 30 au plus tôt, j'arrivais chez mon grand-père, l'excuse « j'étais chez Jacqueline » causait chez lui un regard désolé, mais jamais énervé : c'était l'ordre des choses...

Plus tard, l'échange s'est poursuivi par courrier, avec sa petite écriture bleue, fine et délicate, mais toujours sur le même mode nuancé et prolix ; et là encore, à propos de mes livres que je lui envoyais, il y avait ces nuances, ces correctifs, ces critiques bienveillantes qui témoignaient d'une lecture attentive et d'un dialogue continu.

L'autre force de Jacqueline Vallée est la ferveur de l'engagement : religieux dans l'œcuménisme et dans l'herméneutique biblique ; militant dans la protection des victimes des régimes autoritaires avec Amnesty International, il dégagait une force mentale mêlant la foi appliquée, l'analyse géopolitique, l'ouverture aux bonnes volontés et la stratégie de l'action subtile. Autrement dit l'intelligence, la curiosité, l'attention aux autres et l'efficacité. À l'écouter raconter ses campagnes d'action, j'ai appris ce qu'était le militantisme sincère. La modestie – mais aussi l'utilité – des actions à petits pas accumulés, l'un après l'autre, sans espoir de victoire finale sur l'oppression, mais avec la satisfaction sereine d'avoir – je pèse mes mots – sauvé des vies et des destins.

Passion de l'échange et puissance de l'enseignement, ces deux qualités de Jacqueline Vallée conduisent à son infinie générosité. Sa vie solitaire n'était pas isolée ; sa solidité personnelle était emplie de solidarité avec les autres. La dernière fois que je l'ai vue dans l'établissement qui l'accueillait, où ma mère et moi lui rendions visite, elle

avait certes perdu un peu de sa tête, mais rien de son esprit, et elle gardait toute sa force et sa vivacité : tout ce qu'elle avait appris à façonner, à forger même, pour elle et sur elle : une force de caractère à nulle autre pareille.

Et il ne faudra pas s'étonner si là-haut, désormais, les anges à leur tour en viennent à manquer le repas du soir...

Pierre-Henri TAVOILLOT

MICHEL (Alain), né le 2 juin 1929 à Marseille (Bouches-du-Rhône), décédé le 2 avril 2017 à Fontainebleau (Seine-et-Marne). – Promotion de 1950 I.



Alain Michel nous a quittés le 2 avril 2017, à l'âge de 87 ans. C'est un grand savant qui disparaît, un homme de culture et un remarquable professeur qui a su passionner des générations d'étudiants et former de nombreux élèves.

Alain Michel était né en 1929 à Marseille, mais sa famille était originaire de la ville d'Arles (comme le montre le livre qui a pour titre *Au pays d'Arles* publié en 1980 aux éditions Arthaud). Élève de l'ENS (1950-1953), agrégé des lettres, il fut ensuite assistant à la faculté des Lettres de Bordeaux de 1953 à 1960, puis professeur à la faculté des lettres de Lille de 1960 à 1968, puis professeur à l'université de Paris-IV de 1969 à 1997 ; et enfin professeur émérite. Le 19 décembre 1997 eut lieu son élection comme membre ordinaire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres au fauteuil de Pierre Grimal (1932 I).

Les charges administratives et les responsabilités n'ont pas manqué dans sa carrière : Alain Michel a été le directeur de l'Institut d'études latines de 1982 à 1991 ; il a été le président de la Société des études latines et, surtout, son administrateur pendant de nombreuses années (de 1990 à 2005). Il fut aussi vice-président de l'Association Guillaume Budé (et responsable du Bulletin), Président de l'APLAES (Association des professeurs de langues anciennes de l'enseignement supérieur (1982-3 ; 1983-4) ; il a fait partie du bureau de l'Association « Sauvegarde des études littéraires » fondée par Jacqueline de Romilly (1933 I) en 1992. On ne peut manquer de souligner cet engagement constant pour la défense des études anciennes. Il s'est accompagné d'un important engagement scientifique international : Alain Michel fut, avec Marc Fumaroli, l'un des membres fondateurs de la Société internationale pour l'histoire de la rhétorique en 1977. Il a également contribué au développement de l'Association internationale des études néo-latines dont il fut vice-président (1979-1982) et président (1982-1985), un aspect de son activité qui reflète l'importance

qu'il attachait au développement des études néo-latines en France. Il faut donc souligner ce rayonnement international en ajoutant qu'il était aussi membre de plusieurs académies étrangères : membre de l'Académie hongroise des sciences (Budapest) ; de l'Académie polonaise des sciences et des lettres de Cracovie et de l'Academia latininitatis prouhendœ (Rome) ; docteur honoris causa de l'université de Bucarest.

Les publications d'Alain Michel sont innombrables : il laisse une œuvre considérable dont l'apport est fondamental pour les études latines et la culture classique. Ses premiers travaux ont porté sur Cicéron avec sa thèse principale : *Rhétorique et philosophie chez Cicéron. Essai sur les fondements philosophiques de l'art de persuader*, publiée en 1960 (et réimprimée en 2003 aux éditions Peeters). Cet ouvrage a profondément renouvelé les études cicéroniennes car son auteur montre l'importance de la rhétorique, art de parler et d'argumenter, art de plaire et d'émouvoir ; et, surtout, il fait apparaître avec force les liens étroits qui unissent rhétorique et philosophie dans l'argumentation, l'interprétation des textes de droit et aussi la réflexion politique. La thèse complémentaire, publiée en 1962 (aux éditions Klincksieck) portait sur *Le Dialogue des orateurs de Tacite et la philosophie de Cicéron* : A. Michel examine les problèmes littéraires du dialogue pour en montrer les échos cicéroniens à travers l'étude de l'éloquence, la question des passions ou celle de la beauté. Il analyse aussi les problèmes politiques car Tacite s'interroge sur le principat, sur l'*otium* et l'action. Le *Dialogue* esquisse ainsi les questions qui seront plus nettement posées dans les œuvres historiques. En même temps, fut publiée dans la collection « Érasme » (PUF, 1962) une édition avec introduction et commentaire du *Dialogue des orateurs*.

Dans les écrits de cette période, il faut également citer le livre sur *Cicéron*, écrit avec Cl. Nicolet (1950 l), paru aux Éditions du Seuil dans la collection « Écrivains de toujours » en 1961. La recherche cicéronienne a évidemment constitué un axe majeur dans les travaux d'Alain Michel. Mais Tacite a eu aussi une place importante : les analyses de l'étude sur le *Dialogue des Orateurs* sont prolongées et approfondies dans le beau livre sur *Tacite et le destin de l'Empire* paru en 1966, Alain Michel montre comment l'auteur des *Annales* cherche à préciser son rôle d'historien et réfléchit sur les questions politiques de son temps : rôle du sénat, pouvoir du prince, place de la liberté. Tout en soulignant la profondeur de sa réflexion, Alain Michel esquisse un portrait de Tacite et s'interroge sur le bonheur et la beauté dans l'œuvre de l'historien. Par la suite, d'autres livres ont également été orientés vers l'histoire et la politique : *La philosophie politique à Rome d'Auguste à Marc-Aurèle*, Armand Colin, 1969, ou *l'Histoire des doctrines politiques à Rome*, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1971. À ces études sur la littérature classique s'ajoute la traduction des *Géorgiques* de Virgile préparée avec Philippe Heuzé et Jeanne Dion (1973 L), d'abord publiée par l'Imprimerie nationale en 1997 et reprise dans la Bibliothèque de la Pléiade, en 2015.

La recherche d'Alain Michel a été d'abord enracinée dans la littérature latine classique, autour de la politique, de la rhétorique et de la philosophie, mais elle s'est étendue bien au-delà pour devenir une histoire de la culture, avec les livres sur l'hymnique chrétienne latine (*In hymnis et canticis. Culture et beauté dans l'hymnique latine chrétienne*, Louvain-Paris, 1976), sur Pétrarque (*Pétrarque et la pensée latine. Tradition et novation en littérature*, Avignon, Aubanel, 1974) puis sur le Moyen Âge : *Théologiens et mystiques au Moyen Âge*, Gallimard, coll. Folio, 1997, qui est un recueil de textes traduits, insérés dans une étude de la rhétorique et de la poétique concernant la théologie chrétienne. Mais il convient surtout de mentionner le grand livre sur *La parole et la beauté. Rhétorique et esthétique dans la tradition occidentale* publié en 1982 aux Belles Lettres et réédité en 1994 (Albin Michel), où la réflexion part de l'Antiquité pour aboutir au XIX^e siècle et même au XX^e siècle dans la conclusion. Alain Michel s'appuie sur Cicéron pour montrer la continuité et la cohérence de la tradition antique ; il en souligne la vitalité et fait apparaître le grand dialogue des cultures en Occident.

Cette présence antique s'impose enfin dans le dernier livre publié en 2008 avec Arlette Michel (1953 L) (Éditions du Cerf-Ad Solem) : *La littérature française et la connaissance de Dieu (1800-2000)*, travail immense comprenant plus de 3500 pages, ouvrage d'une extrême richesse et d'une grande profondeur. Les auteurs ont souhaité « joindre dans l'histoire de la création littéraire la beauté et la pensée » en partant du XIX^e siècle jusqu'à la fin du XX^e siècle. À partir de la Révolution française et de Chateaubriand jusqu'aux écrivains et aux philosophes contemporains, sont analysés dans les trois volumes : I « Le renouveau des questions : la raison, le sentiment, la foi » ; II « Les grandes synthèses : positivisme, idéal, visions » ; III « Philosophies du dialogue et dialogue des philosophies : différences, compréhensions, dialogue ».

Il faudrait écrire bien des pages pour parler correctement de toute l'œuvre d'Alain Michel : on y découvre une immense culture et une science profonde, mais qui s'élève au-dessus de l'érudition par une réflexion générale et pose ainsi des questions fondamentales sur la beauté, sur l'âme et sur Dieu. Il y a dans tous ses écrits un sens aigu de la synthèse qui permet de saisir par-delà les différences qu'apporte l'histoire, les points communs des auteurs étudiés, leurs choix philosophiques et esthétiques et, enfin, de faire apparaître les échos du monde antique chez des écrivains qui en sont bien éloignés chronologiquement ; il faut aussi souligner un art d'approfondir les questions, d'aller au cœur d'une œuvre pour en faire ressortir les traits saillants et en faire découvrir la signification. La force de cette pensée reste toujours d'actualité car elle se fonde sur une méditation personnelle.

Ce sont ces qualités qui m'avaient fortement impressionnée chez le professeur dont je suivais les cours en licence. Après les années de classe préparatoire et le concours, dans ma première année à l'ENS, j'avais découvert une approche nouvelle,

particulièrement stimulante, qui donnait aux œuvres leur profondeur, faisait réfléchir et entrevoir de nouvelles perspectives. Je ne suis pas la seule à avoir fait cette expérience car Alain Michel a eu de très nombreux élèves, auxquels il montrait l'art d'aller à l'essentiel tout en approfondissant les questions. Son dévouement, sa courtoisie et sa générosité facilitaient ce travail. Dans le discours qu'il prononça au moment de la remise de son épée d'académicien en novembre 1998, il souligne son intérêt pour ce travail de direction : « j'aime beaucoup lire des thèses ou assister à leur élaboration. Leur préparation (...) n'est pas possible sans un certain engagement spirituel... Cela explique qu'elles suscitent entre ceux qui les font et ceux qui contemplent et conseillent leur élaboration une amitié forte et profonde. » C'est cette amitié que nous sommes nombreux à avoir rencontrée ; en ce qui me concerne, à côté des échanges intellectuels liés aux réunions universitaires, je songe à nos rencontres estivales à Briançon, si chaleureuses et si profondément amicales. Ce sont tous ces liens qui permettent de garder un souvenir vivant d'Alain Michel, de son humanité et de la force de sa pensée.

Michèle DUCOS (1970 L)

MIGNOT (Xavier), né le 8 février 1930 à Nantes (Loire alors Inférieure), décédé le 15 décembre 2017 à Montpellier (Hérault). – Promotion de 1951 I.



Xavier Mignot est né en 1930 à Nantes, au domicile de ses parents, comme il se plaît à le rappeler dans un livre où il a souhaité consigner la mémoire familiale. Sa mère, née à Vincennes et d'origine lorraine, avait une forte culture musicale et possédait le permis de conduire, chose rare à son époque. Son père, fils d'un industriel lyonnais venu s'établir à Nantes, a connu le drame familial d'un frère aîné, décédé en 1915 le jour de son arrivée au front. Marié en 1929, le jeune ménage eut deux enfants à Nantes, Xavier et Yves, et à Vincennes où il s'installa fin 1931, une fille, Odile, puis un autre garçon Jacques.

De son enfance à Vincennes, Xavier retient l'éducation rigoureuse mais emplie d'affection, celle qui se forme aux principes de vie par l'exemplarité et la justice ; éducation catholique aussi, qui se poursuit dans un établissement des Frères des écoles chrétiennes. Le jeune Xavier, impatient, a voulu apprendre à lire avant même son entrée au cours préparatoire, manifestant dès le plus jeune âge un appétit pour le savoir.

En 1938, la famille s'installe boulevard Arago, quartier des Gobelins, notamment pour permettre aux enfants de suivre leurs études dans des établissements

d'enseignement secondaire réputés. Ce que l'on appelait alors lycée recevait des élèves depuis leur entrée à l'école primaire, dans les « petites classes », jusqu'au baccalauréat - organisation qui perdurera jusqu'en 1963-. Pour sa première année au lycée Montaigne, en 1938-39, le jeune Xavier obtient le prix d'excellence de la classe de 8^e (équivalent de l'actuel cours moyen 1). Un présage de la future carrière universitaire ?

Ce brillant début va être contrarié par la déclaration de guerre. Fin août 1939, la famille part s'installer à Saint-Maixent chez une tante : le père, capitaine de réserve, et l'oncle, capitaine de carrière, sont mobilisés. Son père sera fait prisonnier, retenu près d'un an dans un *offlag* en Silésie, et son oncle tué sur la Somme. Le tragique de la guerre frappait une fois de plus la famille.

De leur côté, la maman et les quatre enfants regagnent Paris où Xavier entre en 6^e au lycée Henri-IV et découvre le latin, avec « effarement » dit-il, et l'allemand. Dans le courant de l'année, un retour à Saint-Maixent, où il doit se mettre à l'anglais, suivi d'une réinstallation à Paris à Henri-IV, aurait pu handicaper une scolarité, qu'il poursuit cependant parmi les bons élèves. Les années d'occupation, les rationnements, lui apprennent à apprécier le travail des agriculteurs et l'économie domestique. Dès le Grand Lycée, il vise la préparation à l'École normale supérieure, en Lettres, toujours à Henri-IV. Admissible dès sa première année de khâgne en 1949, il devra cependant attendre deux ans avant d'intégrer l'École dans un très bon rang (6^e sur 32). Suivant en parallèle les cours de la Sorbonne en licence de Lettres classiques, il est fortement séduit par la linguistique des langues anciennes et c'est donc à Michel Lejeune (1926 l) qu'il demande de diriger son diplôme d'études supérieures (DES). Une fois agrégé de grammaire, où il est classé premier (1954), il a pu suivre les cours d'Émile Benveniste et choisir ses sujets de doctorat : en grammaire latine avec Michel Lejeune, et en grammaire grecque avec Pierre Chantraine.

À la sortie de l'École, après quelques jours d'enseignement au lycée de Guingamp, et quelques mois en Allemagne, Xavier Mignot est envoyé en Algérie pour un service militaire qui durera sept mois de plus que prévu, dans les environs d'Alger puis d'Orléansville. Devenu lieutenant de réserve, il jugera plus tard que ce temps pénible lui avait appris deux choses : la distance à prendre avec les communiqués officiels, et l'horreur de la guerre, associée à celle de la torture, inadmissible pour un chrétien. Au retour d'Algérie au début de 1958, il est nommé à la Sorbonne assistant de Jacques Perret (1924 l) et, pour partie, d'André Martinet. Avant de se remettre à ses thèses, il passe une année à étudier le sanskrit. En 1960, il accepte un poste à Montpellier, considérée alors comme la ville de faculté la plus éloignée de Paris, ce qui ne l'enchantait pas, d'autant qu'il fréquentait de plus en plus assidûment Claude [Ogliastri de Gentile, 1951 L], elle-même normalienne, qui deviendra son épouse en 1962. Il y prend la succession de Jean Perrot (1946 l), pour des enseignements de langues anciennes, mais aussi de linguistique générale et phonétique.

C'est là que je l'ai rencontré une première fois, jeune étudiante en licence de lettres classiques, impressionnée par ce jeune professeur réservé, et si savant en linguistique latine. Aux étudiants de Lettres modernes il enseignait la phonétique générale, tandis que son assistant Francis Catel barbouillait de chocolat leur langue pour leur apprendre à distinguer palatales et vélares ! En 1965 sa femme Claude obtient un poste en Littérature française à Montpellier, ce qui y installe définitivement la famille riche de deux filles, Isabelle et Laurence, bientôt suivies de Blandine et Gautier.

La thèse de doctorat soutenue en 1969 sur *Les verbes dénominatifs latins* fut éditée la même année chez Klincksieck. Le sujet, jamais traité jusque-là, était vaste : 1600 verbes sur les 2700 existants en latin (chiffres arrondis). Recensement, classification, compréhension de l'évolution de la langue, tel est l'énorme travail réalisé avec méthode, précision et prudence. L'étude antérieure du sanskrit et les compétences en méthode comparative offrent à Xavier Mignot la possibilité d'une vue historique large. Mais la prudence méthodologique lui enjoint de « décrire et expliquer d'abord les faits latins tels qu'ils apparaissent à travers les textes » (p.11), les affirmations concernant les époques très anciennes lui apparaissant comme des hypothèses à prendre avec précaution. Nul dogmatisme donc dans cette recherche, et un travail colossal mené avec détermination et modestie : tout Xavier Mignot est là. Il n'est pas étonnant dès lors que la thèse fût couronnée en 1969 du prix Volney, décerné par l'Institut de France, prix dont il n'a jamais fait étalage par la suite dans son université. Modestie toujours.

Complété par une thèse secondaire sur un suffixe grec, réalisée alors que ce n'était plus obligatoire et publiée en 1972, ce travail lui permet d'être nommé dès 1969 professeur titulaire en linguistique à Montpellier, où il restera jusqu'à sa retraite en 1996. Il y sera très actif. La Faculté des Lettres ayant déménagé en 1966 et étant devenue université Paul-Valéry, connaît une croissance rapide : de 6000 étudiants en 1965 elle passe à 16000 en 1996. Xavier Mignot accompagnera ce changement en n'hésitant pas à exercer des fonctions administratives importantes. Il est membre des conseils dès 1974 : conseil d'UER (unité d'enseignement et de recherche) puis d'UFR (unité de formation et de recherche) de 1974 à 1986, conseil scientifique de 1978 à 1990, conseil d'université de 1982 à 1986, puis d'administration de 1986 à 1990. La loi Edgar-Faure (1968) créant les UER, Xavier Mignot prend la direction de l'UER de 1977 à 1984, et lorsque la loi Alain Savary en 1984 remplace les UER par les UFR, il assure la transformation, crée les statuts de l'UFR 1 qu'il dirige jusqu'en 1986. UER 1 et UFR 1 regroupaient les formations en Philosophie, Lettres classiques et modernes, Grammaire, Linguistique, Arts : un bel ensemble, complexe et mouvant, dont il a assumé la charge avec simplicité, écoute et humanité : qualités qui lui vaudront d'être appelé en 1987 comme vice-président du Conseil des études et de la vie étudiantes, auprès de Michel Gayraud, président. Celui-ci se souvient de sa grande disponibilité pour recevoir les étudiants, y compris quand, victime

d'une entorse du genou, il venait appuyé sur des béquilles, ce qui n'a pas manqué de susciter quelques plaisanteries sur la solidité du pouvoir ! Sensible aux problèmes des étudiants en situation de handicap, il aidera par sa sagesse, sa rigueur morale et son sens de la justice à régler plusieurs situations difficiles.

Sans cesser de publier dans le domaine des langues anciennes, il accordera beaucoup de temps et d'énergie au champ de la linguistique, puisque c'était l'intitulé de son poste. Enseignant inlassable, il assure des cours de linguistique générale, de phonologie, de grammaire générative ou de linguistique formelle. Ayant repris en 1970 des études de linguistique qui étaient alors le pilier de la didactique du français, je me souviens encore du sujet d'examen qu'il nous délivra avec gourmandise : « Qu'est-ce qu'un phonème ? », et qui sema la panique dans la salle ! Les étudiants de Montpellier lui doivent la découverte et la compréhension de Chomsky (Chomsky 1, Chomsky 2, 3...) qui les laissaient souvent perplexes mais toujours intéressés.

Dans un premier temps la linguistique, au sein de l'UER, formait un tout petit secteur : regroupé avec la grammaire française, il devient en 1985 le département Sciences du langage. Xavier Mignot son directeur l'aide à se développer et à se diversifier : outre les champs traditionnels de la linguistique générale, de la phonétique, de la grammaire française, il fait entrer celui de la communication, de la sociolinguistique, de la didactique. Je lui suis pour ma part très reconnaissante d'avoir accepté ma propre thèse en linguistique du français, alors que le terme lui-même faisait l'objet de déclarations aussi désobligeantes que péremptoires de la part de certains membres de l'Académie des Sciences. La création du Diplôme d'études universitaires générales (DEUG) Sciences du Langage, dont Paul Siblot et moi-même avons préparé la structure en 1990, constituera une charnière importante pour le développement local de la discipline. Sans exagération aucune, on peut dire que le département Sciences du langage d'aujourd'hui lui doit à peu près tout, personnel compris.

Malgré l'accumulation des charges administratives, Xavier Mignot tenait à garder son activité scientifique, dans ses deux domaines. La linguistique latine et grecque a fourni la matière, outre les deux thèses publiées, à une quinzaine d'articles dans des revues comme le *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* ou la *Revue des Langues romanes*. Il suivait fréquemment le séminaire d'Aussois où il retrouvait Jean Perrot, son prédécesseur à Montpellier. La linguistique contemporaine qu'il enseignait lui a permis d'apporter un regard nouveau sur les objets antiques, dans des travaux originaux comme *Y a-t-il des verbes performatifs en latin ?* (1983) ou *Système X-barre et description du système nominal latin* (1989). Cela l'a conduit aussi à des réflexions hors des langues anciennes sur la performativité, le langage et le réel, la notion de distribution ou l'énonciation : au total une dizaine d'articles, deux chapitres de livres et deux ouvrages écrits en collaboration avec Christian Baylon, *La communication* paru en 1991, réédité en 2005, ainsi que *l'Initiation à la sémantique du langage*, en

1995, réédité aussi en 2005, destinés à la formation des étudiants. Cette ouverture d'esprit, cette absence d'œillères lui a permis de diriger dans sa diversité l'équipe de recherche « Fonctionnements linguistiques et recherches praxématiques » devenue DIPRALANG, jusqu'en 1995, où j'eus l'honneur de lui succéder.

Pour compléter cette présentation d'une carrière active, très riche en responsabilités et en publications, dévouée à l'Université dans les trois dimensions requises actuellement mais qui n'allaient pas de soi à son époque, il faut parler de deux axes majeurs de la vie personnelle de la vie de Xavier Mignot, la foi et la famille.

La foi catholique, présente dès l'enfance, constitue un des piliers de son existence. Elle lui donnera l'occasion de fréquenter des personnes ayant une grande influence sur sa vie, comme l'abbé Bien ou le père Daniélou à l'École normale supérieure. À Ulm, où les idées marxistes étaient prédominantes, faire partie du petit groupe de « talas » (ceux qui vont-à-la messe) relevait d'un certain courage. L'abbé Brien l'a incité à faire partie du bureau de la section syndicale des élèves, rattaché alors à la Fédération de l'éducation nationale (FEN). Il y a acquis la compréhension de l'engagement syndical à gauche, qui lui paraissait proche du message évangélique. Il a pu aussi aller en Palestine ou à Rome, et être reçu par Pie XII. Et c'est à l'occasion d'activités dans le milieu catholique de l'ENS qu'il rencontra pour la première fois sa future épouse. La foi catholique, ouverte et sans rigidité, lui permettra de résister aux épreuves, aux deuils, aux maladies familiales, à la sienne propre. C'est surtout une foi active, intégrée, dont les principes de justice, d'humanité et de bienveillance aux autres ont guidé toute sa vie.

Le second pilier est la famille. L'histoire des parents, grands-parents, arrière-grands-parents fournit l'essentiel du livret intitulé « Mémoires » qu'il rédigera en 1998. Non pour glorifier sa propre destinée : il s'y montre d'une grande discrétion sur ses succès, passant très vite sur sa remarquable carrière universitaire et ses travaux. Mais « Mémoires » doit être compris ici comme mémoire de la famille, trace laissée aux générations actuelles et futures de ce que furent les anciens, dont il estime faire partie. Son épouse Claude, leurs quatre enfants occupent une place fondamentale, celle du socle, bien réelle malgré l'intensité des charges professionnelles. Remédiant de tout son cœur à l'autisme de sa fille aînée, puis au très grave accident de la deuxième fille, joyeux des succès scolaires de ses enfants et de la carrière de son fils, devenu depuis ambassadeur, il était un père attentif et dévoué, un soutien décisif à la profession de sa femme, un grand-père rieur.

C'est entouré par les siens, au terme d'un cancer auquel il a fait face sans une plainte, qu'il est décédé à Montpellier. Dans la discrétion qui le caractérisait, si contraire au brouhaha médiatique à la mode, c'est une grande figure universitaire qui disparaît.

Michèle VERDELHAN-BOURGADE

ZUBER (Roger), né le 16 mai 1931 à Mulhouse (Haut-Rhin), décédé à Paris le 17 juin 2017. – Promotion de 1951 I.



Professeur émérite à l'université de Paris-IV-Sorbonne, Roger Zuber était originaire de Mulhouse où il fait ses études secondaires avant de préparer, au lycée Henri-IV de Paris, le concours d'entrée à l'École qu'il intègre en 1951 avec, entre autres, Jean-Marie André, Pierre Bourdieu, Jacques Thuillier, Paul Veyne et son ami de toujours Jacques Seebacher. Agrégé de lettres en 1954, il devient professeur aux lycées de Nancy, Strasbourg et Reims dont il rejoint l'université comme maître-assistant, puis professeur lorsqu'il soutient son doctorat d'État sous la direction de René Pintard (1922 I) (*Les Belles Infidèles et la formation du goût classique*, 1968, prix Broquette-Gouin de l'Académie française). Ses postes ultérieurs seront l'université McGill à Montréal de 1969 à 1971, l'université de Nanterre à partir de 1973 et la Sorbonne en 1988 dont il prend sa retraite en 1997. Plusieurs présidences et vice-présidences (Académie nationale de Reims, Société d'étude du xvii^e siècle, Société des textes français modernes, Société de l'histoire du protestantisme français) ont sanctionné son prestige et son rayonnement consacrés par plusieurs livres – études, éditions critiques, manuels – et un boisseau d'articles.

Toutefois, ce résumé à la sobriété administrative, s'il est fidèle à la courbe d'une carrière exemplaire, demeure fâcheusement muet sur des vertus humaines dont la recherche dix-septémiste ne fut que l'efflorescence intellectuelle. *Les Émerveillements de la raison* (1997), choix d'articles finement retravaillés, illustrent et une vision originale du xvii^e siècle et de larges curiosités. L'introduction, « Littérature et classicisme », et la postface « testamentaire », spécialement rédigées, présentent le lot de concepts qui doivent à Roger Zuber exhumation et reviviscence, tandis que la *Tabula gratulatoria* donne la mesure de son audience, de son *auctoritas* au sens que le terme prenait chez les modèles latins de nos classiques.

Le choix d'un sujet de recherche, rarement sans lien avec la personnalité de celui qui l'élit, porte l'empreinte de son caractère. Jean Delumeau (1943 I) rappelait naguère la relation entre *La peur en Occident* (1978) et « mes frayeurs premières, mes difficiles efforts pour m'habituer à la peur », comme Albert Béguin décelait dans l'ouvrage de Marcel Raymond sur le surréalisme l'image de « sa propre figure ». Est-ce pur hasard si Marc Fumaroli s'est attaché à la rhétorique, Patrick Dandrey à Molière et à La Fontaine, moi-même à la retraite et à la solitude ? Contribuer à la redécouverte des traductions, creuset de la prose classique et registre littéraire dont l'auteur voile son talent sous le masque de l'original, n'était-ce pas pour Roger Zuber

se montrer fidèle à son être profond, cette réserve qui devait régir son comportement professionnel et humain ?

Parmi ses aires de recherche multiples et convergentes, le grand épistolier Guez de Balzac occupe une place éminente et lui est redevable de sa résurrection moderne ; autour de l'écrivain et de sa demeure charentaise s'est nouée aussi notre « complicité ». Sachant que je préparais une édition critique des *Entretiens*, Roger Zuber prit l'initiative de m'adresser un exemplaire de sa thèse. Vingt ans plus tard, avec l'appui enthousiaste de Marc Boissinot, propriétaire et restaurateur passionné du château et de sa femme Marie-Florence, nous allions y organiser en 1989 un premier colloque international, « Guez de Balzac : critique et création littéraire » xvii^e siècle, n° 168, juillet-septembre 1990), puis un second pour le tricentenaire de la naissance de Balzac en 1996 (« Fortunes de Guez de Balzac », *Littératures classiques*, 33, printemps 1998) où plusieurs des disciples de Roger Zuber (Emmanuel Bury (1981 l), Gilles Declercq (1977 l), Alain Genetiot (1985 l) firent leur marque. Un prochain recueil de nos articles (Paris, L'Harmattan) viendra couronner ces quarante ans de recherches communes. Et le château a rejoint aujourd'hui dans le tourisme charentais ceux de La Rochefoucauld et de Vigny.

Mais le regard porté par Roger Zuber sur le xvii^e siècle est de bien plus vaste prise ; se promenant dans le « jardin secret de la prose classique », il remet en cause les chronologies et les coupures reçues, révèle ce que le classicisme doit à l'humanisme, à la prose d'art des de Thou, Pasquier, Mathieu, Du Vair, à la fécondation des modèles anciens, ce « moule du beau » qui a généré « une morale du beau », à l'énergie, au souffle qui les a engendrés et à l'enthousiasme esthétique sur lequel s'ente une imitation étrangère à toute servitude, à toute servilité, manière « d'entrer en communication avec les grands esprits ». C'est en effet dans la lignée de E.B.O. Borgerhoff, et grâce à son ouverture aux travaux américains (Jules Brody, Nathan Edelnann, Hugh Davidson, John Lapp), qu'il s'est montré sensible à la liberté créatrice de nos écrivains classiques et à « l'expression de leur singularité », sans pourtant renier jamais, en pleine vogue théorique, la tradition de l'histoire littéraire. La finesse de ses analyses critiques et l'acuité de son savoir nous ont fait mieux percevoir ce que la littérature classique comporte d'allégresse, loin du « mesquin académisme ». Ainsi ont été redécouvertes et réanimées des notions telles que l'atticisme, apothéose du style moyen, et l'urbanité, latinisme acclimaté par Balzac, à la fois esthétique et sociale : « souple et polymorphe [...] elle se prêtait aux aspirations complexes de l'époque. Elle favorisait la clarté sans mépriser les droits de l'inconnaissable ; elle véhiculait l'héroïsme tout en louant les valeurs de la négligence ». Sa sensibilité aux tempéraments, aux générations successives, aux inflexions variées des styles individuels nous a convaincus que seul le pluriel, *les classicismes*, était approprié.

Dans l'aire de ses recherches, Roger Zuber a fait une place non négligeable au néo-latin, à tort si négligé : « Le latin littéraire donne l'idée d'œuvres à faire, opère une offre de formes à remplir ». C'est dans cette perspective que nous avons lancé le projet d'un *Répertoire de la littérature néo-latine du XVII^e siècle français*, idée bien reçue, objet de larges collaborations internationales, mais dont la réalisation a avorté faute de fonds après l'établissement pourtant de quelques milliers de fiches informatisées.

Le terme de méthode manque de souplesse pour qualifier cette approche critique sensible aux attitudes nuancées, à la délicatesse dont se réclamaient le Père Bouhours comme Saint-Evremond, aux personnalités et aux styles saisis dans « le grain des textes ».

À l'image de son maître René Pintard (1922 l), auquel il rendit un hommage senti en 2002, le directeur de recherche était unanimement apprécié pour ses lectures attentives, exigeantes, tant pour le savoir que le style. Son mode de direction a suscité quelques grands livres sur littérature et politesse, sur les genres lyriques et le loisir mondain, sur la rhétorique de Calvin, et une nouvelle génération d'universitaires qui sont toujours au foyer de cette vision rajeunie du xvii^e siècle, sans que disparaisse la question demeurée pendante, « celle de savoir si se conserveront longtemps les belles-lettres, avec leur large champ de curiosités, et les vrais maîtres, avec leur parole vive ».

Ce sens de la mesure et de la fidélité, réinventées et replacées au cœur d'un siècle qu'il a tant admiré, pratiqué et aimé, réveille aujourd'hui pour nous le souvenir d'une personne spécialement attachante sur le plan humain. Fort étranger aux démonstrations et familiarités de style américain, peu tenté par la polémique, Roger Zuber, surnommé parfois affectueusement « Zuber le bref », que la réserve inspirait naturellement, savait porter aux autres une délicate attention qui n'excluait ni affection, ni chaleur. J'en fis souventes fois l'expérience dans notre longue amitié, favorisée peut-être par une formation reçue des mêmes maîtres au lycée Henri-IV et rue d'Ulm des mêmes caïmans, mais plus encore par des affinités profondes. Et nos relations de couple, sans quitter le registre d'un vouvoiement affectueux, portaient la même empreinte. Comment ne pas évoquer ici Line, son épouse disparue en 2012, fille d'un pasteur qui fut conservateur de la bibliothèque wallonne de Leyde et très attaché au Musée du Désert dans les Cévennes (demeurées un lieu de vacances jusqu'aux ultimes années), et dont il eut trois enfants, un archiviste, un neurologue et une pharmacienne.

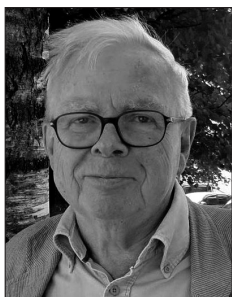
De ce paysage, la foi protestante n'était dès l'origine nullement absente. Discrète et tolérante, mais active, elle a marqué aussi bien ses activités de recherche qui ont mis en lumière la part souvent occultée des protestants dans la naissance du classicisme et contribué à amorcer une histoire de l'esthétique réformée, que sa vie sociale (Président de la Société de l'histoire du protestantisme français de 1990 à 1996 ; rédacteur en chef de son *Bulletin* avec Élisabeth Labrousse de 1981 à 1985 ; initia-

teur de deux colloques, en 1985 et 1995, sur la révocation de l'Édit de Nantes et sur Calvin). Sans doute tient-il de cette foi la sérénité avec laquelle il a affronté le cancer qui l'a emporté, cinq ans après celui de Line.

Tels furent l'ami et le maître dont l'inspiration demeure si présente.

Bernard BEUGNOT (1954 l)

AUCOUTURIER (Michel), né le 19 septembre 1933 à Prague (Tchécoslovaquie), décédé le 22 décembre 2017 au Pré-Saint-Gervais (Seine-Saint-Denis). – Promotion de 1952 l.



Les lettres russes perdent en Michel Aucouturier un fin connaisseur qui a consacré son temps à faire connaître les meilleures au public francophone par une activité intense de critique et de traducteur. En outre il s'est employé à former des disciples dans l'ensemble des sujets pour lesquels il s'est passionné : Lev Tolstoï¹, Boris Pasternak², Iosif Brodsky³, sans compter les problèmes d'esthétique⁴. Il a été professeur de littérature russe à Genève puis à la Sorbonne. L'ENS perd avec lui un universitaire qui a ouvert l'accès à sa discipline à un large public grâce à ses traductions et à ses biographies magistrales des deux auteurs qui étaient devenus les pôles de sa vie : Lev Tolstoï et Boris Pasternak.

C'est en mai 1956, que Michel Aucouturier et Louis Martinez (1953 l) rencontraient Boris Pasternak à Peredelkino, le village des écrivains situé dans les environs de Moscou. Aucouturier qui travaillait alors sur Tolstoï et Stendhal trouva en Pasternak un auditeur attentif. « Il nous a parlé de mille choses, soit portant sur les sujets de nos recherches littéraires, soit évoquant certains de ses souvenirs, avec une liberté de ton et de pensée que je ne m'attendais pas à trouver chez un poète pratiquement proscrit à l'époque. J'ai été fasciné par sa parole, à la fois spontanée et riche de pensée, où, comme dans sa poésie, la pensée et le mot se confondaient⁴ ». Michel Aucouturier fut saisi à la lecture du poème *Ma sœur, la vie*. « Ce fut une révélation (...) une révélation de la poésie, au sens de la fusion intime d'une expérience nouvelle de la réalité et d'un langage nouveau. Ce langage absolument original, fait d'images et d'associations, m'en a d'abord rendu l'accès difficile. Mais je me suis rendu compte aussitôt qu'il y avait là un sens immédiatement accessible, et précisé-ment à travers ce langage »⁵. Ces souvenirs montrent à quel point la personnalité du poète russe a transformé notre jeune normalien. Michel Aucouturier devait traduire par la suite une bonne partie des poèmes de Pasternak. Ainsi de la première strophe

de la « Définition de la poésie » où, comme on le remarquera la rime est conservée en français :

C'est un bruit de glaçons écrasés, c'est un cri,
 Sa strideur qui s'accroît et qui monte,
 C'est la feuille où frémit le frisson de la nuit,
 Ce sont deux rossignols qui s'affrontent (...)

Conquis pour toujours, Michel Aucouturier fit, à son retour en France, partie du groupe des quatre traducteurs⁵ appelés par Gallimard à traduire en urgence le *Docteur Jivago*. Il assumait ensuite une lourde responsabilité, assurer l'édition de l'ouvrage consacré à Pasternak dans la Pléiade⁶. Tout en faisant appel à de nombreux collaborateurs, il contribua lui-même à cette œuvre par ses traductions de la poésie de Pasternak et de certaines œuvres en prose. Il arrivait à rendre claires des nouvelles au style souvent très elliptique.

Mais Michel Aucouturier n'avait pas abandonné pour autant Tolstoï. Il lui consacra une biographie passionnée qui fait autorité. Il en avait approfondi la connaissance par de multiples traductions ou retraductions⁷. Son dernier ouvrage, qui date de septembre de cette année, était un recueil de nouvelles réunies sous le titre *Les Insurgés*⁸. Dans ces textes, comme *Après le Bal*, Tolstoï fait avec acuité et un art consommé le procès d'un pouvoir oppresseur et inhumain. On sent en Aucouturier une certaine affinité souterraine avec cette révolte contre les autorités. Familier de l'œuvre du grand écrivain, Michel Aucouturier était le rédacteur en chef des *Cahiers de Léon Tolstoï*, publication annuelle de l'association des Amis de Léon Tolstoï, créée à l'initiative du D^r Serge Tolstoï, petit-fils du maître. Michel Aucouturier assumait la tâche de secrétaire général de cette association qui, après sa mort, a poursuivi son activité sous la présidence de M^{me} Colette Tolstoï. Plusieurs de ces textes ont été publiés en russe dans la revue de Iasnaïa Poliana, consacrée aux recherches sur l'écrivain.

Sans se départir d'une grande égalité de caractère, sans tomber dans les travers de l'engagement politique, Michel Aucouturier témoignait de son amour des hommes et de la vie par son travail d'enseignant de littérature russe et de passeur de langue. Il laisse le souvenir d'un homme attachant, à l'écoute de ses élèves et leur inculquant le désir d'aller toujours de l'avant.

On me permettra de citer notre collègue Laure Troubetskoy (1967 L), une de ses disciples qui lui succédera à la direction des études slaves à la Sorbonne. Elle saluait avec une chaleur remarquable son collègue partant à la retraite : « Pratiquant avec un égal bonheur tous les registres de l'écriture et de l'état universitaire, vous avez en même temps fait rayonner à l'extérieur de l'institution le meilleur d'une slavistique littéraire pour laquelle le Sujet est bien vivant et s'inscrit dans l'histoire. Grand

universitaire, vous êtes aussi un merveilleux collègue dont la courtoisie, la modestie et l'humour vont beaucoup nous manquer.⁹ »

Son goût de la traduction n'était pas fortuit. Il suivait en cela les traces de son père Gustave Aucouturier qui, représentant en chef de l'Agence France-Presse à Moscou dans les années 44-46, était un des grands traducteurs de Tolstoï dans la Pléiade. On lui doit entre autres la traduction des *Journaux et Carnets* en deux volumes.

Le passage à Moscou a été déterminant dans la formation linguistique du jeune Michel qui fut également sensible d'une manière générale, à la culture slave : sa mère était tchèque, on parlait tchèque en famille. Michel Aucouturier devait épouser une professeur de russe d'origine polonaise, Alfreda Cibulska qu'il eut malheureusement la douleur de perdre prématurément sous l'effet d'une maladie pernicieuse.

Ce tropisme slave faisait que nul n'était mieux placé que lui pour assurer les fonctions de directeur précisément de l'Institut d'études slaves. Il occupa ces fonctions avec autorité et bienveillance de 1997 à 2001.

Entré à l'ENS en 1953, il y prépare l'agrégation de russe qu'il obtient deux ans plus tard. Titulaire à deux reprises d'une bourse d'études pour l'université de Moscou il y découvre la sclérose du monde universitaire soviétique et en même temps les espoirs d'une jeunesse avide de renouer avec la grande tradition russe. Et puis ce fut la rencontre avec Pasternak dont nous avons parlé plus haut. Le poète et le traducteur continuèrent à correspondre jusqu'à l'année 1960 où Pasternak quittait ce monde. Le poète avait l'intuition de la spécificité de la traduction : « Passer d'une langue dans l'autre, c'est plus que d'aller d'une contrée dans une voisine », lui écrivait-il.

Travailleur acharné, Michel Aucouturier laisse derrière lui toute une bibliothèque consacrée aux objets principaux de sa passion. Seule son extrême discrétion masquait l'autorité qui était la sienne dans le milieu des slavistes et qui était également reconnue par les universitaires russes. Pour reprendre l'heureuse expression de Georges Nivat (1955 I), « Entre Pasternak et Tolstoï, il y a plus qu'une filiation : une communauté de bonheur. » Était-ce cette quête du bonheur qui animait envers et contre tout un Michel Aucouturier qui aura eu le malheur de perdre son fils Denis, victime d'un accident. Stoïque jusqu'à la fin, cet universitaire hors norme luttait contre le désespoir en multipliant ses travaux et en s'interrogeant sur la manière dont les grands écrivains russes s'y prennent pour combattre et surmonter le malheur russe qui est l'incarnation du malheur universel.

Notes

1. *Tostoï*, Seuil, Paris, 1996.
2. *Un poète dans son temps*, Boris Pasternak, Éditions des Syrtes, Genève, 2015
3. *Poèmes*, Gallimard, 1987

4. *Le formalisme russe*, PUF, 1994
5. Michel Aucouturier, Louis Martinez, Jacqueline de Proyart et Hélène Zamoyska
6. Boris Pasternak, *Œuvres*, édition établie, présentée et annotée par Michel Aucouturier, Gallimard, 1990, 1830 p.
7. Léon Tolstoï, *La Sonate à Kreutzer*, Éditions des Syrtes, Paris, 2010 ; Pasternak, *Sauf-conduit*, Gallimard, Paris, 1989
8. Léon Tolstoï, *Les Insurgés, Cinq récits sur le tsar et la révolution*, textes présentés, traduits et annotés par Michel Aucouturier, Gallimard, Paris, 2017
9. Laure Troubetskoï, « Allocution du 27 juin 2002 », *Cahiers slaves*, n° 9, 2008, p. 480.

Gérard ABENSOUR (1954 l)

CHARUE (Jean), né le 20 juillet 1930 à Paris, décédé le 25 mai 2017 à Dijon (Côte-d'Or). – Promotion de 1952 I.

Jean Charue nous a quittés veuf, sans enfants, et sans beaucoup d'amis connus.

Un avis publié sur Internet « de la part de ses amis » a annoncé *son décès à l'âge de 86 ans. Ses obsèques religieuses ont eu lieu le 31 mai 2017 en l'église Notre-Dame de Dijon, voisine de la rue Pierre-Prud'hon où il habitait à Dijon. Il avait perdu son épouse un mois plus tôt, le 19 avril.*

Nous n'avons pu que reconstituer sommairement l'itinéraire de Jean Charue.

Classes d'hypokhâgne et khâgne au Lycée Henri-IV à Paris

Entrée à l'École en 1952

Agrégation d'allemand en 1956

Service militaire dans les Transmissions

Assistant, maître-assistant, chargé d'enseignement à Besançon, puis Dijon

Épouse Jeanine Ferrucci, elle-même agrégée d'allemand, puis professeur à l'université de Dijon

Soutient en 1976, à Paris-IV-Sorbonne, une thèse d'État de 1048 pages, consacrée à l'écrivain autrichien de la fin du XIX^e siècle Ferdinand von Saar, sous la direction de Claude David

Est nommé professeur d'études autrichiennes à l'université de Dijon

Publications identifiées :

Participation aux ouvrages de Pierre Grappin :

Grand Dictionnaire allemand-français/français-allemand (Larousse)

Dictionnaire général français-allemand (Larousse)

Colloque Vienne 1900 (Dijon 1986)

Colloque L'Autriche et l'idée d'Europe (Dijon 1997).

Geneviève MARTINEAU-CIMAZ (1959 I)

Paul VALENTIN (1955 I)

TURCAN (Robert), né le 22 juin 1929 à Paris, décédé le 16 janvier 2018 à Craponne, le Tourillon (Rhône). – Promotion de 1952 I.

Parlant de Robert Turcan et de son épouse, le professeur Jacques Fontaine disait « les ermites du Tourillon ». Et c'est vrai qu'ils menaient une vie quasi monacale. Une œuvre comme celle de Robert Turcan exige de la solitude et un travail incessant.

La passion de la recherche l'avait saisi très jeune. Dès l'école primaire, il allait sur les quais de Seine, en quête de monnaies romaines. Ses petites ressources ne lui permettaient d'acheter que des pièces très frustes. Mais, à cette époque, les marchands des quais étaient des spécialistes qui initièrent leur jeune client à l'art de reconnaître les empereurs sur des bronzes presque complètement effacés. Ils ne se doutaient pas qu'ils le préparaient à déchiffrer et classer plus tard les profils évanescents du *Trésor de Guelma*.

La numismatique est inséparable de l'histoire qu'il apprit non dans les manuels, mais en lisant et comparant les auteurs latins et grecs, historiens ou non. Il connaissait beaucoup de textes, parfois très rares, dont l'intérêt avait échappé et qui lui ont permis de renouveler notre vision de plusieurs empereurs : *Héliogabale*, *Constantin*, *Hadrien*, *Marc-Aurèle*, et tout dernièrement de réhabiliter la mémoire de *Tibère*.

Son intérêt pour la philosophie antique n'était pas moindre. À vingt ans, il était à ce point imprégné de Platon et de ses successeurs que ses camarades l'avaient surnommé « Plotin ». Cet intérêt n'a jamais faibli. Ses recherches sur *Les cultes orientaux dans le monde romain*, les religions à mystères, le mithriacisme en sont issues.

Avec Rome vint le temps de l'archéologie. Toujours curieux de comprendre les croyances et les sentiments humains, il porta d'abord son attention sur *Les sarcophages romains à représentations dionysiaques*. Il se refusait à admettre que les scènes sculptées dans le marbre ne fussent qu'un décor. Mais avant de trouver le sens, il fallait étudier le support : dater, classer, regrouper par thèmes et par ateliers ; travail considérable dont l'ampleur et la qualité n'avaient pas échappé à ses collègues allemands qui en firent un correspondant de leur Institut archéologique, bien avant qu'il ne fût celui des Inscriptions et Belles-Lettres. La question du *pourquoi* restait pour lui primordiale. Quelles croyances, quels espoirs, quelle conception de la vie avaient poussé le commanditaire à choisir pour son tombeau telle scène de sacrifice,

tel épisode de la vie du dieu, tel mythe vulgarisé par l'iconographie ou le théâtre ? Ainsi naquirent, entre autres, les *Messages d'Outre-Tombe*.

Sa puissante mémoire, alliée à l'absence de tout cloisonnement entre les disciplines, lui permettait de confronter d'un seul coup sur chaque problème, non seulement les textes et l'iconographie, mais aussi les données naturelles, les conditions de vie, les aspirations d'une époque, et de renouveler ainsi sur bien des points notre vision du passé. Derrière le personnage, il cherchait toujours l'homme, qu'il vécût à la *Cour des Césars* ou dans *La vallée du Rhône*, aussi bien dans ses préoccupations quotidiennes que dans ses aspirations religieuses.

Ce sens de l'homme éclatait dans ses rapports avec les étudiants. Jamais il n'a laissé sans réponse la moindre demande ou la moindre lettre, prodiguant conseils, renseignements, idées et suggestions. Son cours à l'Institut d'Art réunissait jeunes et retraités, français et étrangers. Ils sympathisaient tous, partageant tous la soif d'apprendre que savait susciter leur professeur.

Robert Turcan fut un travailleur acharné (vingt-sept ouvrages, des centaines d'articles, probablement des milliers de comptes-rendus). Il a eu jusqu'au bout la satisfaction de pouvoir penser et écrire. Au jour de sa mort, il laissait sur son bureau un article inachevé sur l'hypogée de la porte Majeure.

Mais on aurait tort de se le représenter comme un érudit frileux et compassé. Il a toujours gardé le temps de s'occuper de ses enfants. Il savait les faire rire, jouer avec eux, leur raconter des histoires, improviser des vers humoristiques sur toutes les circonstances du quotidien et faire parler les animaux. Il aimait voyager. Missions, colloques et congrès lui en offrirent mainte occasion, mais il ne se consolait pas de n'être jamais allé au Nemrut Dag. Il aimait la nature, la musique, la bonne chère.

Il a fait son dernier voyage. Il ne repose pas dans une belle cuve de pierre sculptée. Mais il offre à présent ses épaules à qui voudra y monter pour voir plus loin.

M.T.

Ses ouvrages :

1963 *Le Trésor de Guelma. Étude historique et monétaire*, Paris, Arts et Métiers graphiques.

1966 *Les sarcophages romains à représentations dionysiaques. Essai de chronologie et d'histoire religieuse*, Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, fascicule 210, Paris, De Boccard.

1967 *Sénèque et les religions orientales*, Collection Latomus, 91, Bruxelles (épuisé).

1972 *Les religions de l'Asie dans la vallée du Rhône. Études préliminaires aux Religions Orientales dans l'Empire romain*, n° 30 Leyde, E. J. Brill.

- 1975 *Mithras Platonius. Recherches sur l'hellénisation philosophique de Mithra*, E P R O, n° 47.
- 1981 Presses Universitaires de France collection « *Que sais-je ?* » *Mithra et le mithriacisme*.
- 1982 Firmicus Maternus. *L'erreur des religions païennes*, Collection des Universités de France, Paris, Belles-Lettres (série latine) texte établi, traduit et commenté (2^e tirage 2002).
- 1983 E P R O, n° 97 *Numismatique romaine du culte métrouaque*.
- 1984 *Trésors monétaires de Tipasa et d'Announa* (Centre d'études et de recherches sur la Gaule romaine, Lyon, Nouvelle série 2).
- 1985 *Héliogabale et le sacre du Soleil*, Paris, Albin Michel ; traduction italienne, Gênes 1991.
- 1987 *Vivre à la cour des Césars*, Paris, Belles-Lettres, 2^e édition 2003 ; traduction italienne, Florence, 1991.
- 1987 *Nigra Moneta* (Centre d'études et de recherches sur la Gaule romaine, Lyon, Nouvelle série 6).
- 1988 *Religion romaine*, collection Iconography of Religions, Leyde, E. J. Brill XVII, 1 (*Les dieux*) et 2 (*Le culte*).
- 1993 *Mithra et le mithriacisme*, Paris, Belles-Lettres, 2^e tirage revu et complété 2004, refonte du « *Que sais-je ?* » de 1981.
- 1993 Histoire Auguste, *Vies de Macrin, Diaduménien, Héliogabale*, Coll. des Universités de France, Paris, Belles-Lettres (2^e tirage 2002).
- 1995 *L'art romain dans l'histoire. Six siècles d'expression de la romanité*, Paris, Flammarion ; texte revu et corrigé, 2002.
- 1998 *Rome et ses dieux*, Paris, Hachette.
- 1998 *Les cultes orientaux dans le monde romain*, Paris, Belles-Lettres, 3^e tirage revu et complété 2004 (traductions : roumaine, Bucarest 1998 ; anglaise, Oxford 1999 (3^e tirage) ; espagnole, Madrid 2001).
- 1999 *Messages d'outre-tombe, L'iconographie des sarcophages romains* Paris, De Boccard, 2003 *Liturgies de l'initiation bacchique à l'époque romaine (LIBER)* Paris, De Boccard *Études d'archéologie sépulcrale*, Paris, De Boccard.
- 2006 *Constantin en son temps : le baptême ou la pourpre ?* Dijon, Faton.
- 2008 *Hadrien, souverain de la romanité*, Dijon, Faton.
- 2011 *Ouranopolis, la vocation universaliste de Rome*, Paris, Publisud.
- 2012 *Le temps de Marc-Aurèle. Une crise des esprits et de la « Paix Romaine »*, Dijon, Faton.
- 2014 *L'Archéologie dans l'Antiquité ; tourisme, lucre et découverte*, Paris, Belles-Lettres.

2015 *Recherches mithriaques. Quarante ans de questions et d'investigations*, Paris, Belles-Lettres.

2017 *Tibère*, Paris, Belles-Lettres.

ZERNER (Martin), né le 5 décembre 1932 à Vienne (Autriche), décédé le 9 décembre 2017 à Paris. – Promotion de 1952 s.



Martin est né le 5 décembre 1932 au sein d'une famille d'intellectuels juifs viennois. Son grand-père Theodor Zerner était médecin à Vienne, son père Friedrich Zerner (1895-1951), mathématicien-physicien, collaborait au *Handbuch der Physik*, où il est l'auteur en 1927 de deux chapitres sur l'électromagnétisme. Sa mère, Élisabeth Zerner née Lazarsfeld, a exercé divers métiers et bien souvent, c'est elle qui assura le gagne-pain de la famille. Au moment du coup d'État de Dollfus (1934), le père de Martin était officier de la police municipale de Vienne, membre de la direction du *Schutzbund* (ligue de défense républicaine), et fut arrêté à ce titre. Il semble alors avoir été victime d'une forme d'interdiction professionnelle et a fait de la consultation internationale jusqu'à l'*Anschluss* (annexion de l'Autriche par l'Allemagne nazie) en 1938. Il a ainsi été amené à travailler pour la « Société française d'études des brevets et procédés Coanda ». C'est à cette époque, durant l'été 1935, que Martin a été atteint par une épidémie de polio dont il a conservé d'importantes séquelles malgré les massages prodigués par son père. À l'*Anschluss*, F. Zerner a été arrêté, puis libéré sur l'intervention de ladite société auprès de l'ambassade de France, à condition de quitter immédiatement le pays. Il quitte Vienne avec sa femme et son fils pour Paris, s'installe à Asnières et il est aussitôt recruté pour la recherche sur le développement de l'aviation à réaction. Un second fils naît le 15 mai 1939 à Paris, Henri.

Début septembre 1939, c'est la déclaration de guerre. Grâce à Henri qui a reçu la nationalité française à sa naissance, Friedrich Zerner n'est pas interné en tant que ressortissant d'un pays ennemi, mais il est réquisitionné. Martin est évacué avec les enfants de son école à Neung-sur-Beuvron en Sologne, où il est très malheureux et obtient d'en revenir au printemps suivant. En juin 1940, c'est la débâcle, Martin est à nouveau évacué avec son école, sa mère réussit à passer avec Henri en zone Sud et à gagner Montauban, à une adresse dont Martin a connaissance. Quand les enfants de l'école sont ramenés, en août, l'appartement d'Asnières est vide. Martin est pris en charge par une femme de ménage qui, ce faisant, le sauve de la déportation. Mais cela dura et Martin en garde les pires souvenirs. Sa mère réussit à le faire ramener

par le mari de la concierge de l'immeuble où elle s'était réfugiée, ce dernier était en effet cheminot et avait la possibilité de traverser la ligne de démarcation. Élisabeth Zerner et ses deux fils rejoignent le père, réquisitionné comme travailleur agricole dans le village de Clarensac près de Nîmes. Ils vont y vivre dans des conditions matérielles difficiles mais ils ne sont pas isolés pour autant ; ils découvrent le milieu protestant, ils se font des amis ; par leur intermédiaire, ils se lient avec un commissaire de police haut placé à Marseille, hostile à Pétain, qui les tient au courant de la dégradation de la situation politique et des dernières mesures contre les réfugiés. Début décembre 1942, de toute urgence il faut que les enfants quittent Clarensac et soient cachés ; Martin et Henri sont emmenés par une filière protestante, proche de la Cimade, dans la commune cévenole de Thoiras près de Saint-Jean-du-Gard, dans deux familles distinctes mais parentes. Le père et la mère rejoignent un réseau lyonnais de la Résistance dans les mois qui suivent.

Martin ne reverra ses parents que trois ans plus tard, à la Libération. Il s'est intégré parfaitement à la vie locale. De l'école primaire à Thoiras (à 3 km à pied, en galoches), il passe au cours complémentaire de Saint-Jean-du-Gard et prend en plus des leçons de latin. Il rejoint les Éclaireurs unionistes. Sur son dernier bulletin scolaire en 1945, le directeur déplore son prochain départ et écrit qu'il est « un excellent élève doué en français et particulièrement en mathématiques, un sujet d'avenir » ! Profondément marqué par ces années cévenoles, Martin garda un grand attachement pour la famille qui l'avait hébergé et hérita d'eux sa culture protestante, le goût de la campagne, il découvrit aussi le scoutisme auquel il resta lié jusqu'à son entrée à l'ENS. Tout ceci, mêlé à l'héritage culturel transmis par ses parents, lui conféra un humour bien à lui et un regard critique qui a frappé ses camarades normaliens.

Après la Libération, en 1945, Friedrich Zerner eut d'abord un contrat de recherche en aéronautique qui l'amena à Paris, où Martin rejoignit ses deux parents, qui trouvèrent assez vite à se loger à Orsay et purent reprendre Henri avec eux. Martin fut inscrit en quatrième au lycée Lakanal à Sceaux – où, entre autres, il eut comme professeur d'histoire Marc Ferro qui l'enthousiasma. En 1948, F. Zerner obtint un poste de chercheur au CNRS à l'université de Marseille, au laboratoire de mécanique des fluides. Ils s'installèrent à Marseille, dans les conditions difficiles de l'après-guerre, la mère conservant un lien professionnel à Paris où elle occupait un poste de secrétaire, Martin entrant en seconde au lycée Thiers. Il y fut un élève brillant, en sciences et en lettres, tout naturellement inscrit ensuite en math sup. ; mais le père meurt en avril 1951. Elisabeth Zerner, qui avait conservé son travail, revint s'installer à Paris avec ses deux fils. Martin fut inscrit en math spé. au lycée Saint-Louis et réussit du premier coup le concours d'entrée à l'École.

Entré à l'ENS en 1952, sorti en 1956, Martin Zerner bénéficie d'une année supplémentaire à l'*Institute for Advanced Study* de Princeton. Après son séjour à Princeton, en octobre 1957, il se marie avec Monique Chardavoine, étudiante en histoire à la Sorbonne. De 1957 à 1963, il est attaché de recherche au CNRS, et soutient sa thèse sous la direction de Laurent Schwartz. À la rentrée 1962, il est nommé maître de conférence (ancien style) à la Faculté des sciences de Marseille et en 1966, il rejoint Alexandre Dieudonné à Nice où celui-ci s'entoure d'une équipe particulièrement dynamique (Adrien Douady, Louis Boutet de Monvel, Christian Houzel, André Martineau et plus tard Jean Cea et Pierre Grisvard), pour monter le Département de mathématiques. Martin y resta professeur jusqu'à sa retraite en 1995. Il rejoint alors le Laboratoire d'histoire et philosophie REHSEIS à Paris. Son épouse, devenue élève de Georges Duby à Aix-en-Provence, l'avait suivi à Nice, où elle avait entamé une carrière d'historienne du Moyen Âge, et devint à son tour professeur en histoire médiévale à l'université de Nice. Ils ont eu trois filles, Sylvie, Hélène et Jeanne. Son frère Henri a reçu une formation d'histoire de l'Art sous la direction de Meyer Schapiro à New York et d'André Chastel à Paris. Il a enseigné à Brown University (1966-1973), puis à Harvard (1973-2015), où il est aujourd'hui professeur émérite.

Dans les *Math Reviews*, au nom de Martin Zerner, il n'y a que quarante-cinq titres (sans compter évidemment ceux de son homonyme également mathématicien, Martin P. W. Zerner, qui travaille à l'ETH Zurich). Ceci tranche beaucoup avec l'inflation actuelle des publications. Il faudrait toutefois ajouter ses articles dans des ouvrages de vulgarisation ou d'enseignement (trois articles dans l'*Encyclopedia Universalis* et un autre dans « *La Mathématique enseignée aux physiciens et aux chimistes* ») ainsi que ses récentes contributions à l'histoire des mathématiques, qui n'apparaissent pas dans cette liste. En fait, sa production scientifique a été à peu près constante et peut se décrire comme ci-dessous.

Martin Zerner est donc l'un des dix-sept étudiants de Laurent Schwartz (dont Boutet de Monvel, Malgrange et Grothendieck !) pour une thèse sur la théorie des équations aux dérivées partielles (EDP) réalisée entre 1957 et 1963 à Paris dans le cadre de l'Institut Henri-Poincaré, à l'époque le seul endroit parisien où l'on faisait de la recherche en mathématiques.

Malgré la modestie des moyens matériels (en terme de bureau, de documentation etc.), ce fut une période très stimulante pour ce type de recherches. Avec l'introduction des distributions, Laurent Schwartz a réussi à rapprocher le point de vue visionnaire d'Hadamard (1884 s) sur les singularités des solutions d'équations hyperboliques et les méthodes de l'Analyse fonctionnelle, promues par le groupe Bourbaki. Les élèves de Schwartz se sont engouffrés avec enthousiasme dans cette brèche, avec Hörmander. Martin Zerner y a trouvé l'occasion d'y jouer un rôle

essentiel. Mentionnons l'honneur d'avoir été choisi pour aller chez Hadamard et pour l'aider à finir les derniers chapitres de son livre entre 1958 et 1959. Entre 1958 et 1969 il a réalisé dix articles sur le sujet où l'on trouve en particulier le premier résultat sur la propagation des singularités selon une bicaractéristique. C'est l'objet de sa thèse et Hörmander le cite comme précurseur de ses propres travaux. Il s'agit alors d'une étude dans le cadre analytique complétée par un article avec François Trèves. Cet ensemble de contributions lui vaudra en 1977 le prix Bordin de l'Académie des Sciences. Goro Kato et Daniele Struppa citent dans leur livre *Fundamentals of Algebraic Microlocal Analysis*, un théorème, essentiel pour la suite de la théorie, sur les valeurs au bord de fonctionnelles analytiques, attribué par Martineau à Malgrange et Zerner – et donc dit théorème de Malgrange-Zerner – sans que ni Malgrange ni Zerner l'aient publié. Ne pas se soucier de publier ses contributions est d'ailleurs un travers de la personnalité de Martin Zerner qui ne fera que s'amplifier au cours des années.

En 1960-1970 c'est aussi le démarrage en France d'une approche moderne des mathématiques appliquées (EDP), stimulée par l'apparition des calculateurs et les contributions visionnaires de Jacques-Louis Lions (1947 s). Autant par goût que par idéologie (faire des mathématiques « utiles »), Martin Zerner s'est très tôt investi dans cette approche. Un des sujets de réflexion naturels est l'analyse de l'erreur faite en remplaçant des phénomènes continus décrits par des EDP par des phénomènes dépendant d'un nombre fini de variables. Pour Zerner c'est l'objet entre 1961 et 1972 de sept contributions. Ultérieurement, dans ce domaine, il aura encadré deux thèses de 3^e cycle soutenues en septembre 1969, celle Abdelaziz Mostéfaï et celle d'Amar El Kolli, et la thèse d'état d'Amar El Kolli soutenue en 1977. Le sujet était déjà populaire dans l'école russe avec entre autres les contributions de Tihomirov (1955), Kolmogorov (1956) et Mitjagin (1963) sur ce qu'ils ont appelé l'épsilon entropie. Cela vaudra à Martin d'être invité à Moscou tout le mois de mai 1968 : un séjour que finalement il va écourter d'une bonne semaine, on devine pourquoi ! Il restera ensuite en contact avec Arnold et Kolmogorov qui chercheront toujours à le rencontrer lors de leurs visites en France.

Plus tard, sous l'influence de ses collaborateurs, souvent plus jeunes, et de ses étudiants, Martin a diversifié son approche des mathématiques appliquées. En 1976 nous avons eu la chance, Saïd Benachour et moi de bénéficier de la collaboration de Martin pour prouver des propagations de l'analyticité pour les solutions des équations d'Euler de la mécanique des fluides. Par certains aspects et en espérant faire preuve d'objectivité, il me semble qu'il s'agit d'un travail qui a joué un rôle précurseur (en particulier pour l'article fondamental de Beale, Kato et Majda) dans l'étude de régularité de ces solutions.

Avec son élève Abdelkader Intissar qui étudiait la théorie des pôles de Regge, Martin Zerner s'est intéressé à la théorie spectrale de semi-groupes possédant une propriété de positivité, donc en relation avec le théorème de Krein-Rutman publiant, entre 1981 et 1994, huit articles avec des applications variées allant de la physique théorique à la dynamique des populations.

Enfin on trouve aussi dans sa liste de publications des choses un peu plus exotiques comme un article avec Denise Chenais (1963 S) sur l'analyse numérique d'un problème d'élasticité motivé par un contrat avec un fabricant de skis, ou avec M. Sylvain un des premiers articles sur l'existence (locale avant l'apparition de singularités) de solutions lipschitziennes de lois de conservation.

Martin n'a jamais été formellement membre d'un parti politique mais le militantisme a marqué toute sa carrière, et il n'a jamais renoncé au principe marxiste de la lutte des classes auquel s'ajoute naturellement le combat contre l'exploitation des anciennes colonies par les sociétés occidentales et jusqu'à la fin de sa vie il a participé activement au soutien des migrants et des sans-papiers.

Une des choses les plus remarquables dans cette quête de synthèse entre activité mathématique et militantisme me semble être son engagement pour l'Algérie. Bien sûr, il a participé sans réserve aux actions menées en France en faveur de la fin de la guerre et pour l'indépendance de l'Algérie. Ensuite il y a fait son premier séjour dans le cadre d'une des missions de coopération organisées en 1964 à l'université d'Alger par la première vague de coopérants militaires (j'ai eu la chance d'en faire partie avec en particulier Daniel Lehmann également ami proche de Martin et qui a suggéré son invitation). Pour l'organisation de ces missions de mathématiciens nous avons bénéficié de l'appui de Rachid Touri nouveau directeur du Département de mathématiques et du service culturel de l'ambassade de France où officiait Stéphane Hessel. Touri et Mostefai, nouveau maître de conférence à Alger, rencontrent ensuite Zerner au Congrès international des mathématiciens à Moscou durant l'été 1966 et décident la mise en place d'un DEA de mathématiques à l'université d'Alger : il sera la cheville ouvrière de ce projet. L'enseignement est conjointement assuré par des jeunes Algériens de plus en plus nombreux au fur à mesure de leur formation, de nouveaux coopérants militaires comme Boutet de Monvel et Filippi, et d'enseignants français ou italiens (par exemple Geymonat, Grisvard, Malgrange). Zerner stimule les participations, organise et harmonise les visites. L'expérience a duré jusqu'en 1978. Elle a conduit à la réalisation de trois thèses d'État et d'une quinzaine de thèses de troisième cycle, certaines soutenues à Alger même, dont celles de Mostefai et El Kolli citées ci-dessus, les autres en France, le plus souvent à Nice. Elle est également illustrée par le projet dit « du cône d'eau ». L'Algérie est un pays pétrolier doté à son indépendance d'une Société nationale pour la recherche et l'exploitation pétro-

lière, la SONATRACH. Donc, pour participer à l'avenir du pays et contribuer à son indépendance vis-à-vis des grandes sociétés pétrolières « impérialistes », il convient que les étudiants contribuent à cette industrie. L'initiative en revient probablement à Giuseppe Geymonat. Dans le sol, il arrive que se produise une interface entre de l'eau et du pétrole, soit parce que l'eau était déjà là, soit parce qu'elle a été injectée pour pousser le pétrole vers le puits. Et bien sûr, il convient d'analyser cette interface pour éviter de pomper l'eau à la place du pétrole. Dans le contexte mathématique cela porte le nom de problème de Muskat et cela sera un des thèmes de recherche et de coopération avec l'industrie du groupe. L'ensemble de l'aventure est très bien décrit dans un article de Zerner et El Kolli (deux acteurs essentiels du projet) : « Une tentative de coopération indépendante : La formation d'une équipe de recherche en mathématiques à Alger (1966-78) », *Cahiers de la recherche sur l'éducation et les savoirs* 9/2010. Mais dans cet article on trouve une certaine amertume. Le projet « cône d'eau » ne semble pas avoir suscité un enthousiasme énorme de la part des ingénieurs de la SONATRACH. Ils étaient probablement plus tentés par l'utilisation de « services » offerts par les multinationales. L'ensemble des activités mathématiques à Alger a subi ensuite un ralentissement temporaire et a repris avec de nouveaux chercheurs.

Néanmoins la reconnaissance de l'équipe actuelle de mathématiciens algériens pour Martin reste très vive. À l'annonce de son décès, une journée d'étude initialement prévue sur les dérivées partielles à l'université d'Alger (USTHB) a été immédiatement transformée en hommage officiel à Martin Zerner, le mercredi 20 décembre 2017. En trois points annoncés par le programme : 1) Martin, un ami de l'Algérie ; 2) le fondateur de la formation doctorale en mathématiques après l'indépendance ; 3) témoignages sur ce grand mathématicien et son humanisme.

Conscient du rôle des mathématiques dans notre société, Martin s'est impliqué dans l'expérience des IREM (Institut de recherche sur l'enseignement des mathématiques), membre de la Commission inter-Irem « Épistémologie et histoire des mathématiques », participant aux colloques et donnant des conférences. À sa retraite en 1995, il est devenu membre associé du laboratoire de REHSEIS. Il y a été très actif. Il a codirigé une thèse sur la finance mathématique jusqu'à sa soutenance en 2010, à laquelle il a réussi à être présent, alors même que sa longue hospitalisation n'était pas tout à fait terminée. Et tant qu'il a pu se déplacer, jusqu'en 2015, il a suivi le Séminaire de recherche en histoire des sciences. Je cite ici un extrait du témoignage envoyé par Hélène Gispert du Groupe d'histoire et de diffusion des sciences d'Orsay (GHDSO) : « Martin a été un historien des mathématiques dont on peut toujours constater la modernité. Son apport dans cette façon de faire aujourd'hui une histoire sociale et culturelle des mathématiques, de leur contenu, de leur production, de leur transmission, est important et trop méconnu... Avec des conceptions marxistes de

ce qui peut être objet d'histoire, il a été l'un des premiers à prendre à bras le corps l'histoire des mathématiques comme l'histoire d'une activité humaine, produite par des hommes inscrits dans un contexte social, culturel, institutionnel, mathématique particulier et a écrit un gros article (85 pages) le premier sinon un des premiers du genre, sur les traités d'analyse écrits au XIX^e siècle. »

En guise de conclusion, j'ajoute quelques commentaires vraiment personnels. Dès les débuts de ma carrière, j'ai eu la chance de bénéficier de l'aide d'un fantastique réseau d'amis proches et excellents mathématiciens : Louis Boutet (1960 s), Charles Goulaouic (1958 s), Jean-Pierre Labesse (1963 s), Uriel Frisch (1959 s). Mais celui à qui je dois le plus dans cette aventure est sans aucun doute Martin Zerner. C'est après notre rencontre à Alger que je suis entré dans le monde des EDP et des mathématiques appliquées. Ensuite nous avons constamment interagi. Notre collaboration avec Saïd Benachour sur l'analyticité des équations d'Euler a été une étape importante. J'ai eu aussi d'excellentes expériences lorsque durant mes années à Nice, j'ai partagé son enseignement. Enfin je considère que les textes de « vulgarisation » que nous avons écrits pour l'*Encyclopedia Universalis* sous la direction de l'éditeur de l'époque, Jean-Luc Verley (1957 s), ont été une vraie réussite et sont toujours d'actualité.

J'ai aussi partagé son enthousiasme pour la montagne avec de régulières escalades à Fontainebleau ou au Baou de Saint-Jeannet et je me souviens avec émotion d'une super traversée du Pelvoux avec Martin et Daniel Lehmann. Au-delà des choix scientifiques politiques et pédagogiques, Martin s'était construit un réseau de proches et même de très proches amis. Il avait intégré dans cette galaxie ses étudiants. Aussi bien les étudiants de maîtrise que ses thésards. Comme pour les contributions scientifiques, il y a peu de traces officielles de ces étudiants. Sur le *Math Genealogy*, on en trouve un seul ! Mais Martin en a eu bien plus. Beaucoup d'étudiants algériens dont Amar El Kooli. Et il a aidé beaucoup de jeunes sans être leur directeur de thèse, comme Guy Métivier ou Jacques Morgenstern (à l'époque il n'y avait pas à Nice beaucoup de seniors impliqués dans l'informatique théorique). Dans ce rôle il faisait preuve de générosité scientifique et de chaleureuse amitié.

Mais par son indépendance, ses critiques et ses remarques sarcastiques, Martin Zerner a toutefois dérangé les notables de la recherche pure ou appliquée, qui ont eu tendance à l'ignorer. Dans la « Matheusie » – selon le terme proposé dans son article sur Joseph Bertrand – il n'y a heureusement pas de goulag, mais il y a des placards et on ne sait, ni bien gérer, ni encourager les individus un peu ou beaucoup atypiques, fussent-ils Roger Godement (1940 s), que cela ne semble pas avoir affecté, ou Alexandre Grothendieck. Jaloux de son indépendance, Martin ne semble pas avoir admis qu'il est (en paraphrasant La Fontaine) impossible d'avoir à la fois la liberté du loup et la soupe du chien. Il me semble qu'il en a souffert, malgré son

humour constant, le recul que cela lui conférait et enfin l'accueil chaleureux que lui ont réservé les historiens des sciences.

Claude BARDOS (1960 s)
avec la collaboration de Monique ZERNER
et d'Henri ZERNER

MAUSSION de FAVIÈRES (Jacques-Ghislain de), né le 14 janvier 1929 à Avrillé (Maine-et-Loire), décédé le 18 janvier 2018 à Paris. – Promotion de 1953 I.



Jacques-Ghislain de MauSSION de Favières voit le jour le 14 janvier 1929 à La Boissière, demeure familiale du côté de sa mère, située à Avrillé, dans le Maine-et-Loire. Il est le deuxième enfant d'une fratrie qui lui offre trois sœurs. Son père travaille dans les assurances. Sa mère est une femme de caractère.

En 1936, il entre dans l'établissement Saint-Maurille, à Angers. Il y effectuera sa scolarité, du primaire au secondaire, dans un contexte de Seconde guerre mondiale. Tout en étant épargné, le jeune Ghislain sait le domaine où il a vu le jour occupé, voit son père partir à la guerre (il en reviendra et sera affecté au service départemental du ravitaillement), perd des oncles, entend parler sous le nom de Leclerc des exploits d'un autre. Il développe une particulière tendresse pour sa sœur aînée, très présente à ses côtés au cours de ces années.

Cet attachement profond aux siens, allié à une impérieuse soif de s'en détourner pour mieux se tourner vers des ailleurs, devait constituer une des clés de son existence : s'il a éprouvé l'appel du lointain et l'a écouté, son ancrage familial a toujours constitué le socle sur lequel il s'est bâti, en empruntant diverses voies.

Les années de lycée, qui s'accompagnent d'un intense investissement sportif (hockey sur gazon au SCO, le club sportif de l'Ouest, angevin, et course à pied), se soldent par l'obtention de deux baccalauréats : en 1946, le baccalauréat de philosophie ; l'année suivante, celui de mathématiques (1947). Un enseignant le distingue, ses parents se laissent convaincre d'envisager pour lui des études supérieures. Il sera inscrit à l'université catholique de l'Ouest. S'interroge. Et demande à être admis en hypokhâgne au lycée Louis-le-Grand, qu'il rejoint comme interne en 1948. En deux temps, car une maladie le force à revenir chez les siens pour se soigner. Et pour mieux repartir vers Paris et la rue Saint-Jacques.

Il y rencontre Jacques Derrida (1952 I), Pierre Bourdieu (1951 I), qui lui aura alors laissé le souvenir d'une explication remarquable d'un texte espagnol. Les

maîtres sont là : « le maître Alexandre », Jean Hyppolite (1925 l). Les jeunes disciples de l'époque se souviennent peut-être de l'anecdote qui veut que, l'un d'entre eux, Paul Balta, se proposant d'expliquer un passage de *La Phénoménologie de l'Esprit*, Hyppolite l'interrompt aussitôt : « Ah, non ! Non ! Hegel, c'est moi ! ».

Il est admis à l'ENS en 1953, retrouve rue d'Ulm ses condisciples de classes préparatoires Bourdieu, Derrida. Il rencontre Michel Serres (1952 l), échange des conversations teintées de respect mutuel avec Robert Abirached (1952 l), Paul Veyne (1951 l), Gérard Genette (1951 l), dont il apprécie l'humour et dont il suivra les travaux fidèlement en initiant plus tard des étudiants à la narratologie. Comme pour un grand nombre des élèves de la rue d'Ulm, le caïman Louis Althusser (1939 l) exerce une grande influence sur lui. Au sein des amis des lettres et des humanités qu'ils sont tous, s'esquisse déjà le cercle des voyageurs, Gilbert Dagron (1953 l), Michel Crouzet (1948 l) ou Robert Turcan (1952 l).

Les études ont repoussé le moment de son appel pour la guerre d'Algérie et c'est en 1956, l'année même où le jeune Kateb Yacine publie *Nedjma* – dont la poésie étoilée l'éblouit – qu'il doit partir au combat dans les Aurès. Comme chasseur alpin, il servira pendant dix-huit mois dans une guerre qu'il juge injuste et dont il restera traumatisé. C'est aussi le point de départ de son attirance pour une culture qu'il découvre et vers laquelle il n'aura de cesse de se tourner.

Si son intérêt pour la culture arabe et berbère a été éveillé en Algérie, son goût pour les lettres gréco-latines, héritage familial, n'en demeure pas moins présent : à son retour en France, il présente en candidat libre l'agrégation de lettres classiques à laquelle il est brillamment reçu en 1958.

Et demande aussitôt un poste d'enseignant à l'étranger.

C'est ainsi qu'il prend ses fonctions au lycée de Fès au Maroc. Il y restera deux ans, qu'il consacre aussi à sillonner le pays, tout en maintenant son intérêt partagé entre la culture de l'Afrique du nord et celle des lettres classiques. Il visite ainsi l'actif et rayonnant monastère de Tioumliline, et revient à Azrou à la demande du père abbé pour dispenser des cours de latin aux moines bénédictins. Il fait aussi la connaissance d'Ahmed Sefrioui. Les contes et nouvelles du *Chapelet d'ambre* (1949) et les souvenirs de *La Boîte à merveilles* (1954) convoquent volontiers les ruelles de la médina de Fès. Jacques (prénom qu'il privilégie sur celui, familial, de Ghislain) partage avec le « Loti marocain » l'amour des lettres et celui des pierres que l'histoire s'est chargée de polir. Il entreprend également très vite l'apprentissage de la langue arabe, classique et dialectale, en autodidacte. Et dans le même temps multiplie les clichés photographiques et se documente de façon très active sur les éléments du patrimoine architectural islamique.

En 1960, il décide de remonter la course du soleil et de prolonger sa découverte du Maghreb par celle du Machreq en se portant candidat pour un poste à l'université de Damas. Il enseigne dans le département des lettres françaises et participe dans le même temps à des travaux de recherche au sein de l'Ifpo (Institut français du Proche-Orient) sur place. Son étude sur les hammams publics de Damas, « Note sur les bains de Damas », illustrée de clichés photographiques, est alors publiée dans le *Bulletin des Études Orientales* (tome XVII, 1961-62). Il commence aussi à se passionner pour la numismatique, en ce que les monnaies sont porteuses d'histoire et évocatrices de transactions humaines.

Sa rencontre avec Nikita Elisséeff, alors directeur-adjoint de l'Ifpo, date de cette même période syrienne. Leur amitié se poursuivra par-delà les années, en la personne de Valéry, le fils du professeur d'histoire islamique, son filleul. D'autres liens forts se nouent avec Pierre Lavergne, normalien de Saint-Cloud, qui devient son colocataire et décèdera de façon tragique quelques années plus tard alors qu'il occupait un poste en Jordanie. Tout au long de sa vie, Ghislain évoquera son souvenir avec une authentique émotion.

Deux ans plus tard, en 1963, il est détaché de l'Éducation nationale et rejoint le ministère des Affaires étrangères.

Dans un contexte de reprise des relations diplomatiques entre la France et l'Irak, sous la république des frères Aref, il est nommé en 1963 conseiller culturel et de coopération technique à Bagdad, aux côtés de l'ambassadeur Jacques Dumarçay. À ce titre, Jacques de Favières (forme abrégée de son nom qu'il favorise à ce moment de sa vie) a en charge la Coopération universitaire et le Centre culturel français, dirigé alors par Henri Marchal, nommé plus tard directeur du Musée des arts d'Afrique et d'Océanie, depuis disparu avec la création du Musée du quai Branly. Ses années passées en Irak sont celles de la venue à Bagdad d'orientalistes français de renom, parmi lesquels les professeurs Berque, alors titulaire de la chaire d'histoire sociale de l'Islam contemporain au Collège de France, et Blachère, directeur d'études à l'*École pratique des hautes études* et de l'Institut d'études islamiques de l'université de Paris, traducteur « critique » du *Coran*. Sa grammaire de l'arabe « La Blachère », outil du quotidien, lui permet de conserver intacte sa pratique écrite et parlée de la langue arabe littéraire tout au long de sa vie.

Assumant ses fonctions de diplomate sans que cela constitue son trait de caractère dominant, il est avant tout orientaliste passionné, comme en témoigne son ouvrage *Damas. Bagdad. Capitales et terres des califes* (Beyrouth, Dar el Machreq, 1971), qui avait pour point de départ un article et qu'il publiera des années plus tard. Il y fait un éloquent parallèle entre les deux cités, « dont les noms semblent s'appeler l'un l'autre », montre leurs affinités sans négliger leurs divergences. L'ouvrage, dont Nikita Elisséeff fait le compte-rendu scientifique (*Cahiers de Civilisation Médiévale*, 1973,

16-63, p. 251-254), comporte plus d'une centaine de reproductions – jugées par lui parfois décevantes – de sa précieuse collection de photographies et inclut, notamment, de remarquables agrandissements de monnaies arabes frappées à Damas ou Bagdad. Cette documentation photographique est utilisée à des fins de recherche portant sur des patrimoines mondiaux aujourd'hui endommagés ou disparus.

C'est aussi à Bagdad qu'il fait la rencontre de Nawal Saour, irakienne, comme lui voyageuse entre l'Orient et l'Occident et passionnée de langues. Elle est traductrice à l'Ambassade de France, de l'arabe, sa langue maternelle, vers le français et l'anglais et travaille alors auprès de l'ambassadeur Pierre Gorce (1936 l), en poste depuis 1967. Il l'épouse en juillet 1970, à Bagdad. Ils quittent ensemble l'Irak quelques mois plus tard.

Jacques de Favières réintègre le ministère de l'Éducation nationale en demandant de nouveau un poste à l'étranger ; il est nommé inspecteur d'Académie, à Brazzaville. Le couple doit alors faire face à la perte de leur premier enfant, qui ne vivra que quelques heures. L'année suivante, en 1972, naîtra sa fille, Sylvie, en hommage à Nerval, à Beyrouth, où la mère de Nawal a un appartement.

À Brazzaville, il travaille en étroite collaboration avec Henri Lopes, dont l'ouvrage francophone *Tribaliques* est lauréat du Grand prix littéraire d'Afrique noire en 1972, alors premier ministre de la République du Congo (1973-1975), et qui sera ambassadeur en France de 1998 à 2015.

Il demande un poste en Algérie, ne l'obtient pas et rentre en France en 1976.

Après avoir exercé un an à Luchon, il s'installe à Toulouse, où naîtront ses filles Sabine (1977) et Florence (1979) dont les noms évoquent son goût pour la civilisation romaine. À la collection de clichés des monuments d'Orient s'ajoute celle, des églises romanes d'Occident, à la recherche desquelles tout déplacement est prétexte. Il a le plaisir de retrouver Jean Pradines (1954 s), professeur à l'université Paul-Sabatier.

Il enseigne dans le secondaire, au lycée Raymond-Naves, qu'il qualifie de lycée-pilote, qui compte de nombreux élèves sportifs et dont il apprécie les méthodes dynamiques et innovantes ; il se dévoue à ses élèves qui, de leur côté, lui vouent autant de respect que d'affection. Il assure aussi une charge de cours à l'université du Mirail, en narratologie, et explore avec une passion transmissible les perspectives ouvertes par ce champ d'études. Son humour fin, volontiers teinté de cynisme, rend son savoir accessible, stimulant.

Croix de la Valeur militaire suite à une blessure en Algérie, Chevalier de l'Ordre National du Mérite, il est fait Officier des Palmes académiques.

En 1990, il s'installe à Paris et renoue avec plusieurs de ses camarades, comme Gilbert Dagron, Robert Turcan, Paul Balta. Passionné par la politique extérieure, il suit de très près l'actualité du Machreq, ainsi, avec émotion, que les pas de sa fille Sabine, qui partage son intérêt pour cette région.

Ces années de retraite sont aussi l'occasion d'entreprendre l'édition annotée de trois récits de voyages. Il en publiera deux, dans la collection *Manuscrits retrouvés* des Éditions Kimé : *Les Voyages et observations du Sieur de La Boullaye-Le Gouz* (1994), qui retrace les aventures au Proche-Orient d'un seigneur angevin au XIII^e siècle, et *Mémoires du Chevalier d'Arvieux*, se concentrant à la même époque sur le voyage à Tunis du chevalier, envoyé extraordinaire du Roy à la Sublime Porte, consul d'Alep, d'Alger, de Tripoli, et autres Échelles du Levant. Il caressait le dessein de publier enfin un troisième récit de voyage qui aurait pour cadre l'Afrique, troisième et dernier pôle de ses incursions. Il en a été empêché par la douloureuse maladie qui l'a progressivement privé de tout ce qu'il aimait, la lecture, l'écriture et enfin la parole, mais jamais de son épouse, de ses filles et petits-enfants. Tous ceux qui l'ont connu témoigneront de sa droiture, de sa grande humanité et de sa volonté de toujours prendre la défense des victimes d'injustices, des minorités. Cela, à sa manière, singulièrement dégagée de toute considération matérialiste ou carriériste.

Sabine et Sylvie de MAUSSON, ses filles

PEYRE (Christian), né à Limoges (Haute-Vienne) le 15 mai 1934, décédé à Parmain (Val-d'Oise) le 20 mars 2018. – Promotion de 1954 I.



Né d'une mère institutrice et d'un père ouvrier mécanicien à la régie des tabacs, c'est dans sa ville natale de Limoges que Christian mène ses études primaires et secondaires au lycée Gay-Lussac, avant de « monter » à Paris pour les classes préparatoires de lettres à Louis-le-Grand.

En 1954, il intègre l'École normale supérieure pour quatre ans. Agrégé de lettres classiques, il est aussi diplômé de l'École pratique des hautes études (IV^e section). Le 23 septembre 1957, il épouse Simone Marie Bezard ; deux garçons, Philippe et Henri, leur naissent. Mais, comme tous les jeunes de sa génération, son passage sous les drapeaux, de 1958 à 1960 au moment de la guerre d'Algérie, a été pour lui une épreuve douloureuse, qui l'a marqué pour toujours.

De 1961 à 1964, il séjourne à l'École française de Rome ; c'est l'occasion pour lui de reprendre les fouilles du site de Casalechio di Reno (près de Bologne) : ce site occupe une place importante dans ses recherches portant sur les relations entre les peuples celtiques et étrusco-italiques en Italie avant la domination romaine. De retour en France, il fait toute sa carrière à l'ENS, comme *caïman* d'abord de latin (1962 à 1974), puis d'archéologie à partir de 1974 ; il est administrativement d'abord agrégé-répétiteur, puis maître-assistant et enfin sous-directeur de l'ENS. En 1998

le directeur Étienne Guyon (1955 s) lui remet les insignes de l'Ordre national du Mérite.

En 1974, il obtient la transformation de son poste d'enseignant de latin en poste d'archéologue ; cela ne fait qu'entériner le rôle qu'il avait joué dès son arrivée dans le corps enseignant de l'ENS pour promouvoir et développer ce type d'approche de l'Antiquité. Il peut alors fonder avec le plein appui du directeur Jean Bousquet (1931 l) lui-même ancien membre de l'École française d'Athènes, le laboratoire d'archéologie de l'École qui bientôt fédéra plusieurs petites équipes du Centre national de la recherche scientifique, qui formèrent bientôt le noyau d'une unité mixte de recherche CNRS-ENS dont il a été le créateur, et premier directeur de 1990 à 2000¹. Elle associait d'éminents spécialistes aussi bien de l'hellénisme oriental que des Étrusques ou de l'Afrique du nord antique, de l'armée romaine, de la mosaïque, de la peinture murale et naturellement du monde celtique, – en un regroupement profondément original, qui a représenté une sorte de révolution dans un établissement où l'approche des civilisations antiques ne passait guère jusque-là par l'archéologie de terrain, ni ne sortait des secteurs les plus classiques du monde gréco-romain. Cette équipe associe aujourd'hui encore l'archéologie d'Orient et d'Occident à la philologie (d'où son acronyme AOROC), conformément à une des grandes préoccupations scientifiques de Christian Peyre : confronter les sources textuelles aux réalités archéologiques.

Membre de l'Institut d'études étrusques et italiques, et de la Römisch-Germanische Kommission, ses thèmes de recherche personnels ont concerné principalement les relations entre les peuples celtiques et étrusco-italiques et la Cisalpine celtique. C'est ainsi qu'il publie aux Presses de l'École en 1979 un petit livre *La Cisalpine gauloise du II^e au I^{er} siècle avant J.-C.* – toujours en grande partie d'actualité et qui fait l'objet d'un projet de réédition numérique. À l'École ou chez lui ses préoccupations scientifiques animaient de nombreux débats, et son fils Philippe de rappeler *notamment des discussions autour des questions de politique et de vote chez les Celtes, avec leurs références aux modes de votation grecs*, ainsi que *son attention aux questions de frontières et à leur sens dans les civilisations de l'époque.*

Ce fut aussi un enseignant hautement apprécié de générations de normaliens et de normaliennes qu'il a formées et à qui il a enseigné le latin toujours avec bienveillance, mais aussi avec exigence et fermeté, les préparant ainsi à l'agrégation ou les guidant dans leur parcours académique. Parmi eux, Alain Juppé (1964 l) qui lors d'une conversation amicale, parlant de son séjour rue d'Ulm, se rappelait le caïman de latin comme l'un de ses enseignants de l'École qui l'avait le plus marqué par son enseignement et sa grande rigueur. Certains de ses anciens élèves avouent qu'il les terrorisait lors de ses corrections de versions² ou de thèmes latins par la colère – au demeurant plus ou moins feinte – que provoquaient chez lui les fautes

qu'il avait découvertes dans leurs copies. Mais ils savaient aussi qu'en ces temps où le « bonvoust », l'instruction militaire obligatoire³, faisait partie de la scolarité normalienne, et où les élèves étaient censés aller régulièrement le samedi matin faire des séances de préparation militaire au fort de Vincennes, ou passer une partie de leurs vacances en périodes au camp de Mourmelon (Marne), ou quelque autre lieu de villégiature tout aussi attrayant, ils pouvaient compter sur la bienveillance de Christian Peyre – qui, en tant que caïman de latin, s'était vu affecter la tâche de *caïman bonvoust* – pour solliciter (et obtenir) la plus grande indulgence des autorités militaires s'il leur était arrivé d'« oublier » de se rendre à leurs convocations.

Pour ce qui est de l'archéologie, il a initié les élèves aux techniques archéologiques en vigueur à son époque, effectuant ainsi des travaux pratiques dans la Cour Pasteur, transformée de temps en temps en terrain d'expérimentation. On y voyait des apprentis topographes penchés sur une tablette à essayer de relever le monument Pasteur à l'aide d'une alidade, ou encore à prendre des niveaux ou à s'essayer à manipuler un Hasselblad ou un autre appareil photographique. Sa vision pour ainsi dire prophétique de l'avenir de la discipline était tournée vers la technique et les travaux pluridisciplinaires. Ses fouilles à Minot, entre 1971 et 1982, ont aussi été l'occasion de resserrer les liens avec ses élèves ainsi confrontés aux réalités de terrain. C'était une époque pleine d'émotion pour les anciens et quelque peu nostalgique d'une École tout aussi rayonnante, mais un peu moins tentaculaire ;

C'est au mois d'août que la petite équipe, composée d'une dizaine de personnes, partait en campagne pour Minot (à une cinquantaine de kilomètres de Dijon). Que ce soit pour Éliane, Élisabeth, Nicole, Bouyou, Bruno, François, Maurice, Michel, Serge et les autres, cette expérience représente une *inépuisable réserve de bons souvenirs et de récits hauts en couleurs* et cela même si, avant d'aller sur le chantier, il fallait chercher des escargots (pour le repas de fin de mission) ou ramasser des girolles (pour les omelettes).

C'est au château, en fait la maison de retraite du village (bled) que toute la smalah prenait ses quartiers, où le bien manger et le bien boire étaient de rigueur. Là, la discipline était de mise : pas question, la journée finie, de laisser le matériel sans être nettoyé et prêt à resservir pour le lendemain. Christian Peyre, en fin pédagogue, se livrait à de véritables cours d'initiation à l'archéologie et tous participaient, chacun à son tour, aux diverses tâches tissant un climat de confiance et d'amitié non seulement au sein du groupe, mais aussi avec les autochtones parfois surpris par cette bande de joyeux fouilleurs.

Au laboratoire qui, avant de prendre place sous les combles du 45 en 1996, avait connu plusieurs errances dans l'École, de l'aile Rataud au pavillon Pasteur, régnait une ambiance amicale et même, pourrait-on dire, familiale, propice aux échanges et aux recherches. Au-delà du travail, il n'était pas rare à Christian Peyre de parler de sa

maison de Parmain, de la visite d'un hérisson dans le jardin ou des volets à repeindre, voire d'évoquer de petits problèmes de santé ; il restait toujours à l'écoute des autres.

Après l'archéo-cave, l'archéo-lingerie, est venu le temps de l'archéo-chapelle. C'est en 1995 que le projet de transformer le comble de l'ancienne chapelle est entériné. L'encombrante charpente, qui d'ailleurs laissait supposer qu'à une époque un dôme en lattes et plâtre avait sans doute couvert l'espace de la chapelle qui s'élevait alors sur deux niveaux, est remplacée par une charpente en lamellé-collé qui permit de dégager l'espace et ainsi de créer une grande salle polyvalente, deux bureaux et une mezzanine.

Dans le cadre des travaux d'extension du laboratoire, toujours sous l'impulsion de Christian Peyre, prend place l'aménagement de la bibliothèque d'archéologie, au niveau de la cour aux Ernests. L'entrée fut décorée de peintures inspirées de celles de la villa de Poppée à Oplontis, réalisées par Dominique Antony et financées par l'association Dephy.

Ces différentes installations témoignent de la dynamique qu'a insufflée Christian Peyre au laboratoire depuis sa création et de l'importance grandissante qu'il a pris, et dont la reconnaissance et la notoriété ont bien vite dépassé le cadre de l'École.

L'heure de la retraite, puis la disparition de son épouse (le 31 décembre 2014) ont marqué un certain repli sur lui-même. Le 23 mars 2018, d'anciens collègues et élèves de l'École sont venus, lors d'une cérémonie funéraire très dépouillée, rendre hommage à l'homme et au savant, et soutenir dans cette épreuve ses fils, belles-filles et les quatre petits-enfants.

Que ces cendres reposent en paix ! À l'École⁴, sa marque est plus que jamais vivante entre le Centre des études anciennes et le laboratoire d'archéologie.

Notes

1. Lui ont succédé à la tête de cette UMR Dominique Briquel puis Stéphane Verger (1984 l).
2. À ce propos, une anecdote : lors de la sortie du livre autobiographique d'Alain Juppé, un des anciens élèves de Christian Peyre en avait lu les « bonnes feuilles » notamment celle qui évoquait la première version latine lors de la rentrée des agrégatifs : un texte rituellement de Sénèque le père, où la meilleure copie (celle de Juppé) n'avait que moins 60, alors que toutes les autres étaient notées de moins 150 à moins 300, tant les occasions de contresens, d'inexactitudes et autres approximations étaient nombreuses. Juppé racontait ensuite comment les notes progressaient pour atteindre le zéro au tout début du printemps, il comparait cela à la fonte des glaces et dans la foulée, les agrégatifs obtenaient tous des notes excellentes et déterminantes pour leur succès. Le soir même, cet ancien rencontra Christian Peyre dans la salle historique de la Bibliothèque et lui fit part de ce texte (qu'il n'avait pas lu). Deux larmes coulèrent discrètes et d'une voix émue : *c'était le bon temps*, fit-il. *Qu'est-ce que vous étiez forts !* Et l'ancien, se souvenant incontinent de ses notes entre moins 120 et moins 150 d'avant la Noël 1967, de s'étonner *pourquoi notais-tu ainsi ?*

Peyre redevint instantanément tel qu'en lui-même : *mais maintenant, c'est moins 600 que je leur mettrais !* [P. Cauderlier].

3. Le capitaine Bonvoust, chef du bataillon de la rue d'Ulm sous la Troisième république, a laissé son nom à tout ce qui concerne l'armée dans le vocabulaire normalien ; son supérieur, le général Jeanningros associe à jamais son nom à la notion d'énormité (voire d'hénaurmité flaubertienne)... Voir les souvenirs de Romain Rolland.
4. La grande exposition sur les Celtes et leur héritage lui a été dédiée dès l'annonce de son décès. Elle remplit les couloirs du rez-de-chaussée et du premier étage du 45 rue d'Ulm.

Dominique BRIQUEL (1964 l) et Guy LECUYOT

En apprenant la mort de Christian Peyre, j'ai ressenti un très vif chagrin. De tous ceux dont j'ai suivi l'enseignement à l'École, il fut en effet celui qui m'a le plus marqué.

D'autres diront l'ampleur de son œuvre en matière d'archéologie et son rôle déterminant dans la création d'une filière spécialisée au sein de l'École. Pour moi, c'est comme latiniste qu'il aura incarné la perfection du « caïman », cet emploi si particulier, et dont on peut se demander s'il va se perpétuer, compte tenu de l'apparition de « départements », qui transforme progressivement notre École en université, fût-ce de qualité supérieure. Officiellement « agrégé répétiteur », le caïman, c'est le camarade à peine plus âgé, séparé de ses élèves par cette agrégation qu'il vient de passer et à laquelle il prépare ses cadets pour une matière donnée. De là des relations d'une amicale familiarité, teintées par le devoir d'être suffisamment sérieux sans se prendre trop au sérieux. Christian Peyre savait parfaitement associer la pédagogie et l'amitié.

L'exceptionnelle qualité de son enseignement tenait d'abord à une adaptation sans faille à son public. Sa manière de nous préparer à l'agrégation était un chef-d'œuvre d'intelligence et d'efficacité. Il proposait un choix d'exercices suffisamment diversifiés pour couvrir les principales difficultés que risquaient de rencontrer les candidats au concours. Cet art subtil de la graduation dénotait un pragmatisme pédagogique du meilleur effet. S'il faisait parfois appel à des contributeurs extérieurs pour traiter certains auteurs du programme, il payait de sa personne quand les spécialistes n'étaient pas au rendez-vous et personne ne regrettait la substitution tant le produit de remplacement brillait de qualités imprévues. Une alliance d'une minutieuse précision à une très grande finesse dans le commentaire et l'analyse des textes montrait combien cet archéologue était un « littéraire » de la meilleure espèce, attentif aux nuances de sens et à la qualité esthétique des mots.

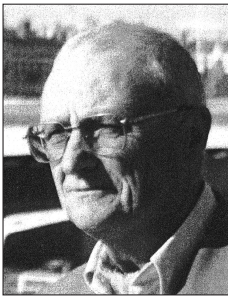
Il était d'une extrême gentillesse (je choisis ce terme en l'expurgeant de toute mièvrerie). On le ressentait dans la manière dont il corrigeait les fautes en ayant soin de ne jamais blesser leurs auteurs. La formule héritée de Michelet sur l'enseignement conçu comme une amitié trouvait en lui une incarnation très réussie. Il

connaissait très bien tous ceux qui suivaient ses cours, sans la moindre inquisition, sans jamais empiéter sur la vie privée de chacun. À quoi s'ajoute une très grande modestie qui m'apparut tout particulièrement lorsque je voulus lui dire à quel point je pensais lui devoir mon succès à l'agrégation ; il écarta du plus charmant des sourires toute manifestation de gratitude. Son visage exprimait une forme attachante de bonne humeur avec une certaine ressemblance avec l'acteur américain Jack Lemmon.

J'éprouve un profond regret de ne pas avoir cultivé davantage son amitié. Je n'ai été qu'épisodiquement son élève, mais il fut durablement mon maître.

Jean-Thomas NORDMANN (1966 I)

RÉTAT (Pierre), né le 18 mars 1932 à Compiègne (Oise), décédé le 17 janvier 2018 à Lyon (Rhône). – Promotion de 1954 I.



Pierre Rétat tenait de ses origines un profond amour de la musique, hérité de sa mère, et un profond amour de la forêt. Dès son enfance (et comme devait le faire ensuite la montagne corse), la forêt comblait en lui le penchant à la contemplation, mais aussi, et sans contradiction, la passion des longues marches et de l'effort physique. Les grandes courses dans la forêt et dans le maquis (faucille en main s'il le fallait) ne vont-elles pas de pair avec le sens de la recherche ? Ne devait-il pas aussi à sa ville natale l'éveil de sa vocation dix-huitiémiste ? Il l'a conté dans un volume de témoignages recueillis par Sergueï Karp (Pierre Rétat, « Confession d'un dix-huitiémiste », dans *Être dix-huitiémiste*, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII^e siècle, p. 140-152). Élève à l'Institution Guynemer de Compiègne, il eut en classe de première un professeur de français, le chanoine Jean Coulaud, résistant pendant la guerre, et ardent à diffuser autour de lui sa propre passion : le dix-huitième siècle, la philosophie et la « belle langue » du temps. C'est à lui qu'il dut à la fois l'amour des lettres, et la poursuite d'études littéraires.

Entré en terminale (« math-élem »), Pierre Rétat fut atteint, dès les premiers jours d'octobre, d'une très grave maladie infectieuse (d'origine restée inconnue) qui ne céda qu'après une hospitalisation de plusieurs mois. Il réussit néanmoins non seulement à obtenir son bac, mais à être admis en hypokhâgne au lycée Henri-IV. Il dut alors se remettre à l'étude du grec (abandonnée à la fin de la classe de troisième pour entrer en série C, scientifique). De ses années d'Henri-IV, il garda toujours très

vivant le souvenir des maîtres qui l'avaient soutenu, stimulé : les professeurs Henri Birault (1939 I), Maurice M.L. Savin, Jean Boudout (1920 I) et Fernand Houillon (1929 I), notamment. Admis à l'ENS (Ulm) en 1954, à l'agrégation de lettres classiques en 1957, il obtint ensuite, par l'entremise de l'École, un séjour d'un an aux États-Unis. Après cette année de découverte, ce fut, avec le retour en France, le début d'un long service militaire : près de deux ans comme sous-lieutenant puis lieutenant en Algérie, véritable épreuve morale et physique, puis quelques mois à Vincennes, comme instructeur auprès d'élèves de Grandes Écoles.

Affecté en janvier 1961 au lycée de Châlons-sur-Marne, il fut, après son mariage en juillet 1961, nommé professeur au lycée Pothier d'Orléans. Deux ans plus tard s'ouvrit pour lui à Lyon, sur la proposition de Robert Mauzi (1946 I), le cursus universitaire dont il suivit les étapes jusqu'à sa nomination comme professeur au début des années 1970. Sa thèse pour le doctorat d'État, *Le Dictionnaire de Bayle et la lutte philosophique au XVIII^e siècle* (dirigée par René Pintard, 1922 I), fut publiée aux éditions des Belles-Lettres en 1971.

Si la recherche était à ses yeux la meilleure part, il sut l'associer pleinement à son rôle d'enseignant. À cette double fonction il consacra ses forces intellectuelles et humaines, sans manquer pour autant à prendre aussi sa part des tâches pour lui les moins gratifiantes : au sein de la faculté, il assumait toutes les charges administratives (direction du département, puis direction de l'UER — nom du décanat à Lyon-II à cette époque —, présidence de la Commission des spécialistes). C'est ainsi qu'au cours des années 1980, pendant les trois ans de son mandat décanal, il assura continûment et sans aucune décharge de service le cours d'agrégation.

À tout cela s'ajouta une nouvelle charge — mais cette charge fut un des plus grands bonheurs de sa vie professionnelle : il vit le succès de ses efforts pour obtenir la création d'un Centre de recherches dix-huitiémistes, centre associé au CNRS. Il en assumait la direction pendant plus de vingt ans, jusqu'en 1992. Il aimait cette équipe, de dimensions assez restreintes, mais très soudée par la cohérence du projet scientifique (les journaux révolutionnaires, la presse périodique, l'événement médiatique et l'histoire des représentations politiques), très soudée également par la qualité humaine et par l'amitié : activités très diverses, donc, d'autant que Pierre Réat fut aussi pendant quelques années Président de la Société française d'étude du XVIII^e siècle (SFEDS).

Nous ne pouvons citer ici ses très nombreux articles, ou les colloques qu'il organisa. Nous nous bornerons à rappeler :

- la thèse mentionnée ci-dessus (Les Belles-Lettres, 1971) ;
- une édition critique des *Trois imposteurs*, universités de la région Rhône-Alpes, 1973 ;

- *Les Paradoxes du romancier, Les « Égarements » de Crébillon*, ouvrage collectif sous la direction de Pierre Rétat, PUG-Presses universitaires de Grenoble, 1975 ;
- *Presse et histoire au XVIII^e siècle, L'année 1734*, sous la direction de Pierre Rétat et Jean Sgard, Éditions du CNRS, 1978 ;
- *L'Attentat de Damiens, Discours sur l'événement au XVIII^e siècle*, sous la direction de Pierre Rétat, Éditions du CNRS, 1979 ;
- *Les Journaux de 1789, Bibliographie critique*, Éditions du CNRS, 1988 ;
- *La Révolution du journal, 1788-1794*, Éditions du CNRS, 1989 ;
- *Le Dernier Règne : chronique de la France de Louis XVI*, Fayard, 1995 ;
- *Les Mots de la nation*, sous la direction de Pierre Rétat et Sylviane Rémi, PUL-Presses universitaires de Lyon, 1996 ;
- Au fil du temps, de très nombreux travaux sur les gazettes, notamment sur *La Gazette d'Amsterdam*.

Homme de toutes les fidélités, Pierre Rétat sut aussi rendre hommage à son initiateur, à son premier maître en XVIII^e siècle : le chanoine Coulaud lui ayant légué ses archives personnelles, il publia *Souvenirs et réflexions d'un prêtre, Hommage au chanoine Coulaud*, en 2004 (Société historique de Compiègne).

Il restait ainsi fidèle aux choix de sa jeunesse : la pensée comme l'écriture de Montesquieu l'avaient toujours attiré. C'est avec regret qu'il avait dû (pour une quelconque raison administrative) renoncer à faire de Montesquieu le sujet de sa thèse. Les vingt dernières années de la vie de Pierre Rétat furent marquées par sa participation active et constante à l'édition critique des *Œuvres complètes* de Montesquieu (dont les volumes, d'abord publiés par les soins de la *Voltaire Foundation*, parurent ensuite dans l'édition des Classiques Garnier, avec le concours de l'École normale supérieure de Lyon). Jusqu'à ces derniers mois, Pierre Rétat co-dirigea avec Catherine Volpillac (1975 L) cette grande entreprise. Le dernier volume paru (volume XVII) fut publié en janvier 2018.

« Issu d'une famille paysanne du Bas-Berry », écrit-il, « aux confins de la Marche, où la terre ne suffisait pas à de trop nombreux enfants, mon père quitta son village dès qu'il eut obtenu le certificat d'études. Il devint maçon. Il aimait à dire qu'un bon ouvrier se reconnaît à ses outils. J'espère que les miens ont toujours été propres. Et, dans la carrière où le hasard m'a poussé, je me suis considéré comme un artisan, qui doit faire le meilleur travail qu'il lui est possible » (« Confession d'un dix-huitiémiste », *op. cit.*, p. 152).

Laudyce, François et Claude (1986 L) RÉTAT

BENZAKEN (Claude), né le 19 mai 1933 à Oran (Algérie), décédé le 4 juillet 2017 à Meylan (Isère). – Promotion de 1954 s.



De parents très modestes, Claude Benzaken est un produit de l'école républicaine. Reçu au concours des bourses, il entre au lycée Bugeaud à Alger pour des études classiques (latin, grec) jusqu'au premier baccalauréat. De son propre chef, il décide de poursuivre en math-élem pour obtenir un bac scientifique, puis entrer dans la taupe « arabe » (octobre 1951).

Il suit assez bien le rythme forcené de la taupe, où il côtoie Claude Cohen-Tannoudji (futur prix Nobel et académicien) qui intégrera l'École en 1953, alors que, lui, échoue de très peu. En effet, il est « seulement » admissible aux deux concours majeurs d'Ulm et de l'X. Il part à la découverte de Paris, pour affronter les oraux. Il remonte quelques places, sans pouvoir intégrer, mais c'est suffisant pour obtenir une bourse de licence et effectuer un retour glorieux en tant que carré, à Alger. Son professeur principal, Saint-Jean, surnommé *le singe* par les taupins, le propulse parmi les fers de lance de la nouvelle promotion. L'année se passe très bien ; Claude est admis, dans des rangs excellents : 6^e à l'École et 16^e à Polytechnique. Son choix est vite fait ; un peu fils du peuple, il craint la rencontre à l'X d'un effectif beaucoup plus large avec son inévitable pesanteur sociologique ; Gnouf semble plus abordable, plus restreint et de fait il sait déjà qu'il aime enseigner.

Claude est à peine entré à l'École (octobre 1954), qu'ont lieu les attentats du 1^{er} novembre, en Algérie. Le drame qui se noue va profondément influencer son parcours. Admirateur de Pierre Mendès-France, confiant, il espérait qu'une issue du conflit allait être trouvée rapidement mais la coupure brutale avec Alger, huit ans plus tard, l'a profondément bouleversé, pour toujours.

Licence de mathématiques, en première année ; maîtrise en deuxième année, parallèlement aux cours d'initiation à la recherche et, en troisième année, l'agrégation. Un peu déçu (il est reçu 27^e), le Ben, comme il est surnommé à l'École, sans trop le dire aimerait bien devenir prof de taupe. Il est horrifié par la perspective de faire son service militaire. Il lui faut absolument obtenir une quatrième année, alors qu'il n'avait pas vraiment accroché aux cours de Cartan, Lichnérowicz, Serre, ...

Un jour, Rigal (un ancien) était venu parler des premières machines à calculer électroniques et automatiques. Pourquoi ne pas se diriger vers cette voie nouvelle ? Lors de l'entretien de sortie, Cartan, intelligemment, accepte cette orientation hasardeuse et établit pour Benzaken un programme pour une quatrième année : cours de Ville et stage chez de Possel, au tout nouveau laboratoire Blaise-Pascal. L'année suivante, Benzaken obtient une bourse du CNRS et une prolongation de sursis.

Dans l'été 1958, Claude s'est marié avec Hélène Rouger, pour qui il avait eu un coup de foudre, partagé, au mariage de Pierre Jullien un an plus tôt. Ils vont s'installer à Sceaux. Cette année à Blaise-Pascal a été riche en expériences. La machine Elliot de première génération (à tubes sans transistors) se programme uniquement en langage machine, avec calculs d'adresses réelles. On acquiert pour le restant de ses jours, la maîtrise du fonctionnement, jusqu'au moindre bit ! Pas de recherche proprement dite mais la réalisation de beaux programmes.

Lors d'une visite de collègues grenoblois, Claude prend conscience qu'ils avaient un peu d'avance sur Paris. Peu après, il rencontre Kuntzmann, son parrain de recherches, qui prospecte pour étoffer son équipe et lui propose un poste d'enseignant (chef de travaux) pour la rentrée 1959 à Grenoble. Séduit, Claude accepte.

Il lui faut consacrer beaucoup de temps aux enseignements. La recherche n'avance pas, le sursis prend fin et la perspective de partir à l'armée n'est pas réjouissante, alors que le conflit algérien perdure. Cependant cette année est heureuse avec l'arrivée, en juin 1960, d'une charmante Véronique.

Sous-lieutenant stagiaire pendant six mois à Nîmes, il doit partir pour l'Algérie (avril 1961). Après un court stage, au moment du putsch des généraux, rapidement avorté, il doit commander une section d'environ trente soldats dont une vingtaine de harkis, en pleine montagne, au sud d'Orléansville. L'ambiance est pesante. On craint les défections, les trahisons. Les gardes se font mal. Claude ne dort que deux à trois heures par nuit. Il a besoin de repos et part en permission de deux jours. Surmené, il arrive chez ses parents à Alger, de nuit, croyant que c'est le matin, pris d'une crise de délire. Sa famille le mène à l'hôpital militaire où il est admis aux urgences. Il va y rester trois semaines pour reprendre un peu ses esprits, puis être rapatrié sanitaire à Marseille, en convalescence. Il a retrouvé son épouse et sa fille. Au 1^{er} septembre, il est affecté à l'ÉMAS (Équipe mobile académique de sécurité) à Lyon, où il assure des cours de mathématiques à des officiers d'active. Il est aussi chargé de la formation personnalisée de Jean Frêne, un appelé surdoué, décelé lors de la visite d'incorporation. Avec un collègue physicien, le Ben a amené cet élève du niveau du certificat d'études à celui de terminale scientifique, en quelques mois. Il en fut beaucoup parlé à l'époque.

En septembre 1962, il revient, maître-assistant à Grenoble, où les mathématiques appliquées se sont beaucoup développées. Côté informatique, Kuntzmann lance une équipe sur l'architecture matérielle (séminaire hebdomadaire, contact avec les industriels...), dont Claude fait partie. Il travaille sur les fonctions booléennes et la combinatoire (colorations, hypergraphes, cheminements) et commence à publier. Il vit à Saint-Nizier du Moucherotte, près de Grenoble, où Hélène a obtenu un poste d'institutrice. Carole leur deuxième fille naît. Sa thèse avance et est soutenue en mars 1968.

Suite aux événements de Mai 1968, il obtient un poste de maître de conférences à Montpellier, à la rentrée de septembre. Sa famille reste à Saint-Nizier. L'année suivante, il retourne définitivement à Grenoble.

L'université se restructure ; de nouveaux labos se créent ; de nombreuses thèses sont soutenues, théoriques aussi bien qu'appliquées. Désormais, Benzaken va diriger une équipe dénommée Algèbre, logique et combinatoire, qui atteint son apogée en 1976 (5 thèses d'État) et acquiert une notoriété internationale. Dès cette année, Claude noue des relations scientifiques avec Peter Hammer (qui dirige deux revues de mathématiques discrètes et l'invite au comité éditorial). Cette collaboration tourne à une amitié profonde, qui durera bien au-delà de son départ en retraite. Directeur du Laboratoire de Mathématiques appliquées puis de l'UFR Mathématiques et informatique, il a exercé trois mandats électifs au Comité national du CNRS. Conscient d'avoir vécu la révolution informatique et les difficultés à l'asseoir dans un large spectre universitaire, Benzaken garde un souvenir vivace, heureux mais épuisant, de cette expérience et de son engagement très profond. Cela explique qu'il fait valoir ses droits à la retraite dès ses 60 ans. Il va alors profiter de quatre ans d'éméritat pour replonger à fond dans la recherche : thèse d'une de ses dernières élèves ; rédaction d'un dernier long article ; élaboration d'un logiciel de manipulation des hypergraphes, ... La dernière année se passe au centre-ville, pratiquement à l'endroit même où il a débuté à Grenoble. La boucle s'est bien bouclée.

Après avoir pris sa retraite, Benzaken prit plaisir à approfondir des questions qui relèvent tout à la fois de la science, de la philosophie et de la métaphysique, telles que l'origine de la conscience, notre capacité à comprendre (au sens d'Einstein) notre Univers, ou l'évolution darwinienne des espèces. Dans la vingtaine d'années qui lui restèrent à vivre, il mit par écrit certaines de ses réflexions sur la foi. Il précise là les raisons qui l'ont conduit à ne pas adhérer à la foi en ce Dieu que prône les grandes religions monothéistes.

Il participait régulièrement à des réunions d'un groupe de travail au Centre théologique de Meylan qui réunissait philosophes, scientifiques et hommes de religion. Il trouvait plaisir et intérêt dans ces rencontres qui étaient l'occasion d'interventions de l'un ou l'autre. Lui-même choisit d'exposer ses réflexions sur la question : l'Univers a-t-il un sens ? Il déclarait : « Ce que je sais, c'est que je ne suis pas athée, mais mon problème c'est Dieu. » Une façon d'aborder la théologie plutôt abrupte, en tout cas franche, en accord avec sa personnalité. Il avait une foi très ancrée tout en ressentant, en tant qu'homme de science, la nécessité de concilier foi et rationalité. Il se familiarisa avec la cosmologie contemporaine, sans doute parce qu'elle donne un grand récit de notre univers. Il s'interrogeait sur la question de l'éternité. Pour lui, l'éternité s'apparente naturellement à l'infini des mathématiciens dont il disait que l'on ne peut s'en passer malgré des difficultés conceptuelles.

Claude avait réfléchi aussi à ce que Jean-Marie Lehn appelle « La question primordiale » : comment l'évolution a fait passer les organismes vivants du stade du virus à celui de l'être pensant qui a conscience de l'Univers tout entier et qui a conscience de sa propre existence ? Il s'interrogeait sur la progression des lignées des êtres vivants : faut-il y voir un mystère de la Création avec un grand C ? Cela étant, Claude rejetait catégoriquement le créationnisme. La réponse qu'il donnait à la question *la foi en quoi ? ou en qui ?* se trouve peut-être dans cette autre phrase que l'on trouve dans ses écrits : « Je ne peux pas être athée à moins d'être nihiliste ou adepte de l'absurde, car la création du monde me fascine ». Finalement, c'est la création de l'Univers et son évolution ultérieure qui étaient sans doute la source et l'objet de foi chez Benzaken.

Claude ne fut pas seulement un excellent mathématicien. Il fut aussi un artiste polyvalent (guitare, sculpture, jeux, ...). Il était poète, rêveur, élégant, parfois un peu étourdi. Il nous a toujours beaucoup amusés avec ses facéties involontaires. Très attaché à sa famille, ses parents, son épouse, ses filles – dont il était infiniment fier –, ses petits-enfants, homme de paix, il n'aimait pas les conflits.

Pierre JULLIEN (1954 s)

Jacques HASSINKI

VANDEVOORDE (Pierre), né le 27 août 1933 à Tours (Indre-et-Loire), décédé le 13 avril 2016 à Saint-Clément-de-Régnat (Puy-de-Dôme).- Promotion de 1956 I.



Pour résumer les multiples facettes de notre camarade, l'utilisation de ses propres Mémoires où il se qualifie de globe-trotter de l'éducation¹ s'imposait. Mais le nombre de caractères imposé ici oblige à le désigner par ses initiales et à s'empresse de passer la plume à ceux qui témoignent de ces vies superposées (P. Cauderlier)

Quatrième d'une fratrie de cinq enfants, P.V. est flamand par son père Jean, et berrichon par sa mère Madeleine, de souche issoldunoise depuis quatre siècles. Après sept années sous les drapeaux (1912-1919), son père rapatrié de captivité outre-Rhin fut soigné à l'hôpital d'Issoudun, et se maria en cette ville. Le couple géra alors des épicerie dans plusieurs villes et était lyonnais en 1939 ; la famille fut mise à l'abri chez les grands-parents maternels, et P.V. comprit par la mort de son parrain, capitaine dans l'armée française, lors de la retraite de Dunkerque, la dureté du moment. De retour à Lyon, dans un wagon couvert, marqué « hommes 40/chevaux en long 8 », il entra en cours moyen et rencontra à l'école libre de la paroisse Saint-Clair un instituteur qui

persuada ses parents de lui faire passer l'examen d'entrée en sixième. Le voilà au lycée Ampère, où ses dons vocaux furent repérés : soliste dans la chorale, il bénéficiait aussi de places gratuites offertes par le maire « provisoire » Justin Longchambon, à l'opéra de Lyon (le mari de sa sœur aînée en tenait la caisse) le samedi et à Villeurbanne pour les opérettes du dimanche : à douze ans, il connaissait tout le répertoire lyrique. – Il retrouva trente ans plus tard, dans la Commission ministérielle pour les Droits des artistes créée par Jean-Philippe Lecat, le ténor Michel Dens qui lui avait fait apprécier *Les Mousquetaires au Couvent* ! –. Ainsi s'explique son amour de la musique qui l'accompagnera tout au long de sa vie.

Juste avant la Libération, les enfants lyonnais furent dispersés dans les collines. Pierre fut ainsi placé à Grandris dans la vallée de l'Azergues chez un cultivateur, veuf avec un garçon, où il apprit le travail de la terre et vécut les épisodes parfois bien sombres de l'époque (ainsi une bande de quatre gitans, se faisant passer pour résistants, avaient terrorisé le brave paysan pour lui subtiliser un jambon et une bouteille de gnôle ; rattrapés dans les bois, ils furent traînés sur la place du village et fusillés sans autre forme de procès). C'est ce séjour chez ce « père Antonin » qui lui inculqua l'amour de la ruralité, et qui explique ses trente années de *maire à la campagne*.

Mais la famille repartit dès 1947 pour le Nord où le père devait représenter les usines Berliet ; finalement ils s'installèrent à Lille, – son père tenant la comptabilité d'un courtier en vins et sa mère une agence du Crédit lyonnais –. Ce fut alors dès la cinquième, le lycée Faidherbe où P.V. rencontra des professeurs de français/latin exceptionnels : en seconde², Anicet Sénéchal qui l'introduisit à la poésie contemporaine : Saint-John Perse, Pierre Emmanuel, Louis Aragon...) et en première Michel Décaudin, le spécialiste d'Apollinaire, qui le présenta au Concours général. Il y emporta le premier prix de thème latin, eut l'honneur de déjeuner – à Louis-le-Grand avant la séance solennelle en Sorbonne – à côté de Gaston Cayrou, qui put constater qu'il savait par cœur sa *Grammaire latine*. Les lauréats bénéficiaient d'un voyage à Lisbonne : Air France offrait l'avion et le champagne mais il fallait assurer le logement, et l'équivalent du Crédit lyonnais lisboète l'installa à Saint-Louis des Français : il découvrit en même temps le fado et le Caravage...

De retour à Lille, Michel Décaudin l'encouragea à préparer Ulm et il s'inscrivit en hypokhâgne. Il y fit connaissance d'Aliette, qu'il épousa dès son entrée à l'École. Il rencontra Paul Éluard dans la grande librairie Évrard – ce qui lui fournit un premier projet de thèse – encadra une colonie de vacances pour les Houillères du Nord et trouva un autre enseignant exceptionnel à Faidherbe : Georges Margolin (1941 l) qui l'encouragea à s'installer à Paris : Louis-le-Grand l'accueillit – et il résidait à Fontenay-aux-Roses chez sa tante et son oncle professeur d'histoire à Henri-IV –, Concerts le samedi à Gaveau ou Pleyel, écoute de France-Musique le dimanche..., P.V. gardait sa place à la musique. Il se détachait progressivement des pratiques

religieuses de sa jeunesse mais il n'imita jamais ses camarades séduits par les rites marxistes, léninistes ou autres... même s'il côtoyait à Louis-le-Grand le fils de Maurice Thorez. *L'enfer de la khâgne* s'acheva un beau jour d'été et la voix de Jacques Le Goff (1945 l) lui apprit son succès par-dessus la grille du 45 rue d'Ulm³.

Le voici marié, externe... et achoppant devant le certificat de grammaire et philologie. Il ne compléta jamais sa licence ès-lettres et, abandonnant son projet primitif autour d'Éluard, il reprit à la base une licence d'histoire et géographie. Il écoutait certes toujours l'éblouissant latiniste William Seston (1920 l) mais suivait les cours et les conseils de Victor Tapié et de Pierre Monbeig qui lui expliqua le mécanisme de la coopération. Un premier échec à l'agrégation, joint aux nécessités de satisfaire aux obligations militaires, ne le découragea pas. Il avait en effet de par sa belle-famille (haut-marnaise) des relations avec le Brésil, – dont le cuisinier de l'ambassade de France à Rio de Janeiro –... Petites causes, grands effets, selon une formule à P.V. familière. Ce fut cependant l'Argentine qui accueillit le couple pour un premier séjour. Le programme de la quinzaine étant décevant malgré une rencontre avec Jorge-Luis Borges, il s'arrangea avec le consul de Rosario pour découvrir la pampa en jeep et revenir à temps de Jujuy à Buenos Aires par un avion affrété par le ministère argentin, dont la titulaire, lors de l'atterrissage, crut sa dernière heure venue... Ce fut l'occasion de nouer de solides amitiés et d'entrer en contact avec Pierre Chaunu pour envisager une thèse sur le commerce entre le Brésil et l'Europe. Elle était précédée d'un mémoire limité aux relations économiques franco-portugaises entre 1750 et 1800, résultat d'un dépouillement scientifique des archives de la Douane de Lisbonne et de Porto.

Deux années de service, dont seize mois en Algérie, interrompirent ces recherches ; tandis que son épouse était affectée à Lisieux, lui était à Souk Ahras. Quand le chef de corps, alsacien, du régiment découvrit son dossier, il s'exclama *quel gâchis !...* Il finit sergent et protégea du mieux qu'il put les familles des harkis en permettant aux femmes et enfants de gagner la métropole en les acceptant dans le campement puis en les escortant jusqu'au port de Bône (Annaba) par camion militaire. En écrivant ses *Mémoires*, P.V. regrette de ne jamais avoir su la destinée de ces familles. Ce fut, au retour, l'année de l'agrégation, obtenue malgré un calamiteux oral d'improvisé en histoire ancienne qui le brouilla avec Assourbanipal... Nommé à Caen au lycée Malherbe il se rapprocha donc des siens, et son épouse fit l'intérim du proviseur au lycée de filles (première expérience de l'administration donc). Il fut le collègue de Louis Mexandeau, le futur ministre – ancien étudiant de Le Goff à Lille, lui aussi – et comprit très vite grâce à lui les insuffisances, voire les absurdités, de la hiérarchie administrative.

Dès 1965, P.V. fut nommé assistant d'histoire ancienne à Toulouse. Il y retrouva Michel Décaudin, connu – et apprécia – en mai 1968 le doyen Jacques Godechot.

Il l'entendit prédire que d'ici vingt ans, toutes les vendeuses du *Capitole* (le grand magasin de la place homonyme) auraient leur licence, et comprit la dévaluation des diplômes universitaires. Un nouveau projet de thèse fut ébauché avec Henri Marrou (1925 l) sur les activités économiques de l'Église dans l'Orient romain. Ce projet n'aboutit pas⁴ et P.V. se tourna très vite vers l'inspection, aidé puissamment par l'expérience administrative de son épouse qui dirigeait alors le lycée d'Auch et de son inspecteur Jean Couturier. Il voulait retrouver le réalisme, écrit-il, et le contact direct avec la vie dont il voyait s'éloigner l'Université après les illusions de 1968.

La première responsabilité qui lui fut ainsi confiée fut l'inspection académique de la Lozère. Ces deux années le marquèrent profondément (il y succédait à l'oncle de l'athlète Roger Bambuck !). Il sut dépasser les querelles locales, l'antagonisme avec le *privé* comme les scandales locaux, – notamment dans le village appelé Le Pompidou où des querelles défrayèrent longtemps la chronique y compris la parisienne –. Ce furent deux années fécondes d'apprentissage sur le tas d'un métier auquel rien ne l'avait préparé et où il devait exceller. Il y révéla ses qualités humaines et s'attira des amitiés solides de tous les bords, syndicalistes comme élus locaux. Son épouse fut nommée l'année suivante proviseur du lycée Chaptal à Mende et cela lui évita les longs et périlleux déplacements...

Le biographe le retrouve en 1972 inspecteur d'académie pour le département du Pas-de-Calais mais il doit insérer l'achat d'un moulin (à restaurer) dans le village de Saint-Clément de Régnat, dans le Puy-de-Dôme, où la famille séjournait en été depuis 1956 (son beau-père, en effet, était auvergnat de souche et le mariage avait été célébré à Saint-Diéry, également dans le Puy-de-Dôme). Séduits par la simplicité et la gentillesse des locaux, les Vandevoorde firent ainsi l'acquisition du presbytère (que la commune vendait pour financer la réparation du clocher). Le garde-champêtre, ayant retenu que le nouveau venu serait intéressé par la gestion de la commune, lui téléphona à Mende pour lui faire savoir qu'aux prochaines élections le maire se retirait et que, si le *monsieur du bitère* (on aura compris : du presbytère) se présentait, il serait élu maire de par l'accord unanime des conseillers sortants. Voilà comment P.V. ajouta à ses déplacements de fin de semaine entre Mende et Auch, des haltes auvergnates qui le firent hautement apprécier des locaux mais aussi des personnalités locales, de Michel Charasse à Valéry Giscard d'Estaing. Ce dernier, lors de sa nomination en Conseil des ministres comme directeur du livre au ministère de la Culture, fit observer au ministre de tutelle, J.-Ph. Lecat, qui avait présenté son curriculum vitæ, l'omission de sa qualité de maire d'une commune du Puy-de-Dôme !! 400 habitants, autant que les fonctionnaires sous sa houlette parisienne. Dès lors les Excellences se succédèrent, venant de la capitale pour couper les rubans, inaugurant les écoles ou les réalisations municipales, et un peu plus tard, les plus grands interprètes de l'art lyrique vinrent à Randan (Puy-de-Dôme) pour de mémorables

récitals : il faut dire que son épouse dirigeait alors la Maison d'éducation de la Légion d'Honneur à Saint-Denis et grâce à l'admirable compositeur et pédagogue qu'était André Lavagne, premier Grand Prix de Rome, auteur de plusieurs opéras, – il tint longtemps *La Semaine du Mélomane* dans *Le Figaro* –, elle faisait venir Jessye Norman ou Christine Éda-Pierre en Auvergne...

L'année passée à Arras – son épouse étant nommée alors à Béthune – confirma la finesse de ses observations de la vie locale et son art de la conciliation des opinions diamétralement opposées. Mais elle lui imposait d'innombrables heures au volant et sous le brouillard pour rejoindre les localités les plus peuplées, éloignées du chef-lieu. C'est le maire de l'une d'elles, qui s'appelait encore Hénin-Liétard⁵, Jacques Piette, membre du Conseil d'État, qui l'incita à entrer dans le cabinet du ministre. Cette activité l'occupa huit années, d'abord sous la férule de Joseph Fontanet ; puis il fut appelé à concevoir la réforme du collège avec René Haby. Il combat le trop facile jeu de mots *collège unique*, *collège inique* dû aux démagogues, en opposant les nécessités du collège du Blyemard dans les hauts-plateaux lozériens, à celles de son homologue parisien d'Henri-IV. Il raconte avec humour sa séquestration dans son bureau parisien le jour où le ministre Fontanet lui remettait sa Légion d'Honneur...

P.V. raconte en termes savoureux les quiproquos des examens : le concours pour lequel le sujet de l'après-midi est distribué le matin – les candidats doivent selon sa décision rester dans la salle avec sandwiches et eau minérale – ou le CAPES de musicologie où le président introduit de son chef une note éliminatoire... Puis ce fut le ministère de la Culture où il devint Directeur du Livre. Il échangeait ainsi les réunions avec les syndicalistes contre les créateurs du monde littéraire : René Char, Hervé Bazin, Robert Sabatier... et les éditeurs comme la maison Gallimard ; il voulut mettre en place le prix unique du livre mais se heurta à un inflexible ministre de l'Économie, René Monory qui s'en tenait au dogme de la liberté des prix. Même sa visite à l'Élysée en compagnie de Jean Mistler (1919 l) ne put infléchir cette politique ruineuse pour les libraires indépendants et rabaisant le livre au niveau d'un objet de supermarché. Avec le recul, P.V. analyse cet échec comme la cause de son départ en 1981 ; il eut cependant la satisfaction de voir son rapport au premier ministre de l'époque (Raymond Barre) repris tel quel par les services de Pierre Mauroy le premier ministre du nouveau septennat ; mais il portait le nom de son successeur...

Remis à la disposition de l'Éducation nationale, il gardait le souvenir de la création du Salon du Livre (dont le premier, en 1981, fut inauguré par Jack Lang ; le succès ne fut jamais démenti) et de l'exposition de livres français en Chine, l'opération 10000 livres français en Chine, à Pékin et à Chang-Haï. Il avait aussi à son actif la création du Centre de liaison de l'enseignement et des moyens d'information, le CLEMI en acronyme.

C'est à la même époque qu'il raconte la nomination de son épouse comme surintendante des deux Maisons d'éducation de la Légion d'Honneur qui, à Saint-Denis comme à Saint-Germain en Laye relevaient du pouvoir régalien du président de la République en personne, avec l'instruction *moderniser les maisons en respectant les traditions...* dont, entre autres, le concert annuel en présence effective du Président, sous la direction d'André Lavagne déjà cité.

Les voyages de P.V. à l'étranger, commencés au temps de René Haby, s'intensifièrent. Il avait pu examiner dès 1975 au Québec une organisation modèle des lycées français de l'étranger, et il effectua d'innombrables missions pour régler de délicates affaires, tournant autour de la *scolarité* (les frais des établissements qui ne sont pas gratuits comme en Métropole) ou des conflits entre enseignants locaux et détachés de France, aux émoluments parfois dix fois supérieurs. Mais au Pérou il dut régler les menaces des sendéristes, les membres de l'organisation marxiste du Sentier Lumineux dont le programme visait l'élimination physique de quiconque savait lire, pour reconstituer la société, selon une lecture au moins étrange de Platon... et dont certains sympathisants enseignaient au lycée français... À Montevideo il ne put donner le nom de Jules Supervielle au lycée français, et en Centrafrique redevenue républicaine il ne put apprécier l'accueil de « l'empereur » Bokassa dont ses prédécesseurs lui avaient vanté l'opulence... Il termine ce chapitre par le Proche-Orient, émirats du golfe Persique compris ; il s'y dépensa sans compter pour maintenir l'enseignement de la langue et de la civilisation française notamment au Liban où il mit en place l'Association Franco-Libanaise d'Éducation et de Culture, qu'il présida aussi longtemps que sa santé le lui permit et qui est dirigée par François Le Goff. Mais il serait bien plus aisé de trouver sur la mappemonde un pays qu'il n'aurait pas visité... d'où le titre de ses *Mémoires*.

Celles-ci s'achèvent par le rappel de ses œuvres poétiques (prix Louise-Labbé en 1983) traduisant ses voyages, même ses décalages horaires, depuis les journaux lycéens de Faidherbe jusqu'aux poèmes dictés par le séjour au Liban, et enfin par un résumé de ses activités à la tête de très nombreuses associations : on ne peut que citer l'AMOPA regroupant les titulaires des Palmes académiques, l'APIGEN regroupant les Inspecteurs généraux de l'Éducation nationale, et l'évocation, photographies à l'appui, d'innombrables voyages, journées d'études, conférences... qu'il organisait.

Notes

1. Il avait cru pouvoir franciser le terme en globe-trotteur mais s'était vite rendu à l'usage de l'anglicisme, consacré depuis Philéas Fogg. Ces *Mémoires* ont été édités par *La Chanson des Livres* en 2015.
2. Il était inscrit en section A' (lire A prime, elle joignait le programme complet des littéraires en français, latin et grec, au programme scientifique menant à Mathématiques

élémentaires). Il évoque la ténacité du proviseur de Faidherbe pour maintenir dans son établissement cette section, qui ne fut plus proposée après la suppression de la première partie du baccalauréat en 1964.

3. Jeune assistant à la faculté de Lille, celui-ci avait parmi ses étudiantes la future épouse de P.V., qui raconte comment Jacques Le Goff entra lui-même à l'École : un des candidats reçus au concours de 1945 avait aussitôt démissionné pour entrer dans les ordres, libérant ainsi une place au profit de celui qui devait si longtemps diriger l'École pratique des Hautes Études en Sciences Sociales...
4. Un tel travail ne pouvait se concevoir en dehors des bibliothèques spécialisées en papyrologie ; il a d'ailleurs été mené à bien en Pologne à la même époque par madame Iza Biezunska-Malowitz.
5. Ce toponyme, trop lié dans la mémoire collective à l'exploitation de la houille, a été remplacé par Hénin-Beaumont.

Pierre Vandevoorde, élève, rentrée 1956

C'est à la rentrée de 1953 qu'a commencé pour moi en première année de khâgne à Louis-le-Grand une conversation de plus de soixante années avec Pierre Vandevoorde. Nous étions plusieurs à débarquer d'hypokhâgnes extra-parisiennes, de Clermont-Ferrand (Georges Nivat, 1955 l, et François-Bernard Mâche, 1955 l), de Nancy (Michel Didier, 1956 l, et Jean-Claude Fizaine, 1956 l) – j'apportais une note d'exotisme en atterrissant de Tananarive. Pierre Vandevoorde, pour sa part, représentait, venant de Lille avec son ami Jean-Claude Allain, ce Nord de la France qu'il comprenait en profondeur. Nous avons fait de concert l'apprentissage de Paris et nous avons dû nous insérer dans ce milieu assez rude, en tout cas pragmatique, d'une grande khâgne parisienne qui affichait une énergie tendue vers l'efficacité immédiate et remettait à plus tard les curiosités désintéressées et les bonheurs esthétiques. Pierre, quant à lui, aimait la poésie et ne s'en cachait pas. Il évoquait ses amis poètes créatifs de Lille, Jean-Claude Allain, Alain Bouchez, encouragés par leur stimulant professeur Michel Décaudin. Il était admiratif de la robuste de Guillevic et de Pierre Emmanuel, sensible à la musicalité voilée de Paul Éluard auquel il a un temps songé à consacrer une thèse. Toute sa vie, il a su conjuguer le raffinement de l'amoureux de Venise où il aurait parfois rêvé de se fixer et la vibration à la puissance et à l'élan de Saint-John Perse. Ses créations personnelles¹ témoignent de la même double postulation.

Bientôt aussi j'ai été frappé de l'attention qu'il portait aux autres. Il avait le goût de faire plaisir spontanément à ses amis, dans la discrétion et sans en être sollicité, parce qu'il avait l'art de deviner ce qui pouvait leur être agréable. Et c'est le plus agréable des « co-thurnes » qui s'est manifesté au cours de ces quatre années que nous avons partagées rue d'Ulm. Marié à Aliette avec qui il inaugurerait soixante ans d'harmonie et de constructions communes dès l'été qui suivit son admission, il avait le statut

d'externe. Il ne résidait donc pas à l'École, mais, du moins en première année, nous passions nos journées avec Maurice Laugaa (1956 l), Michel Hulin (1956 l), Jean-Pierre Osier (1956 l) dans la même pièce vouée à nos études et où les fréquentes visites d'Aliette venaient apporter une note apaisante parmi nos joutes de jeunes intellectuels en recherche. Pierre n'a jamais renâclé devant le travail. Ce lauréat du Concours général en latin qui maîtrisait si bien les langues anciennes a su repartir sur de nouvelles voies en devenant historien à son entrée à l'École. Mais ce garçon de convictions qui prenait au sérieux la vie et ses valeurs savait faire preuve de fantaisie et d'un humour léger. Pour rien au monde il n'aurait manqué, après le déjeuner, la suite des tribulations radiophoniques des personnages de Pierre Dac et Francis Blanche dans *Signé Furax*, variations héroïco-parodique du *Judex* de Feuillade et Franju, et il ne dédaignait pas la chansonnette farfelue. C'est qu'il aimait les êtres et les lieux dans leur diversité. Il aurait pu faire sien le titre d'un tome des *Hommes de Bonne Volonté : Le monde est ton aventure*. Dès la fin de sa deuxième année d'École, ne partait-il pas à la découverte de la République argentine, – et pas seulement de Buenos Aires –. Pourquoi pas la Lune quand, en général, on ne s'aventurerait pas au-delà des pays limitrophes de l'Hexagone... Plus tard, haut fonctionnaire de la République et passeur culturel de la France, du Maroc au Laos, de la Malaisie à l'Amérique latine, du Kosovo au Liban, il a pu, tout en se révélant utile et efficace, concrétiser cet amour des voyages et des rencontres lointaines qui marquait déjà sa jeunesse.

Dans ce que j'ai cru savoir de sa vie active, je n'ai pas non plus été surpris de retrouver le condisciple intransigeant sur les principes et mesuré dans sa ferme courtoisie. Sans participer aux activités « talas », il restait imprégné de son éducation catholique. Il partageait les convictions citoyennes de nos promotions dans leur majorité : le double refus de la guerre d'Algérie et de l'intervention soviétique en Hongrie. Mais il ne tombait pas dans les dramatisations juvéniles et l'agitation, parfois à vide, des prises de position idéologiques souvent taillées à la serpe. Son respect d'autrui lui évitait ces travers.

C'est que Pierre était, au sens initial du terme, un libéral. Non pas comme Margaret Thatcher, mais comme Germaine de Staël, non pas comme les doctrinaires ultra-libéraux, mais comme Benjamin Constant – un libéral de l'âge d'or où l'amour de la liberté pouvait se combiner avec le sens de l'État, où l'efficacité pouvait aller de pair avec la Haute Culture qui était la sienne. Comme il est dit dans *la Règle du jeu* : « Cela ne manque pas de classe ; et croyez-moi, ça devient rare ».

Notes

1. *La Traversée de l'Atlantique* (1962), *Visitation des Masques* (1988) *le Voyageur et l'étourdi* (1993).

Alain MEYER (1956 l)

Pierre Vandevoorde, père de famille

De nombreux souvenirs me reviennent à l'esprit quand je pense à mon père, mais il y en a un que je conserve par-dessus tous, et que je voudrais partager avec vous. Ce souvenir, c'est celui des versions latines avec papa.

Quand j'étais lycéenne, puis étudiante, je peinais régulièrement sur cette corvée qu'étaient les versions latines. J'essayais, je tournais le texte dans tous les sens, je consultais fébrilement le dictionnaire mais souvent, je me rendais bien compte que je ne m'en sortirais pas toute seule et je me décidais à aller demander de l'aide à papa.

Il était généralement dans la salle à manger, au Foyer, en train de travailler sur l'immense table ronde, entouré de ses piles de dossiers, avec son gros cigare qui pue, son chien à ses pieds et la télé à plein tube en fond sonore.

Il me regardait entrer, levait un sourcil fâché, attrapait le texte que je lui tendais, le parcourait d'un œil distrait et, là, me donnait le coup de grâce en marmonnant entre ses dents « Bon, c'est un texte facile ». Il trouvait facile le texte sur lequel je m'échinai depuis une heure !

Si je voulais partager cette anecdote avec vous, c'est pour rappeler que papa était, et a été jusqu'à la fin, un grand intellectuel, et que c'est grâce à son exemple que Mathilde et moi, et tous nos enfants, avons eu le goût d'avoir des livres, puis d'étudier dans les livres, même si ce ne fut pas toujours en latin.

Marie-Adélaïde NIELEN-VANDEVOORDE
Conservateur en chef aux Archives nationales

Pierre Vandevoorde, poète, marcheur pensif et inapaisé

Le premier abord était sans démagogie : direct, sans fausse chaleur, allant vite à l'essentiel. Car Pierre Vandevoorde n'était pas un adepte des fioritures et des faux-semblants. Une longue et riche carrière, à multiples facettes, avait façonné chez lui une aptitude à discerner spontanément la situation et les personnes, sans marge d'erreur. Il jugeait vite et pensait juste, avec une bienveillance placide qui n'était dupe de rien. Quand je dus passer un entretien en 1991 pour rejoindre l'Inspection, il me fit, dans le couloir, cette unique et curieuse réflexion, presque marmonnée, qui résonne encore dans mes oreilles : « Bon, vous allez nous rejoindre. Il vous faudra apprendre à ne pas croire tout ce qu'on vous racontera ». Et ce fut tout. Je me le tins pour dit et ce conseil me devint un utile viatique.

Il faut dire que cette manière de penser et d'agir, à la fois énergique et posée, résultait d'une prodigieuse expérience professionnelle : une carrière de héros romanesque, un *bildungsroman*. Pierre Vandevoorde était né de la rencontre imprévisible d'un soldat flamand blessé à la guerre de 1914-1918, replié à Issoudun, et d'une jeune infirmière officiant à l'hôpital local. Boursier méritant, normalien, agrégé d'histoire,

professeur au lycée de Caen, maître-assistant d'histoire ancienne à Toulouse, inspecteur d'académie à Mende, membre de divers cabinets ministériels, conseiller de René Haby pendant la réforme du collège unique, directeur des personnels enseignants, inspecteur général, doyen de l'Inspection générale vie scolaire : un déroulé ascendant et incessant ! Entre-temps, il aura aussi été directeur du Livre puis président du Centre national des Lettres au ministère de la Culture. Il y sera l'instigateur du prix unique du livre, salubre projet finalisé en 1981. Sans compter son engagement municipal, puisqu'il fut maire de Saint-Clément-de-Régnat, ville du Puy-de-Dôme, pendant trente ans. Car, peu adepte de la seule spéculation, il croyait, à juste titre, au contact, vital, avec le terroir et le terrain.

D'avoir ainsi traversé les lieux du savoir et du pouvoir ne l'avait pas grisé. Il sentait en lui la hantise de tourner en rond, un perpétuel appel de l'ailleurs, une envie de respirer à l'écart de la grisaille quotidienne de la rue de Grenelle, dont il connaissait tous les contours et toutes les redites. Il entrebâillait des fenêtres, levait le regard vers des horizons plus lointains, anticipait. Très tôt, il eut conscience de la nécessité pour l'école de s'ouvrir sur la culture d'un monde bousculé par les médias, bientôt mondialisés puis numérisés. Aussi fonda-t-il le CLEMI (Centre de liaison de l'enseignement et des médias d'information) ; plus encore, il se passionna pour les établissements français à l'étranger et voyagea beaucoup, de Québec à Nouakchott, de Venise au Sahara, du Machu Picchu à Saïgon. Ces échappées de « globe-trotter » (terme qu'il retint pour intituler ses mémoires) lui plaisaient, car sa passion de construire et de féconder y retrouvait nouveauté, vigueur et efficacité. Il créa même l'Association franco-libanaise pour l'éducation et la culture, associée à la Mission laïque française. Nous nous étions rendus ensemble à Beyrouth en 2004. Il y était connu de tous, entouré, salué. On savait ce qu'on lui devait.

Mais ce désir d'aller outre, c'est aussi dans son intimité qu'il aimait l'accomplir, par introspection. Pierre Vandevoorde était un poète, discret mais incessant. Un de ses recueils avoue cette escapade physique et mentale, *La Traversée de l'Atlantique*, qui obtint le prix Louise-Labbé en 1983. Sa poésie illustre subtilement les deux versants de sa personnalité, à la fois ancrée dans le réel, *hic et nunc*, et jamais assoupie, percevant les turbulences imprévisibles du vaste monde, faisant lever ses orages désirés. La ferveur s'y accompagne de perplexité. Un autre titre révèle cette dualité et cette ambiguïté : *Le voyageur étourdi*, que cita Robert Sabatier dans son *Histoire de la poésie française*. Car le mot « étourdissement » a un double sens : c'est à la fois le tournis du migrant inassouvi et la distraction du rêveur. Quand j'ai dû apporter ma contribution, j'appelai Pierre et lui demandai sur quel sujet il me suggérerait d'écrire. Il fut laconique : « mais la poésie, évidemment. C'est ce qui restera ».

Il aura eu une vie pleine, animée, fructueuse, utile, généreuse. Rien de ce qui est humain ne lui fut étranger. Nous partageons la peine de sa famille, à laquelle

il était si attaché. Nous saluons son épouse Aliette Vandevoorde, qui eut, comme chef d'établissement, une carrière hors du commun qu'elle termina comme surintendante de la Maison de la Légion d'Honneur. Nous garderons de Pierre, marcheur pensif et inapaisé, un souvenir qui rayonne comme un exemple.

Xavier DARCOS, de l'Académie française
Ancien doyen de l'Inspection générale de l'Éducation nationale
Ancien ministre de l'Éducation nationale

Pierre Vandevoorde, l'homme d'un équilibre

Pierre Vandevoorde avait construit un équilibre rare, fait de distance et d'engagement, celui que nous cherchons tous, chacun à notre manière, à construire. Le village de Saint-Clément-de-Régnat en était une pièce essentielle, et le fait qu'il y soit décédé a un sens profond. Grand amateur (entre autres) de Maurice Barrès, il conseillait d'en lire les *Cahiers*, où l'écrivain est le plus sincère, et s'interroge même sur l'aspect construit de son enracinement lorrain. Pierre Vandevoorde n'était dupe d'aucun mythe, pas plus de ceux déployés par le chantre du nationalisme que d'autres ; il était frappant de voir l'homme d'un enracinement choisi et authentique lire avec une distance amusée l'homme de l'enracinement mis en scène et peu profond. Barrès remarquait dans ses *Cahiers* qu'à Charmes, dans la Lorraine qu'il célébrait tant, il ne parlait à personne ; Pierre Vandevoorde était devenu maire, et Dieu sait qu'il connaissait les arcanes de la vie locale. L'en entendre parler le soir, autour d'un verre, était une fête de l'esprit et de l'humour.

C'était pour lui un autre pan de la comédie humaine, peut-être plus chaleureux que ce qu'il avait pu connaître ailleurs – à l'exception sans doute de son expérience libanaise –, mais où il pouvait donner libre cours à sa passion : mettre en relation des gens pour régler des problèmes. On ne peut se livrer à ce type d'engagement sans s'y perdre, qu'en ayant développé un solide quant-à-soi, et le sien était matérialisé, caractérisé par une profusion qui constituait un monde dans le monde, et dont la hiérarchie profonde échappait à l'observateur : la poésie, la littérature en général, la musique, les cigares, la bonne chère, une famille qui semblait un clan au bon sens du terme, peuple de fortes personnalités et de références communes, les beaux et vieux objets... toute une ambiance fascinante et impénétrable aux yeux du jeune homme que j'étais quand je l'ai connu. Il parlait quand il le voulait bien, de ce qu'il voulait, avec une manière de sourire ironique et de pétitement de l'œil qui en imposait, quand bien même ce n'était pas le but qu'il visait. Il ne cherchait pas à donner d'emblée un but à la conversation quand il s'y adonnait, mêlant de fines et parfois mordantes notations et des récits pittoresques, où l'on pouvait entrapercevoir une indulgence mêlée d'ironie.

Son détachement était en effet un hommage à l'ironie des choses et à l'épaisseur du monde. Cela ressemblait bien à cet esthète, de vivre dans un ancien presbytère, et l'on voyait facilement qu'il s'agissait d'un refuge que son engagement avait empêché d'être un ermitage. L'un de ces bâtisseurs du collège moderne, le père véritable du Salon du livre, la figure marquante de la Mission laïque, l'homme qui avait à la fois connu les arcanes de la vie en académie et celles du ministère avait comme matérialisé son indépendance profonde. Quand je l'ai connu, je n'avais aucune idée de ce qu'était l'Inspection générale, et bien des clefs me manquaient pour le comprendre. C'est quand j'ai connu cela de l'intérieur que j'ai saisi plus de choses. Si Pierre Vandevoorde a présidé aux destinées de l'APIGEN, amicale des personnels de l'inspection générale de l'éducation nationale, ce n'est pas un hasard. Très attaché à l'Inspection générale, il en incarnait fortement le positionnement si singulier.

Il y a une leçon (et souvent plus d'une) dans toute existence accomplie. Pour nous, inspecteurs généraux, celle que laisse Pierre Vandevoorde est à son image, subtile et aidante. La pratique du va-et-vient entre le « terrain » et les organes décisionnels sur le plan national, entre la facilitation et le magistère intellectuel, entre le conseil et l'exercice de responsabilités, n'est vraiment utile et opérationnelle que quand elle est couplée à une véritable indépendance d'esprit, assise sur une culture de la compréhension d'autrui.

Jérôme GRONDEUX

Inspecteur général de l'Éducation nationale (histoire)
et ami de la famille

*Pierre Vandevoorde, directeur du livre
(février 1980- octobre 1981)*

Pierre Vandevoorde doit à son prédécesseur à la Direction du livre, Jean-Claude Groshens, d'être entré au ministère de la Culture. L'ancien recteur de Lille, avec lequel il avait travaillé quand il était dans le Pas-de-Calais, l'incita à poser sa candidature au poste qu'il quittait pour prendre la présidence du Centre Pompidou. Nommé en février 1980 dans un contexte difficile – son budget connaissait, en cette fin de présidence giscardienne, « une période de basses eaux » et la gauche avait fait du livre un de ses chevaux de bataille –, il a pourtant, en moins de deux années et sous des gouvernements de tendances opposées, réussi à marquer son mandat.

Il y a, d'abord, le rapport au Premier ministre sur *Les bibliothèques en France*, dont il a été le coordinateur et qui porte son nom. Alors qu'il s'agissait, à l'origine, d'une sorte de leurre destiné à pallier l'abandon d'une loi de programme en

faveur de la lecture publique, il a produit « un manifeste » affirmant la doctrine et les ambitions de sa direction, dont le ministère Lang devait ensuite s'inspirer. Il n'avait cessé, en effet, de s'intéresser aux bibliothèques et de multiplier les visites sur le terrain. Et c'est lui qui fut chargé, après mai 1981, lors du rattachement de la Bibliothèque nationale au ministère de la Culture, des délicates concertations avec les syndicats.

Un autre dossier majeur auquel Pierre Vandevoorde a été confronté est celui du prix du livre. S'il ne parvint pas à faire revenir sur sa décision d'interdire la pratique des prix conseillés par un ministère de l'Économie qui, pour lutter contre l'inflation, soutenait une doctrine de liberté générale des prix, il eut la satisfaction, après l'alternance, de se voir confier par Jack Lang la préparation de la loi sur le prix unique du livre, votée dès le mois d'août 1981. Il regrettait seulement que le mérite en ait été, par la suite, attribué à son successeur.

Il s'est aussi beaucoup investi au Centre national du livre, un organisme destiné, à son avis, « à faciliter le travail des créateurs et non à imposer des normes et des règles ». Celui qui allait bientôt publier *La traversée de l'Atlantique* côtoyait avec bonheur René Char, Francis Ponge ou Robert Sabatier. Parmi les initiatives dont il était fier, citons la création d'une commission du livre savant, qu'il demanda à Raymond Aron (1924 l) de présider, et l'édition des œuvres complètes de Patrice de la Tour du Pin.

Parmi d'autres actions notables, on retiendra son soutien efficace à la création du Salon du livre, dont la première édition eut lieu en 1981, ses efforts pour la diffusion du livre français à l'étranger, et l'organisation de cette grande manifestation en Chine, qui connut un extraordinaire succès populaire. Il eut aussi l'idée en 1980, pour l'Année du patrimoine, de l'opération « écrivains et terre natale », inspirée d'un titre de Marcel Arland, auteur qu'il admirait.

Au ministère de la Culture, il a laissé le souvenir d'un homme d'expérience et de contact, qui avait su établir des relations cordiales avec ses différents partenaires et donner à sa direction, constituée depuis peu, la cohésion qui lui manquait encore. Lui-même s'est plu à reconnaître les compétences et l'aide précieuse de ses collaborateurs. « C'est un homme extrêmement intelligent, et il faisait un superbe travail » devait dire le ministre Jean-Philippe Lecat qui l'avait nommé. Pierre Vandevoorde gardait de cette mission le souvenir d'un moment heureux de sa vie administrative, mais c'est sans amertume qu'il réintégra, en octobre 1981, l'Éducation nationale.

Françoise MOSSER

Conservateur général (honoraire) aux archives nationales
Correspondant du Comité d'histoire du ministère de la Culture

*Pierre Vandevoorde, président de l'Amicale de l'Inspection générale
de l'Éducation nationale*

Comme vous pouvez vous en douter, il y avait beaucoup de monde hier après-midi pour accompagner Pierre Vandevoorde à sa dernière demeure. Georges Fotinos, Bruno Halff, François Le Goff – successeur de Pierre à la présidence de l'Association franco-libanaise pour l'éducation et la culture – conduisait une délégation de Libanais ; sans doute d'autres collègues étaient-ils là, que je n'ai pas aperçus.

La cérémonie fut comme la vie de Pierre Vandevoorde, un savant dosage de grandeur entre sa vie parisienne, cadre de sa carrière aux plus hautes fonctions, et d'humble simplicité dans cette petite paroisse au milieu de la population de ce village à l'orée de la Limagne. Les giboulées de mars attardées en avril modifiaient les couleurs de la chaîne des Puys qu'il se plaisait tant à évoquer. Fixés dans ce village depuis 1956 par l'acquisition du presbytère, Pierre Vandevoorde et son épouse vivent à Paris et se rendent aussi souvent que possible à Saint-Clément-de-Régnat, dont il devient le maire en 1971, et le restera jusqu'en 2001. C'est là même qu'il était prévu que soit célébrée, au mois d'août, leur union depuis soixante ans.

Il était très attaché à l'Amicale, dont il fut le président à la suite notamment de notre collègue Louis Faucon ; Georges Laforest lui succéda. Il approuva, sans aucune réserve, la transformation de l'Amicale en association professionnelle, comme l'exigeait le secrétariat général du gouvernement pour toutes les inspections générales. J'ai trouvé auprès de Pierre conseils et encouragements constants. Il suivit sans cesse la vie de l'APIGEN et s'est toujours préoccupé de son rayonnement, comme nous l'a confirmé Aliette Vandevoorde hier.

L'APIGEN a perdu un ami, un collègue modèle, un humaniste accompli.

Jacques THIERY
Président d'honneur de l'APIGEN
(texte rédigé le 19 avril 2016)

Pierre Vandevoorde, maire rural (1971-2001)

(Ce texte a été prononcé le 18 avril 2016 aux obsèques de notre camarade)

C'est avec une grande tristesse et beaucoup d'émotion que nous sommes réunis afin de vous entourer pour la dernière fois.

En ce jour de deuil, notre église n'est pas assez grande pour contenir tous ceux qui ont voulu vous témoigner, ainsi qu'à vos proches, leur respect, leur reconnaissance, ou, plus simplement, leur amitié.

Aujourd'hui se mêlent aux habitants de Saint-Clément-de-Régnat des personnes venues d'horizons très différents, de nombreuses régions de France et d'autres nations. Cette diversité traduit précisément ce que fut votre vie.

Vous êtes issu d'une famille modeste. Votre enfance a été marquée par les privations et les difficultés de la guerre. Après des études brillantes, vous avez dû partir pour l'Algérie comme les autres jeunes hommes de cette époque.

Après votre retour, commença une longue carrière professionnelle qui vous amena à intervenir dans plusieurs régions françaises et à travers le monde, souvent dans des contextes tendus et difficiles.

Votre vie durant, vous avez eu le sens de l'engagement et des responsabilités.

La meilleure preuve est que vous avez assuré jusqu'à votre disparition la présidence de l'Association franco-libanaise d'éducation et de culture que vous avez créée en 2002. Plusieurs représentants venus du Liban sont parmi nous aujourd'hui. Leur présence à elle seule traduit la reconnaissance ainsi que la richesse et l'authenticité des liens que vous avez su créer.

Vous êtes arrivé à Saint-Clément-de-Régnat en 1956 où vous avez acheté et rénové l'ancien presbytère. Dès le départ, vous êtes tombé amoureux de ce village, et vous avez accepté en 1971 d'en devenir maire. Vous vous êtes alors fondu dans cette vie d' élu rural où vous aviez plaisir à retrouver vos administrés lorsque vos responsabilités professionnelles vous permettaient de rejoindre notre petite bourgade. En homme calme et réfléchi, vous avez géré notre commune en bon père de famille. Vous étiez un homme de paix, et vous haïssiez les conflits, que vous saviez mieux que quiconque désamorcer dans la douceur.

Avec Alyre, votre premier adjoint, vous avez constitué une équipe soudée et efficace, qui vous a valu la confiance des électeurs durant cinq mandats consécutifs.

Bien sûr, votre engagement en tant qu' élu ou dans le domaine professionnel vous a valu de nombreuses distinctions, dont je ne citerai que les principales :

- En 1962 : médaille de la commémoration des événements d'Algérie
- En 1971 : médaille de la jeunesse et des sports
- En 1973 : médaille de l'Enseignement technique
- En 1975 : chevalier dans l'Ordre du Mérite
- En 1979 : chevalier de la Légion d'Honneur
- En 1980 : commandeur des Palmes Académiques
- En 1980 : commandeur des Arts et lettres
- En 1983 : croix du combattant
- En 1991 : officier de la Légion d'honneur
- En 2002 : officier du Mérite agricole.

Serge GEOFFROY
Maire de Saint-Clément-de-Régnat

*Hommages à Pierre Vandevoorde de l'Association franco-libanaise
pour l'éducation et la culture*

Mars 1992. Après la guerre, Pierre est en mission d'inspection pour l'homologation de plusieurs établissements au Liban. C'est à cette occasion que nous nous sommes rencontrés, alors que je dirigeais l'école Élite de Beyrouth. Nous avons continué à travailler ensemble et rapidement une amitié réciproque nous a réunis. De son amour pour le Liban et de cette amitié, est née l'AFLEC à laquelle nous avons associé Mathieu Agostini.

30 juin 2000. Pour formaliser notre association, nous avons créé une association de droit français appelée AFLEC qui a rapidement vu croître les effectifs d'élèves de ses établissements ouverts au Liban et aux Émirats arabes unis.

9 novembre 2013. Pierre, relevant de maladie, a, au prix d'un grand effort, eu le bonheur de venir à Beyrouth pour assister à l'assemblée générale de l'AFLEC. Il y a exprimé son souhait très fort de pouvoir fêter nos 25 ans d'amitié. Sa participation à nos travaux, malgré les graves soucis de santé qui sont les siens, a été pour nous une joie immense.

Rimah HAMMOUD, co-fondateur

Historien, mélomane, poète, Pierre Vandevoorde se définit lui-même comme *un globe-trotter de l'éducation*. Cette expression ne peut cependant résumer à elle seule presque cinquante années d'activités socio-professionnelles : une longue carrière, au cours de laquelle il a su conduire les activités d'un haut fonctionnaire de l'éducation et celles d'un élu local d'une commune rurale : les unes enrichissant les autres et réciproquement.

Ces activités exceptionnelles lui ont permis d'établir des relations humaines très riches et de nouer des liens profonds et durables. Dans chaque lieu visité, en France ou à l'étranger, son regard d'expert, son professionnalisme et ses qualités d'écoute ont marqué les esprits.

Le reflet de son engagement et des valeurs qu'il a portées se retrouve également au travers des nombreuses associations dans lesquelles il s'est impliqué.

François LE GOFF
Inspecteur général honoraire de l'Éducation nationale
Président de l'AFLEC

Pierre a été longtemps membre du bureau de la Mission laïque française, et il est resté jusqu'à sa mort président d'honneur de l'AFLEC. Il était très attaché à ces deux associations, dont il suivait, depuis sa retraite à Saint-Clément-de-Régnat, les évolutions.

Le concours que l'AFLEC a mis en place dans les établissements scolaires francophones du Proche-Orient portera son nom. Il avait donné son assentiment à cette

décision du conseil d'administration de l'AFLEC et voulait me le dire au téléphone très peu de jours avant son décès.

Bruno HALFF
Inspecteur général honoraire de l'Éducation nationale
Président d'honneur de l'AFLEC

*In memoriam Pierre Vandevoorde,
président d'honneur du Collège Sévigné*

Parmi les nombreuses activités qu'il a assurées dans sa longue carrière, Pierre Vandevoorde a pratiqué des responsabilités associatives tant dans sa vie professionnelle que dans son rôle d'élu. Ce fut en particulier le cas au Collège Sévigné, établissement privé laïque fondé en 1880 par le grand linguiste Michel Bréal, fondateur de la sémantique et professeur au Collège de France, et auquel une figure charismatique et tutélaire, Mathilde Salomon, directrice de 1883 à sa mort en 1909, allait conférer pour ainsi dire ses lettres de noblesse. La disparition de Pierre Vandevoorde y a été douloureusement ressentie par l'ensemble des membres de la communauté scolaire, parce que, que ceux-ci l'aient connu de façon directe ou indirecte, il leur a laissé le souvenir d'un éminent président de l'Association chargée de la gestion administrative et du suivi pédagogique du Collège. Chacun appréciait, en effet, son esprit de tolérance et sa vaste culture ainsi que ses qualités d'écoute, sa pondération sa mesure, sa délicatesse, son tact, la justesse de son ton et de ses prises de position, et aussi son humour. Pierre Vandevoorde était toujours content de mettre en œuvre tout ce à quoi il tenait et sa présidence avait été dans la continuité de l'homme de qualité qu'il était.

Son prédécesseur, l'inspecteur général André Orsini, en professionnel subtil et avisé, avait songé à lui, après avoir présidé l'Association pendant plusieurs années, pour lui transmettre le relais. Pierre Vandevoorde entra donc au Conseil d'administration en janvier 1987, en devint le président en septembre 1992 et assura cette fonction jusqu'en septembre 2004. Lui-même évoque cette période, avec la distanciation amusée dont il était coutumier, dans ses *Mémoires d'un « globe-trotter » de l'éducation* récemment publiés. *L'exercice de cette responsabilité, écrit-il, n'était pas un long fleuve tranquille, étant donné des tensions permanentes opposant les enseignants aux parents d'élèves. [...] La participation de personnalités extérieures recrutées par cooptation compliquait davantage cet état de fait pour des raisons n'ayant que peu de rapports avec les objectifs de l'enseignement.* Il réussit pourtant à mettre un terme à ces turbulences et à rendre tout son lustre à un établissement apprécié, notamment pour sa préparation aux concours de recrutement des professeurs du second degré. Et c'est d'une triple manière qu'il rétablit la sérénité. D'abord par son autorité propre, à la fois souple et ferme. Ensuite grâce au soutien d'André Orsini et d'enseignants de l'établissement, archicubes comme lui. Enfin, par le recrutement en septembre

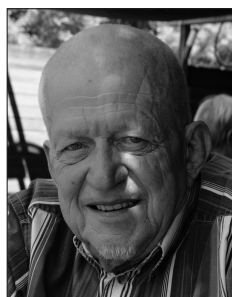
1994, d'un proviseur à l'attitude fort intelligente, André Ménard, qui venait de faire ses preuves à la tête d'un lycée difficile dans une commune minière du Pas-de-Calais, qui allait exercer ses fonctions jusqu'en 2003, et dont la successeure, madame Josette Mulet, sut à son tour faire face aux difficultés d'une charge complexe jusqu'à son départ en retraite en septembre 2013. En choisissant pour successeur le regretté Yves Guérin, ancien doyen de l'Inspection générale de l'enseignement primaire, Pierre Vandevoorde mit un terme de façon judicieuse à sa présidence. Ajoutons que, sous son mandat et à son instigation, on put compter parmi les membres extérieurs qui font partie statutairement du Conseil d'administration, des personnalités aussi marquantes que l'historien et académicien Pierre Nora, Pierre Joxe, ancien ministre et membre du Conseil constitutionnel, Michel Prigent (1970 l), président des Presses Universitaires de France de 1994 à 2011, et Bruno Frappat, ancien directeur du journal *La Croix* : conjonction surprenante de talents...

Pierre Vandevoorde aura été pour moi, dans mes actuelles fonctions de président de l'Association du Collège Sévigné, un exemple et un mentor, en même temps que l'ami attentionné et délicat, que je connaissais de longue date ainsi que son épouse, Aliette, ancien proviseur notamment du Foyer des lycéennes (l'actuel lycée d'État Jean-Zay) et de la Maison d'éducation de la Légion d'Honneur, et leurs brillantes filles, Mathilde Courtois, proviseur du lycée Lavoisier, et Marie-Adélaïde Nielen, conservateur du patrimoine aux Archives nationales à Paris, spécialiste de l'Orient latin et de sigillographie médiévale, qui a été jadis mon élève en classe de Chartes au Lycée Henri-IV.

Alain ATTALI

Inspecteur général honoraire de l'Éducation nationale
Président de l'Association du Collège Sévigné

NIVAT (Maurice), né le 21 décembre 1937 à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme), décédé le 21 septembre 2017 à Sevran (Seine-Saint-Denis). – Promotion de 1956 s.



Maurice Nivat fut une grande figure fondatrice de la discipline informatique en France et en Europe. Il nous a quittés trop tôt, dans sa quatre-vingtième année.

Maurice Nivat a passé son enfance à Clermont-Ferrand. Avec des parents tous deux professeurs de lycée (père normalien), la réussite scolaire était un objet d'attention tout particulier : trois enfants, trois normaliens : Georges, slavisant (l'aîné), Maurice (le puîné), et Aline, mathématicienne (la

benjamine). Au grenier, le jeune Maurice dévorait les livres qui avaient appartenu à son grand-père architecte, d'où il a tiré un goût constant et poussé jusqu'à l'érudition pour l'architecture et plus largement les arts et traditions populaires de nos régions. Dans un autre coin de la maison familiale, il se livrait aussi à des expériences de chimie.

Maurice Nivat s'est marié en 1959 avec Marie-Françoise Hyppolite, disparue tragiquement. Il était remarié depuis 1966 avec Paule Bettan, mathématicienne. Il a eu trois enfants : Dominique (1960, économiste), Jean-Luc (1963, informaticien), et Catherine (1967, métallurgiste).

En 1960, Maurice Nivat commence sa carrière d'informaticien (avec un léger anachronisme, car le mot ne sera créé que quelques années plus tard) en qualité de « calculateur adjoint » au nouveau Centre de calcul du CNRS, l'Institut Blaise-Pascal, installé dans les caves de l'Institut Henri-Poincaré. En 1961, il devient assistant à la faculté des Sciences de Paris. Il fait la rencontre de Marcel-Paul Schützenberger (ami de Chomsky ... et de Boris Vian), et se lance avec avidité dans la recherche en théorie des langages formels et des automates (thèse d'État soutenue en 1967). De 1965 à 1967, il est chargé de conférences à Grenoble, puis, de 1967 à 1969, à Rennes. Avec ses élèves grenoblois, Maurice s'intéresse à la réécriture de mots. En 1969, il devient professeur à la faculté des Sciences de Paris. La même année, il découvre la sémantique des langages de programmation, sujet nouveau parti du Royaume-Uni (Dana Scott, Robin Milner, Christopher Strachey, Peter Landin, David Park, Mike Paterson, ...). Maurice travaillera dans les années 70 sur la théorie des schémas de programmes (thèse de Laurent Kott, Gérard Boudol, Irène Guessarian, Bruno Courcelle, Guy Cousineau, Jean-Marie Rifflet), tout en poursuivant ses travaux en théorie des langages (thèses de Luc Boasson, Joffroy Beauquier, Jean-Michel Autebert).

C'est au début des années 70 que, parallèlement à ses travaux, Maurice Nivat commence à consacrer, en pionnier, beaucoup de temps et d'énergie à construire des équipes de recherche, à l'IRIA et à l'université Paris 7, institutions toutes deux fraîchement créées. En 1970, Schützenberger et Nivat donnent une conférence à l'IRIA, proposant le nom « informatique théorique » pour désigner les recherches sur les automates et langages formels, sur les langages de programmation et sur les algorithmes. À l'IRIA, Maurice monte un projet intitulé « Sémantique formalisée des langages de programmation », qui accueillera Philippe Flajolet, Jean-Marc Steyaert, Bruno Courcelle, Gérard Huet, Jean-Jacques Lévy et Gérard Berry. Côté universitaire, Maurice Nivat rejoint la nouvelle université Paris 7 avec Louis Nolin (spécialiste de compilation) et Schützenberger. Une structure CNRS (ERA) est créée autour de ce petit noyau. Dans le même esprit, Maurice lance les Écoles de printemps d'informatique théorique, réunions annuelles qui ont joué un rôle primordial dans la constitution d'une communauté, et qui perdurent encore aujourd'hui.

Maurice Nivat veut aller plus loin : il œuvre à la création d'un laboratoire élargi, réunissant des théoriciens et des programmeurs, répartis sur les deux universités Paris 6 et 7. Ainsi, le LITP (Laboratoire d'informatique théorique et programmation) est créé en 1975. Maurice en sera le co-directeur jusqu'en 1985, avec Jacques Arsac puis avec Bernard Robinet.

Maurice Nivat ne déborde pas seulement d'activité sur la scène nationale. Il va forger des outils essentiels pour la communauté de recherche européenne en informatique : création de :

- l'EATCS (European Association for Theoretical Computer Science), avec Jaco de Bakker, Corrado Böhm, Mike Paterson,
- la conférence annuelle ICALP (International Colloquium on Automata, Languages and Programming),
- et du journal *TCS* (Theoretical Computer Science).

Côté sciences, Maurice va poursuivre ses travaux en théorie des langages (langages définis par congruence, mesures de complexité pour les langages algébriques, mots infinis), ainsi qu'en sémantique (sémantique algébrique des schémas de programme, extension au non-déterminisme). Il ouvre un nouveau grand chantier : la sémantique du parallélisme (où plusieurs processeurs effectuent des tâches plus ou moins synchronisées). Il est consultant à la Thomson à Corbeville. Les rencontres qui se font là avec des ingénieurs travaillant sur la programmation des centraux téléphoniques favorisent la maturation des travaux sur la synchronisation d'automates, de Maurice et d'André Arnold. Il a aussi à cette époque beaucoup discuté de concurrence avec des chercheurs universitaires venus d'horizons pratiques, tels que Gérard Roucairol, que Maurice avait invité à fonder une équipe sur le parallélisme au LITP, ou Jean-Pierre Verjus (Rennes).

En 1982, Maurice Nivat est chargé par Chevènement et Savary, respectivement ministres de la Recherche et de l'Éducation, de la rédaction d'un rapport sur la filière électronique. Ce rapport, intitulé « Savoir et Savoir-faire en Informatique », est remis l'année suivante. Dans la foulée, il préside le Conseil scientifique du programme mobilisateur de la filière électronique. Il met en place les Programmes de recherche coordonnés (PRC), qui seront pendant quelques années richement dotés et donneront un fantastique coup de fouet à la recherche française dans ces domaines. Plus tard, au début des années 1990, Maurice Nivat présidera l'Observatoire de la recherche informatique en France. Dans un tout autre registre, il a aussi été membre du Haut conseil de la francophonie (1984-2001), ce qui allait bien avec son goût pour la belle langue.

Pendant ce temps, Maurice garde un intérêt pour les langages d'arbres et pour la concurrence. Mais surtout, il décide une nouvelle fois d'infléchir – plus radicalement sans doute cette fois – son domaine de recherche, pour s'intéresser aux

objets géométriques discrets, et notamment aux pavages et à leur complexité (collaboration avec Danièle Beauquier et avec des chercheurs de l'ENS Lyon). Maurice est aussi l'un des pionniers de la tomographie discrète, dont l'objet est de reconstruire un objet discret à partir de projections. Il s'est intéressé au problème de la reconstruction de matrices binaires à partir d'un nombre fini de radiographies discrètes, c'est-à-dire de projections sur certaines lignes comptées avec des multiplicités (travaux avec Elena Barucci, Alberto Del Lungo et Renzo Pinzani).

Après son départ à la retraite en 2001, Maurice a continué ses travaux en tomographie discrète, tout en profitant du temps retrouvé. Il a effectué pas moins de quatre tours du monde, accompagné de son épouse Paule. Il était très actif dans les sociétés savantes et associations de défense du patrimoine rural et industriel et de l'outillage agricole. Il a aussi mené l'un de ses derniers combats de citoyen et d'homme de science, celui pour l'introduction de la discipline informatique dans les collèges et les lycées. Ses efforts, menés avec d'autres (Serge Abiteboul, Jean-Pierre Archambault, Gérard Berry, Gilles Dowek, ...) ont permis de faire un bout de chemin, mais il reste beaucoup à obtenir.

Maurice Nivat était un homme de conviction, doué d'une énergie peu commune. Loin de s'enfermer dans sa recherche, il a voulu organiser la communauté, convaincre les décideurs, les industriels, les éducateurs de l'importance de développer l'informatique (formation, recherche, applications). Il n'a cessé d'encourager les jeunes : les chercheurs, aux quatre coins de la France et de la planète, mais aussi les jeunes autour de lui, à commencer par ses dix petits-enfants, qu'il prenait plaisir à emmener découvrir le vaste monde et en particulier les églises romanes, sur lesquelles il pouvait être intarissable (il avait même envisagé de faire une thèse en histoire de l'art !).

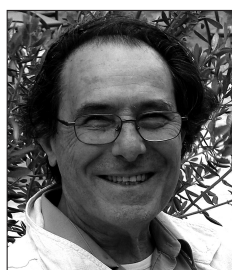
À titre personnel, je dois beaucoup à Maurice Nivat, le maître mot étant ici la confiance qu'il m'a donnée sans jamais la retirer. Je suis fier d'avoir eu la chance d'appartenir à son « école humaine ». L'informatique française et européenne lui doit énormément. Les outils qu'il a créés sont fermement installés dans notre paysage et porteront sa mémoire encore longtemps. Je voudrais aussi saluer son humanisme : Maurice était un lecteur insatiable, qui s'intéressait à tout, art et technique, histoire, politique, littérature, sociologie, ethnographie... Jusqu'aux derniers mois de sa vie, il avait dans sa chambre quantité de livres à portée de main. Maurice était aussi un débateur acharné. C'était un « honnête homme » des temps modernes, au caractère entier.

Maurice Nivat était membre correspondant de l'Académie des Sciences, membre de l'Academia Europea, membre correspondant de l'Académie des Sciences du Chili. Il a été lauréat du prix de l'EATCS en 2002. Il était Officier de la Légion d'hon-

neur, Officier dans l'ordre national du Mérite, Commandeur dans l'ordre des Palmes académiques, Docteur *honoris causa* des universités de Bologne et de Montréal.

Pierre-Louis CURIEN (1972 s)

BALMANN (Louis de), né le 15 août 1934 à Cilaos (Réunion), décédé le 9 mars 2017 à Paris. – Promotion de 1957 I.



J'ai quelque scrupule à participer à cet hommage à Louis de Balmann qui n'était féru ni de discours, ni de cérémonies, et qui était mon ami. Je ne viens donc qu'en simple témoin du professeur d'hypokhâgne qu'il a été pendant un peu plus de trente ans au lycée Henri-IV, et donc aussi du collègue. Une foule de khâgneux, et de normaliens, dont beaucoup sont devenus ses amis, se souviennent sans nul doute, avec respect et affection, de ce maître, très savant, précis, rigoureux mais disponible, enjoué et jamais doctoral. Il aimait en particulier initier les « grands commençants » qu'il savait entraîner et passionner et dont il a su faire souvent de bons hellénistes. Il avait choisi ce *métier*, d'être un *passeur*, de grec et de latin, de grands textes, de mondes, et de vie. En toute liberté, sans illusions, en restant sur son quant à soi, mais avec probité et, si l'on prêtait un peu l'oreille, par fidélité aux émotions du jeune étudiant venu de la lointaine Réunion et immergé un jour d'automne dans l'univers d'Henri-IV et du Quartier latin. Au lycée il était le plus discret et le plus présent des collègues. Tous connaissaient son prestige auprès des élèves, son expertise et sa générosité. On pouvait faire appel à lui. C'est ainsi qu'il s'était prêté au jeu d'emmener des élèves, et des professeurs, en voyage en Grèce ou en Italie, de devenir un guide recherché et un pilier de l'Association Athéna, d'animer les réunions du *Café homérique*, d'être conseiller, et au besoin acteur, des représentations annuelles des Tragiques grecs à la Sorbonne, conférencier sur l'iconographie des églises orthodoxes grecques, lecteur de Montaigne, et même un jour, et cela l'avait beaucoup amusé, expert en prononciation du grec ancien pour une reconstitution télévisée des Guerres médiques. Devenu, malgré lui, de bouche à oreille, un personnage en somme et une autorité, qu'on sollicitait, il n'en était, j'en témoigne, pas dupe, toujours guidé par l'envie, la curiosité et le plaisir.

Nous étions collègues, volontiers complices, comme ce jour où *En l'absence de M. de Meaux, empêché, M. de Balmann a été chargé de prononcer l'Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre en Salle des Médailles*, devant un parterre de khâgneux qui avaient cette œuvre à leur programme. Il était venu en clergyman, avait prononcé

solennellement l'oraison. L'un des spectateurs, venu d'un autre lycée, m'a dit à la fin que « ce jeune prêtre avait la voix peut-être un peu trop douce ». Il avait alors près de soixante ans.

Nous avons, depuis notre retraite, pris l'habitude de partir au mois de juin visiter, à l'aventure, Îles grecques, Macédoine, Dalmatie, Istrie, Monténégro, Bosnie, à la recherche des traces du Monde ancien, mais à la rencontre des habitants chez qui nous logions le plus souvent. La Roumanie était à notre programme.

Nous étions amis, de très longue date ; nous n'avons cessé de converser, avec le sentiment de parler la même langue, ce qui permet d'être économes en mots. Depuis trois ans les circonstances nous avaient obligés à le faire à distance, au téléphone, tous les mardis - peu cérémonieux, Louis aimait les rites -. Nous nous sommes ainsi quittés un dernier mardi. J'ai été, je crois, le dernier à lui parler. *Bon, salut, à la prochaine. À bientôt.*

Jean-Paul BALLORAIN

J'ai connu Louis de Balmann il y a longtemps ; il était mon professeur de grec ancien au lycée Henri-IV. Un an seulement, pour un cours d'initiation qui m'a laissé une impression durable. La passion avec laquelle il enseignait, l'amour de sa matière, sa simplicité ne pouvaient s'oublier... Et cette chose bizarre qu'il nous faisait découvrir, ce fruit défendu, si peu goûté qu'il en est presque obscène à certaines oreilles : la prononciation restituée. Ainsi, une langue ancienne, ce n'était pas que du vocabulaire et des règles de grammaire, des thèmes et des versions, c'était quelque chose avec un rythme, une identité sonore qu'on apprivoise et qu'on se met en bouche. Savoir si l'on dit *(d)Zeus* ou *Zdeus*, *thalassa* ou *thalatta*, n'étaient plus dans son enseignement des questions cantonnées aux notes de bas de page, et l'iota souscrit, ou l'aspiration contre nature de thêta, phi et khi, s'incarnaient. C'était cela que Louis nous donnait : un accès aux mystères de la chair du grec ancien. J'avais l'impression qu'enfin, avec lui, une langue morte vivait.

Philippe GARNIER

Les jeunes hypo-khâgneux que nous étions furent saisis d'entendre les vers de Virgile ou d'Homère prendre vie, nous révélant un monde *inouï* (au sens propre) où l'on entendait soudain et enfin la chair et la musique de langues jusqu'à présent ânonnées, comme vidées de toute substance ou théâtralité. Je crois l'entendre encore moduler de sa voix merveilleusement chantante le fameux vers de Virgile « *Apparent rari nantes in gurgite vasto* » : tout d'un coup, nous n'étions plus dans cette salle exigüe et vieillotte de ce vénérable lycée, nous étions transportés là-bas, sur le rivage, en train d'assister impuissants mais fascinés au naufrage de la flotte troyenne !

Jamais avant lui, et plus jamais après, au cours de mes quelques années d'études anciennes, je n'ai retrouvé cette capacité fabuleuse d'évocation. Et je sais que des générations d'élèves, avant et après moi, auront été pareillement marquées à vie.

Duy-Thông NGUYEN

C'est une perte douloureuse et inattendue que celle de Louis qui n'aura donc pour ainsi dire jamais été un vieil homme, lui que certains, ici, ont vu, comme moi, galoper dans les Cyclades, il y a à peine plus de deux ans. Perte irremplaçable et très grand chagrin pour nous tous que celle de cet homme rare. Nous aimions tant nous retrouver autour de lui dans les différents groupes qu'il animait avec l'indulgence et l'autorité naturelle que lui donnaient une curiosité à géométrie variable et un savoir encyclopédique.

Il est resté jusqu'au bout pour nous tous, je crois, le maître incontesté, riche de ce savoir disponible dont il a su si généreusement faire cadeau à autrui et en particulier aux membres du *Café homérique* qu'il a animé sans discontinuer depuis sa création en décembre 2007, du cercle latin ou du groupe de traducteurs de tragédies grecques. Son savoir rigoureux et son travail scrupuleux n'avaient jamais rien de pédant ; il avait le don, jusque dans sa façon particulière d'articuler avec soin chaque syllabe, de rendre ce savoir si précis en même temps très savoureux. C'était un bonheur de le voir rapprocher un passage d'un chant de l'*Odyssee* d'un poème de Georges Sèféris et de l'entendre nous le lire en grec moderne avant de nous le traduire. Ou encore de faire des rapprochements avec une sculpture ou un tableau... Ou de nous rappeler avec sa mémoire impitoyable que ce mot qui nous étonnait, nous l'avions déjà rencontré deux fois quelques centaines de vers plus haut. Il nous faisait observer les réalités du texte, y compris quand Homère décrit longuement la construction de son radeau par Ulysse lorsqu'il quitte Calypso. Il nous aidait à décrypter soigneusement le jeu qu'il connaissait si bien des particules, qui sont comme la respiration de la langue grecque.

Il n'avait pas souhaité que le café homérique se passe à la Sorbonne où il aurait pu avoir lieu, mais il le voulait dans un café du quartier latin, dans la rumeur de la ville, dans une convivialité qui se concrétisait ensuite par un repas pris en commun auquel il manquait fort rarement et qui était l'occasion de discussions animées. Il aimait que les amis du café homérique disent publiquement de longs passages d'Homère au moment des Dionysies et il avait une irremplaçable oreille de musicien et de spécialiste pour nous aider à dire et scander, y compris dans les arcanes de la métrique grecque et latine ! Louis a aimé sortir le savoir universitaire du cadre scolaire et souhaité le faire vivre dans la ville.

Louis aimait les voyages ; il aimait la Grèce depuis les Mycéniens jusqu'à aujourd'hui. Il parlait couramment le grec moderne auquel il a formé des stagiaires

pendant de nombreux étés dans l'île d'Alonissos. Voyager avec lui et l'association Athéna, et j'ai eu cette chance, c'était s'initier à la grande culture grecque, à la mythologie, à l'histoire de l'art, mais aussi regarder les coquelicots d'un rouge éclatant au temple de Poséidon au cap Sounion, ne pas oublier de contempler les arbres aux fleurs roses de Chypre ni de déguster un ouzo après avoir traversé une partie de l'île de Rhodes au triple galop. Ce pouvait être aussi initier son petit-fils Alexandre à un voyage en Épire et en Grèce du Nord sur la tombe de Philippe de Macédoine, comme il y a cinq ans. Mais sa curiosité débordait largement le cadre de la Grèce classique ; par exemple, il s'y connaissait en icônes et même en prières de la liturgie orthodoxe ou, plus étonnant, il aimait repérer les plaques d'égout dont il m'a invité parfois à déchiffrer l'origine française non seulement à Paris mais en Grèce ou en Dalmatie.

Car plus que tout, il aimait comprendre et l'épigraphie le passionnait. Il aimait le faire sur place dans ses voyages, notant avec soin l'inscription qui avait eu le culot de lui résister et qui ne perdait rien pour attendre. Cette volonté de comprendre les signes ne se différenciait pas chez lui du désir de comprendre, par-delà les mots, les grandes peines et les brèves joies des hommes de l'époque d'Homère, de Sophocle, d'Euripide. Or, malgré les apparences, elles ressemblent beaucoup à celles des hommes de maintenant et de toujours. Imprégné de cette haute culture, Louis a su incarner tout naturellement une belle figure d'humaniste contemporain, lui qui faisait partie des *Amis de Montaigne*. Et il lui a donné un rayonnement suffisant pour qu'aujourd'hui encore quelque chose de lui demeure avec nous qu'il nous laisse à découvrir et qui pourra, je l'espère, nous aider à surmonter notre chagrin.

Alain MERLET

VAIREL (Hélène), née le 31 janvier 1937 à Annecy (Haute-Savoie), décédée le 18 octobre 2013 à Vanves (Hauts-de-Seine). – Promotion de 1957 L.



Le nom d'Hélène Vairel est intimement lié à l'École normale supérieure, où elle a effectué la majorité de sa carrière, transmettant inlassablement à des générations de normaliennes et de normaliens le goût de la linguistique latine, dont elle était une éminente spécialiste.

Née à Annecy, fille d'un médecin militaire, et d'une professeur de sciences naturelles au lycée, Hélène Vairel se distingua très tôt au Concours général, puis, arrivée à Paris pour y entreprendre des études supérieures, entra brillamment à l'ENS-Sèvres en 1957, où elle effectua sa scolarité.

Elle épousa Jean-Paul Carron (1955 s), géologue à l'ENS, et ils eurent une fille, Martine, devenue médecin. Après une brève période à Lyon, elle fut recrutée en 1967 à l'ENS-Sèvres ; elle enseigna dans notre établissement jusqu'à sa retraite en 2001, vivant de l'intérieur toute l'histoire de l'ENS, notamment la fusion Ulm-Sèvres en 1986. Des problèmes de santé en 1988 entraînèrent une longue convalescence : Hélène Vairel ne pouvait plus parler qu'en chuchotant, mais, faisant preuve d'une énergie peu commune, elle reprit ses cours dès 1989. C'est à cette époque que je l'ai connue pour la préparation à l'agrégation de grammaire. Avec sa voix si caractéristique, Hélène Vairel s'imposait d'emblée comme une enseignante extraordinaire, et tous ceux qui ont suivi ses cours se rappellent avec émerveillement l'intelligence de ses observations, la solidité de sa méthode et ce recul critique qui faisait de chacun de ses cours un moment de véritable interrogation scientifique.

À cette époque, Hélène Vairel avait déjà derrière elle une œuvre scientifique importante, dans laquelle la linguistique latine était renouvelée par des perspectives modernes, notamment les théories de Gustave Guillaume. Sa thèse, publiée en 1975, *Exclamation, ordre et défense. Analyse de deux systèmes syntaxiques en latin*, reste encore aujourd'hui une étude fondamentale portant à la fois sur l'exclamation (accusatif exclamatif, infinitif exclamatif) et sur les énoncés jussifs et prohibitifs (ordre, défense) en latin. Un compte rendu de Christian Touratier dans *Gnomon* (1978, vol. 50/1, page 413) souligne à quel point cette étude est « menée de main de maître ». Les travaux d'Hélène Vairel prennent place à une époque où la linguistique latine cherchait à renouveler ses méthodes. On y sent l'influence de Gustave Guillaume, mais en même temps le respect des données philologiques y est exemplaire. Plusieurs des articles d'Hélène Vairel sont admirables de finesse et de justesse de vues : sur l'opposition *infectum/perfectum* en latin (*Revue des Études latines*, 1978, 56, pp. 380/412), sur la personne en latin (*L'Information grammaticale*, 1979-2, pp. 39/46 et *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, 1980, 75, pp. 267/283) ou sur les conditionnelles en latin (*Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, 1981, 76, pp. 275/326). Quand on lit ces travaux, on retrouve ce qui caractérisait Hélène Vairel comme enseignante, une vocation pédagogique très forte.

Ses étudiants se souviennent de sa gentillesse et de sa disponibilité : Hélène Vairel aimait se rendre utile et ne refusait jamais de proposer un cours supplémentaire, lorsque les étudiants en avaient le besoin. Plusieurs fois, elle assura ainsi un cours de sanskrit devant un auditoire varié. Elle se consacra également à un groupe d'étudiantes japonaises, à qui elle donna dans les locaux du Boulevard Jourdan un enseignement de linguistique appliqué au français ; ses notes sur la langue française furent pour certaines traduites en japonais et diffusées au Japon. Dans le même esprit, elle publia en 1989 un manuel très utile, *La présentation matérielle d'un manuscrit dactylographié* (Nathan).

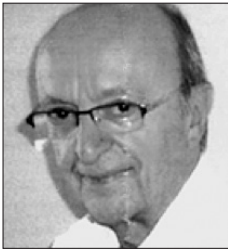
Personnalité attachante, Hélène Vairel avait une vie personnelle très riche et un large cercle d'amitiés. Grande amatrice d'art, elle passait des heures à étudier l'art médiéval, l'iconographie chrétienne, ainsi que la peinture des XIX^e et XX^e siècles et les témoignages d'écriture du monde entier. Plus encore, elle était une grande voyageuse, parcourant le monde infatigablement de l'île de Pâques au pôle Nord. Avec Suzanne Saïd, elle a traversé la Sibérie post-stalinienne, admiré le lac Baïkal et mesuré la difficulté de l'alimentation dans les marchés. Elle a aussi voyagé en Amérique du Sud, au Pérou, en Bolivie et en Équateur : elle a fait l'ascension du Machu Picchu, et de là est partie en bus jusqu'à la Patagonie. Son dernier voyage fut encore plus risqué : c'était l'Iran en 2009. Chacun de ses voyages donnait lieu à la rédaction de carnets très bien tenus et qui faisaient l'admiration de tous ceux qui connaissaient leur existence.

La fin de la vie d'Hélène Vairel fut assombrie, à partir de 2008, par la maladie. Ses étudiants gardent d'elle le souvenir d'une linguiste exceptionnelle, d'une pédagogue sensible et ouverte à la nouveauté, d'une enseignante de premier ordre qui faisait honneur à notre établissement.

Daniel PETIT (1988 I)

avec la collaboration de Suzanne SAÏD (1958 L), Anne-Marie CHANET (1961 L)
et Jean LALLOT (1959 I)

FROMAGEOT (Jean), né le 27 février 1939 à Arnay-le-Duc (Côte-d'Or), décédé le 26 janvier 2015 à Vichy (Allier). – Promotion de 1958 I.



Je remercie sincèrement madame Fromageot, son épouse, d'avoir accepté que j'évoque le souvenir de son mari, mon ancien condisciple du lycée Banville à Moulins-sur-Allier, du lycée Louis-le-Grand et de la rue d'Ulm, et de m'avoir aidé à rédiger cette notice. Je sais sa réticence à cet égard, parce que Jean avait choisi de ne pas faire carrière et de vivre dans la discrétion en se consacrant à l'enseignement des lettres dans le secondaire. *Λάθε βιώσας* comme dit un précepte des anciens Grecs¹.

Ses deux parents étaient instituteurs et Jean, le benjamin de trois frères, avait réalisé le rêve de son père en intégrant, dès sa première tentative, l'ENS. Avant la guerre, son père était directeur d'agence de l'Assistance publique de la Seine, qui envoyait des enfants dans les familles de petits métayers de l'Allier (ses grands-parents étaient des petits propriétaires terriens). Je crois pouvoir dire que Jean aimait son métier de professeur parce qu'il savait bien que l'école avait, devrait avoir, pour mission de favoriser la promotion sociale. Joie de se savoir apprécié, tristesse de voir la situation de l'école se dégrader : Jean a sans doute connu tout cela.

Entre lui et moi, au fil des années, se sont nouées des relations de camaraderie et de rivalité scolaire, sous la fêrle bienveillante de professeurs éminents. Son épouse me dit qu'il parlait souvent de Pierre Bourdieu (1931 l) qui enseigna brièvement (un mois) à Moulins. Je me souviens du jour où il était tombé avec son vélo dans un bras de l'Allier avant de rejoindre la classe. En 1953, Jean reçoit un prix offert par le cercle d'allemand du lycée Banville. En 1955, alors que notre famille a rejoint le lycée de Limoges, je lui brûle la politesse en obtenant le premier prix de thème latin au concours général des lycées et collèges (il obtient le deuxième prix). Bien au centre d'une photo de la khâgne de Louis-le-Grand (1957-58) que je conserve précieusement, Jean affiche un sourire légèrement narquois. Notre maître, Fernand Robert (1927 l) faisait l'éloge de son mémoire d'études supérieures consacré au Protagoras².

Je rapproche ce souvenir d'une phrase écrite par son épouse en réponse à mes questions assez indiscrettes : « il croyait en l'homme et seulement en l'homme ». Jean avait d'ailleurs choisi pour la cérémonie du souvenir deux textes, le fragment où Pascal parle de l'homme comme d'un roseau pensant et de la dignité de la pensée, et un poème d'Éluard *Le droit le devoir de vivre* :

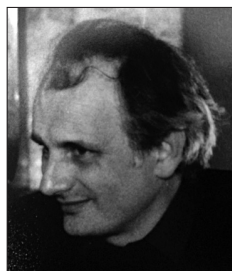
« Il n'y aurait rien...
Il y aurait un homme.
N'importe quel homme
Moi ou un autre
Sinon il n'y aurait rien ».

Guy LACHENAUD (1960 l)

Notes

1. La meilleure traduction de cette maxime qui se perd dans la nuit des temps et qui figure dans les aphorismes des Sept sages, a été fournie par La Fontaine, *pour vivre heureux vivons cachés*.
2. Socrate y discute la formule reine de la sophistique d'alors : *l'homme est la mesure de tout*.

DELANNOY (Jacques), né le 12 juillet 1939 à Strasbourg (Haut-Rhin), décédé le 24 janvier 2015 à Nantes (Loire-Atlantique). – Promotion de 1958 s.



Ses camarades de la promotion 1958 gardent de Jacques Delannoy non seulement le souvenir d'un brillant mathématicien, mais celui d'un pianiste éblouissant. Ainsi Pierre Brunel (1958 l), passionné de musique, le retrouvait le soir, non pour lui disputer le piano de la salle Dussane, mais pour l'écouter avec admiration et parler avec lui des œuvres qu'il jouait.

Après avoir passé l'agrégation de mathématiques en 1961, Jacques enseigne quelques années à l'université de Nantes mais décide bientôt de se consacrer entièrement à la musique. Elève d'Éliane Richepin et de Monique de la Bruchollerie, il s'est présenté à quatre concours internationaux en dix-huit mois au début des années 1970 et il est parvenu en finale de tous. Il a été récompensé par le Prix Yvonne-Loriod au concours Olivier-Messiaen, et par une médaille au concours Viotti ; et surtout, il remporte le premier grand prix au concours Cziffra.

C'est en 1972 qu'il quitte l'Université pour devenir professeur au conservatoire de Nantes. Titulaire du Certificat d'aptitude de piano et de musique de chambre, il y a enseigné trente ans. Il participait aussi, en tant que professeur de musique de chambre, à l'Académie internationale musicale d'Annecy, fondée par Eliane Richepin dans les années 1970.

Y participait également Isabelle Flory, remarquable violoniste, fille de Georges Flory, (1941 s), professeur de mathématiques spéciales à Louis-le-Grand. Celle-ci a fondé, en 1981, l'*Arpeggione*, groupe de musique de chambre « à géométrie variable ». Lors d'une « summer school » en Angleterre en 1981, Isabelle a rencontré Yves Hellegouarch (1957 s), qui, après des études de violoncelle au conservatoire de Paris, a choisi d'étudier les mathématiques, puis a repris l'instrument après une vingtaine d'années d'interruption.

Ce dernier a également été recruté pour le jeune ensemble et c'est ainsi que les deux normaliens, qui ne s'étaient guère connus à l'École, sont devenus amis. Un autre membre de l'*Arpeggione* est Nicolas Risler, frère de Jean-Jacques Risler (1960 s). Parmi les premières prestations de l'*Arpeggione* figurent plusieurs invitations au festival de Béziers, où Jacques a joué en soliste ainsi qu'avec des groupes de musique de chambre.

Il a été un des piliers de l'*Arpeggione* jusqu'à sa dissolution en 1988, année où l'ensemble a laissé la place au *Quatuor Arpeggione*, pendant quatre ans en résidence à la Sorbonne. Jacques a continué de collaborer avec le quatuor lors de concerts en France et à l'étranger, tout en menant une carrière de soliste, d'accompagnateur et de chambriste en France et à l'étranger. Il a joué avec de nombreux orchestres mais son domaine de prédilection était peut-être la musique de chambre. Il participait régulièrement aux « Folles journées de Nantes ».

En plus des prestations dans les salles de concert et à la radio (en France et à la BBC), il y a eu plusieurs concerts dans les universités de Nantes et de Caen. Jacques se produisait très souvent en duo avec Isabelle Flory, également en trio avec Isabelle et Yves, ainsi qu'en duo avec Yves pour des récitals de sonates à Caen et à Nantes. Les deux amis ont également donné un récital de sonates pour le bicentenaire de l'ENS en octobre 1994.

Jacques était un musicien très réfléchi ; il aimait travailler sur une table la partition dont, par ailleurs, il connaissait de manière abstraite la structure. Cela lui permettait d'être un partenaire très attentif (et critique !) dans une performance de musique de chambre en public ; il aurait fait un excellent chef d'orchestre.

Un récital de sonates pour violoncelle et piano, prévu pour marquer la retraite d'Yves, professeur de mathématiques à l'université de Caen, est devenu, au dernier moment, un récital de piano, le violoncelliste s'étant fait une entorse au poignet ! Jacques a joué, à cette occasion, l'intégrale des valses de Chopin.

Après des ennuis de santé, Jacques avait recommencé à jouer en public, avec, entre autres, une magnifique interprétation de la sonate de Dutilleux lors d'un concert privé dans l'appartement parisien d'Adrien Douady (1954 s) en avril 2013. Il avait des projets pour d'autres événements musicaux.

N'oublions pas l'autre passion de Jacques : le scrabble ! On lit l'hommage suivant dans le Carnet noir de la Fédération des scrabbleurs : « Joueur brillant, sympathique et discret, et pianiste virtuose, il avait enchanté les scrabbleurs à plusieurs reprises à l'occasion des récitals qu'il avait donnés pendant le festival de Vichy ». Il fut champion de France en catégorie Vermeil en 1999 et en 2000.

Pierre BRUNEL (1958 l)
Wynne HELLEGOUARCH
épouse de Yves Hellegouarch

FOUCART (Bruno), né le 4 août 1938 à Cambrai (Nord), décédé à Paris le 4 janvier 2018. – Promotion de 1959 I.



Il était entré à l'*École normale supérieure* en 1959. Après avoir servi en Algérie, il avait obtenu l'agrégation de lettres, mais, ayant suivi les séminaires qu'André Chastel (1933 l) donnait alors à l'ENS, il se tourna vers l'histoire de l'art, plus précisément l'histoire de l'art du XIX^e siècle qu'il contribua de façon majeure à réhabiliter, mais aussi vers les expressions marginales, mal aimées, du XX^e siècle. Il avait en effet ce tour d'esprit, chargé d'humour, de prendre le contrepied des idées reçues, convaincu qu'il y a toujours une « intention artistique » derrière toutes les formes de la création, même surprenantes, voire « laides » aux yeux qui ne savent pas voir comme lui.

Dans un long entretien qu'il donna en 2011 pour la collection audiovisuelle, « *Inventeurs de patrimoines* », du ministère de la Culture et de la communication¹, il

rappelait ce qui dans l'histoire familiale favorisa la naissance d'une « appétence aux choses », comme il dit : il s'éduqua le regard en observant le paysage architectural des villes de province où la profession de son père, magistrat, fixait successivement sa famille : Dijon, où il allait au collège en regardant les belles façades du centre historique, Amiens, où son père était actif dans la « société des antiquaires de Picardie », Douai, où sa grand-mère était meublée en style « Renaissance flamande », dont le mauvais goût, explique-t-il en riant, lui permit de ne pas mépriser les formes éclectiques du XIX^e, considérées alors comme des pastiches ridicules. Il tira aussi, explique-t-il, le meilleur profit de l'usage familial de se rendre au musée le dimanche matin, dans le petit et charmant musée Magnien de Dijon, mais aussi au musée des beaux-arts, où se noua une familiarité essentielle à la diversité des œuvres d'art : aimer, regarder, comprendre. « Tout a une âme », se plaît-il à dire avec la distance de l'humour.

André Chastel, qui avait fait lui-même à l'École normale le choix un peu scandaleux de l'histoire de l'art à une époque où cette discipline n'existait pas vraiment², détourna Bruno de la carrière attendue pour un jeune agrégé : enseigner les lettres dans un lycée, puis, éventuellement, thèse soutenue, entrer à l'Université.

Le 4 mars 1964, en effet, le ministre de la Culture André Malraux avait créé « l'Inventaire général des monuments et des richesses artistiques de la France » sur la suggestion de Chastel. Ce dernier, pour mettre en place les outils méthodologiques et conduire les premières expériences, se tourna vers ses meilleurs étudiants disponibles — Jean-Marie Pérouse de Montclos, Dominique Bozo, Dominique Hervier, Nicole de Reyniès, et... Bruno Foucart — qu'il fit entrer en 1965 au CNRS, auquel était rattaché à ses débuts l'Inventaire général.

Passer au crible tout le patrimoine d'un territoire donné convenait parfaitement aux goûts et aux intuitions profondes de Bruno Foucart : tout est intéressant si l'on veut bien s'y intéresser. Outre une exploration expérimentale de quelques cantons tests, — pour Bruno ce fut Le Faouët dans le Morbihan et Peyrehorade au sud des Landes —, cette première équipe avait été chargée d'élaborer les outils de méthode. Tandis que Pérouse de Montclos commençait à travailler à son *Vocabulaire de l'architecture*, Bruno Foucart se vit confier le dictionnaire de l'iconographie. Il ne put guère avancer dans cette tâche, ce qu'il a toujours regretté, car il se réorienta vers l'enseignement supérieur. Il fut sollicité en effet pour occuper un poste d'assistant d'histoire de l'art à l'université de Dijon, la ville de son adolescence, où il se trouvait en terrain bien connu. Il commença à y pratiquer un enseignement ouvert, inspiré des méthodes d'André Chastel : apprendre à voir, plutôt qu'exposer minutieusement des faits, une méthode qui convenait à cet objet singulier que sont les œuvres d'art, qui s'imposent encore dans notre présent, à la différence des faits historiques qui

appartiennent sans retour au passé, une méthode apte aussi à susciter des vocations, et nombreuses furent celles que Bruno Foucart suscita. En dépit de ce tournant décisif, du CNRS à l'Université, Foucart continua d'accompagner de près les réorientations institutionnelles et méthodologiques de l'Inventaire et de suivre ses travaux, jusqu'à devenir vice-président de son Conseil d'administration. Cette première expérience le marqua durablement. Nombre de ses articles portent sur le patrimoine, et la nécessité de le connaître pour le préserver. Citons, *Des monuments historiques au Patrimoine. Du XVIII^e à nos jours, ou les égarements du cœur et de l'esprit*, Flammarion, 2000. Devenu professeur émérite en 2006, il se vit confier des responsabilités parallèles, étant nommé en 2008, président du « Comité du patrimoine culturel au ministère de la Culture ».

Dans la restructuration qui suivit le bouleversement de Mai 1968, les opportunités s'ouvraient de tous côtés. C'est ainsi que Bruno Foucart quitta Dijon en 1970 pour l'université de Nanterre. Dans les petites salles de classe de la jeune université, il poursuivit sa méthode de libres commentaires des œuvres, où il se tenait, rappelait-t-il, debout, comme s'il était dans une salle de musée avec des amis : qu'est-ce qui peut intéresser ici ?

Parallèlement à cet enseignement, il avait engagé une thèse de doctorat d'État, d'abord sous la direction de René Jullian (1923 l), qui avait été nommé en 1963 à la nouvelle chaire d'histoire de l'art contemporain de l'Institut d'art et d'archéologie de l'université de Paris, puis, après la retraite de ce dernier en 1973, sous celle d'Yves Bottineau, professeur d'histoire de l'art à Nanterre : *la Peinture religieuse en France (1800-1860)*, thèse soutenue en 1980 et publiée aux éditions Arthéna en 1987. Il démontre l'intérêt d'œuvres que l'on considérait alors comme l'horreur du « style sulphicien ». Se manifeste là un trait de caractère qui caractérise tout son parcours : une capacité à considérer comme « intéressant » tout objet de la production humaine. Par-delà les préjugés et les clichés, il a l'intuition que cette peinture exprime dans toutes ses dimensions la spiritualité chrétienne du siècle, qui vaut bien celle du xviii^e.

Si cette synthèse qui se penchait sur un grand pan de la peinture du xix^e siècle, mal aimé, et du coup méconnu, est le foyer brûlant des activités de Bruno, on ne peut ignorer le second volet de sa contribution à la réhabilitation du xix^e, l'architecture, centrée autour de la figure de Viollet-le-Duc.

Dans ces années de la cinquième République, l'ENA ne couvrait pas encore tout l'horizon des ambitions et des carrières : celles-ci restaient ancrées dans la Résistance et supposaient encore une culture humaniste. Le Premier ministre Georges Pompidou (1931 l) était un ancien normalien, et tout naturellement les ministres cherchaient leur plume parmi les jeunes gens formés rue d'Ulm. Bruno n'était en rien militant, mais il avait de la curiosité pour les hommes qui entouraient le général de Gaulle,

curiosité soutenue par son amitié d'adolescence dijonnaise, avec Jean-Philippe Lecat, qui s'était engagé dans la voie de Sciences-Po et de l'ENA. De juillet 1972 à mars 1973, Bruno Foucart fit ainsi partie du cabinet de Xavier Deniau, secrétaire d'État auprès du *Premier ministre Pierre Messmer*, chargé des *départements et des territoires d'outre-mer*. Dans ces fonctions, il eut l'occasion de découvrir notamment l'Océanie et la Martinique, ce qui le rendit plus tard sensible au patrimoine des anciennes colonies, comme son service en Algérie vint nourrir son goût pour l'orientalisme qui était né devant les collections du musée Magnien.

En février 1974, sans quitter ses fonctions d'universitaire, Bruno Foucart entra au cabinet d'Alain Peyrefitte (1945 l), ministre des Affaires culturelles et de l'Environnement, jusqu'à la mort de *Georges Pompidou*. C'est Peyrefitte qui le présenta à son successeur Michel Guy, secrétaire d'état à la Culture de Valéry Giscard d'Estaing du 10 juin 1974 au 27 août 1976³. Entre le dilettante cultivé et le jeune universitaire curieux de tout, des hommes comme des choses, s'établit une grande confiance. Bruno Foucart fut mêlé au classement de la gare d'Orsay, qui fut favorisé par le remords d'avoir laissé détruire les Halles de Baltard, comme à l'installation des collections de la dation Picasso dans l'hôtel Salé. Il joua aussi un rôle essentiel dans l'établissement d'une liste de 200 monuments du XIX^e siècle à protéger au titre des Monuments historiques. Tous les départements devaient fournir des propositions, certains manquaient d'idées, Bruno suppléait, et naturellement Boulogne-Billancourt, où il résidait en tant que responsable de la bibliothèque Marmottan, fut quelque peu favorisée, soulignait-il avec amusement. La publication de cette liste fut saluée par la presse, signe du changement des temps, que ces classements accélérèrent.

Évitons les raccourcis hagiographiques. Bruno Foucart a bien joué un rôle majeur dans la réhabilitation de l'art du XIX^e siècle, aidé par les cohortes d'étudiants qu'il avait formés, mais le temps était venu de réhabiliter les peintres pompiers et les architectes éclectiques. François Mathey organisait l'exposition *Équivoques* au Musée des arts décoratifs, et Jacques Thuillier (1951 l) qui redécouvrait la pureté lumineuse de La Hyre, célébrait aussi en privé Bonnat.

S'il est difficile de rendre compte en détail du rôle de Bruno Foucart dans le renversement des esprits, on peut pointer le premier numéro de la revue *Monuments historiques* de 1974 : tous se souviennent de l'article, « Comment peut-on aimer une église du XIX^e siècle ? Ou de la réhabilitation du pastiche », qui fit date, comme ont fait date ses recherches sur les prisons panoptiques, sur Louis-Auguste Boileau, le thuriféraire de l'architecture métallique, et le créateur de ce chef-d'œuvre, alors méconnu, qu'est l'église Saint-Eugène, et naturellement sur Viollet-le-Duc.

En 1980, la soutenance de sa thèse de doctorat permit à Bruno Foucart de se porter candidat à la chaire d'histoire de l'art contemporain de l'université de Paris-IV. La

même année 1980, il devint professeur à l'École des beaux-arts, succédant à Gaëtan Picon et à Michel Faré.

Dans le bel institut d'art de briques rouges dessiné par Paul Bigot⁴, il trouvait un cadre d'enseignement plus digne qu'à Nanterre, mais, dans les amphis et les grandes salles de la rue Michelet, il conservait le ton libre de ses premiers enseignements. Ses auditeurs se souviennent avec émotion de ses cours. Comme sa position et ses qualités l'avaient conduit à accepter de multiples responsabilités, il commençait souvent en retard, et devait parfois partir avant l'heure, mais ses commentaires brillants, suggestifs, entraînants, marquaient davantage ses étudiants que bien des cours plus réglés.

Bruno Foucart devint directeur de notre UFR. Il le resta 15 ans, jouant un rôle décisif pour notre Institut et plus largement pour notre discipline, dont il développa considérablement le département des arts décoratifs, offrant ainsi de nouveaux débouchés à nos étudiants. Il succéda à son aîné Antoine Schnapper à la direction du CRHAAM, le laboratoire du CNRS lié à l'université qu'André Chastel avait créé, qui s'illustra, après le livre, *le Quartier des Halles* (1977), par ses publications sur l'architecture moderne et sur le vitrail. Il eut l'intuition et le courage de déménager les livres de la bibliothèque Doucet à la BN de la rue de Richelieu pour mettre le pied dans la porte des locaux, qui étaient promis à l'Institut national d'histoire de l'art rêvé par André Chastel, mais dont la réalisation était menacée à chaque changement gouvernemental. Quand le fonds de la bibliothèque Doucet gagna la BN, les livres des bibliothèques de séminaires furent descendus au premier étage, libérant les rayonnages vitrés de nos salles de cours. Les travaux des étudiants, mémoires de maîtrise et de DEA, y furent rangés. La masse des travaux dirigés par lui, particulièrement impressionnante, témoignait de son rayonnement exceptionnel.

Ce qui distingue encore Bruno Foucart, comme chercheur et comme professeur, c'est sa curiosité ouverte. Il ne s'enferma pas dans sa spécialité de dix-neuviémiste. Dès 1973, il organisa à la bibliothèque Marmottan une première exposition, *Vingt ans d'architecture, 1920-1940, à Boulogne-Billancourt*, dans laquelle il redonne leur place à un certain nombre d'artistes qui travaillèrent en marge du courant dominant de l'art contemporain. L'activité polyvalente d'André Chastel fut certainement un modèle pour lui, au-delà des différences de caractère. Comme lui, Bruno Foucart n'hésita pas à s'impliquer dans la défense de notre discipline dans toutes les directions. Il savait qu'une discipline ne peut vivre, sans bibliothèques, sans revues d'érudition, comme de réflexion, et sans relève par une jeunesse passionnée. Quand la *Revue de l'art* que Chastel avait créée et qui s'était imposée comme une revue internationale, était menacée par les aléas administratifs du CNRS, il la soutint avec efficacité. Sachant par son père l'importance des sociétés savantes, il joua un rôle majeur dans la *Société de l'histoire de l'art français* avec son frère Jacques et sa

belle-sœur Élisabeth. Comme Chastel tint la stimulante chronique que l'on sait dans les colonnes du *Monde*, Bruno Foucart donna une cinquantaine de papiers de 1981 à 1985 dans *Le Quotidien*, avant de se tourner plus régulièrement vers *Beaux-Arts Magazine*, *Connaissance des arts*, puis *Le Figaro littéraire*.

En 2006, Bruno Foucart prenait sa retraite après plus de quarante ans d'activité et devenait « professeur émérite à l'université de Paris-Sorbonne ». Officier de l'ordre du Mérite, commandeur des Arts et Lettres, ainsi que des Palmes académiques, il reçut en 2012 de Frédéric Mitterrand les insignes d'officier de la Légion d'honneur. Au cours de sa carrière, il a publié près de 400 textes, 393 articles exactement selon la liste qui figure dans *Deux siècles précurseurs*, liminaire au volume de *Mélanges en l'honneur de Bruno Foucart*, publié aux éditions Norma en 2008. Dans ces travaux, on ne peut manquer de remarquer l'asymétrie entre le nombre de ses articles et de ses contributions à des ouvrages collectifs et à des catalogues d'exposition, et celui de ses livres, pour l'essentiel le volume issu de sa thèse, *Le renouveau de la peinture religieuse en France (1800-1860)*, éd. Norma, 1987, son essai, *Des monuments historiques au Patrimoine*. Flammarion, 2000, ainsi qu'un petit livre sur *Courbet*. Son esprit était ainsi tourné : découvrir, pointer, inciter, plutôt qu'écrire des sommes.

À son œuvre personnelle, il convient d'ajouter l'impulsion initiale qu'il sut donner à tant de recherches, et au premier chef aux 150 thèses de doctorat, soutenues sous sa direction entre 1985 et 2015, pour ne pas parler des maîtrises, DEA et autres Masters.

S'il était un universitaire distingué, s'il avait fait naître tant de vocations d'historiens de l'art et de conservateurs de musée, s'il avait reçu tous les honneurs, Bruno Foucart souriait d'être pointé comme un universitaire de droite, alors que seul le mérite l'intéressait : il était mù sur son terrain, celui de l'histoire de l'art, par une morale, qu'on pourrait qualifier de libertaire, indifférente aux pesanteurs politiques ou sociales. Il aurait voulu que « les musées montrent ce dont on pense ne pas avoir besoin, ce dont on n'a pas l'idée. Qu'ils soient les avocats des abandonnés et non des procureurs parlant pour le bon juste goût de l'instant. » Il se plaisait à souligner ce qu'il devait aux salles de vente de province, voire aux déballages de trottoir, car « il n'est d'art que concret, de réflexion que face à l'objet, d'auscultation que dans le corps à corps ». Bruno aimait chiner, mais il ne cherchait pas les pièces de premier ordre, il avait de l'affection pour les tableaux mal aimés. Parce qu'il se penchait sur les perdus de l'histoire, les abandonnés des musées, parce qu'il avait de la compassion pour un tableau saccagé, fendu, comme la bouche de « l'homme qui rit », Foucart avait quelque chose de l'humanisme hugolien, mais un humanisme esthétique. Un jour, Marc Fumaroli l'a qualifié d'« aquoiboniste ». Je ne vois pas Bruno Foucart ainsi. Il est plutôt le contraire ; son mot est plutôt « pourquoi pas ? » : il y a du bon en tout. Dans le texte, *Une histoire d'amour*, qui ouvre le volume de ses textes

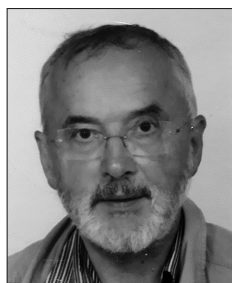
rassemblés sous le titre *Deux siècles précurseurs*, Bruno Foucart explique sa ligne de vie avec la discrétion distanciée qui lui était propre : « Notre histoire de l'art s'est faite de rencontres, de vécus, d'appropriations. Cela faisait partie des bonheurs permis par ce siècle bienheureux. »

Claude MIGNOT (1965 l)

Notes

1. Ministère de la Culture, Collection « Les inventeurs de Patrimoines », directeur Pascal Liévaux, coffret de 2 DVD multizone, réalisation Gilles Le Mao, producteur La Huit production, vol. 2, Bruno Foucart, interrogé par Pascal Liévaux, 2011, 1 h 28 et 1 h 23.
2. Sabine Frommel, Michel Hochmann et Philippe Sénéchal (éd.), *André Chastel, méthodes et combats d'un historien de l'art*, Picard, 2015.
3. Michèle Dardy-Cretin, *Michel Guy, secrétaire d'État à la Culture 1974-1976. Un innovateur méconnu*, Comité d'histoire du ministère de la Culture, 320 pages. Comité d'histoire du ministère de la Culture, Archives orales, campagne 2002-2006, « Les politiques culturelles de Michel Guy », entretien de Bruno Foucart, mené par Michèle Dardy, 13 décembre 2002, 1 h 37. et 29 novembre 2004, 1 h 54.
4. Comme directeur, Bruno Foucart promut une belle monographie dirigée par son jeune collègue Simon Texier, *L'institut d'art et d'archéologie, Paris 1932*, éd. Picard, 2005.

TOURAY (Jean-Claude), né le 22 avril 1940 à Belleville-sur-Saône (Rhône), décédé le 16 juin 2013 à Orléans (Loiret). – Promotion de 1960 s.



Jean-Claude a été élève de l'École normale supérieure, promotion 1960 s. Après l'agrégation de Sciences naturelles, option Géologie, il a commencé sa carrière de chercheur au CNRS avant d'être promu professeur de géologie/géochimie à l'université d'Orléans, de 1979 à 2003, enseignant à la faculté des Sciences et à l'ESEM (École supérieure de l'énergie et des matériaux) créée officiellement en 1983. Côté recherche, comme minéralogiste-géochimiste de formation il avait développé l'analyse des inclusions fluides dans les minéraux dont il était un des rares spécialistes français reconnus. Très tôt, à Orléans, il a mis ses compétences au service de l'étude des ressources minérales, souvent en collaboration avec le Bureau de recherches géologiques et minières (BRGM). Loin de se restreindre à l'étude des minerais à l'échelle microscopique, il savait analyser un gisement d'abord à l'échelle de l'affleurement, avec le bon sens du géologue généraliste et, ayant compris que la métallogénie est une science multidisciplinaire, il n'hésitait pas à solliciter la collaboration de collègues tectoniciens afin d'intégrer la

genèse des gîtes minéraux dans un cadre géodynamique solide. Les dernières années, préoccupé par les thèmes environnementaux, il se consacrait davantage aux questions de dépollution des sols et des sites miniers. Très actif, Jean-Claude a étudié les ressources minérales ou problèmes environnementaux de très nombreux pays, tant en Europe (France, Albanie, Belgique, Espagne, République tchèque, Chypre) qu'au Maroc, Moyen-Orient, Burkina-Faso, Brésil pour ne citer que quelques exemples. Prolifique, il a publié de nombreux articles (plus de 200) et dirigé environ 25 thèses. Il laisse donc une œuvre scientifique importante.

Notre amitié a commencé à l'École puis s'est consolidée et pérennisée lorsque mon épouse, Mireille, a été nommée professeur de biologie-géologie à l'École normale d'institutrices du Bourget où enseignait déjà Odile, l'épouse de Jean-Claude. Il avait le goût des mots, français comme étrangers. Familier de l'anglais et de l'allemand, appris pendant ses études, il avait profité de ses nombreux voyages à l'étranger comme géologue pour apprendre l'espagnol, le portugais et le roumain. Son idéal n'était-il pas de se familiariser avec le maximum de langues pratiquées sur notre continent européen ? Jean-Claude qui avait la fibre écologique, a été, pour un seul mandat, élu conseiller municipal d'opposition à Olivet sa commune, en compagnie de deux autres écologistes. Il connaissait très bien, avec leur nom latin, les plantes sauvages rencontrées dans la nature mais manifestait bien peu d'intérêt pour les herbes folles poussant dans son jardin ou l'entretien de ses espaces verts, au grand désespoir d'Odile. Ramasser les feuilles mortes à l'automne était une corvée nécessaire dont il se serait volontiers passé ; peu intéressé par le bricolage ou le jardinage, l'élagage des arbres et la taille des arbustes s'apparentaient à des travaux forcés. Par contre il avait une préférence bien avérée pour les feuilles blanches de son inséparable carnet sur lesquelles il inscrivait, en tout temps et en tout lieu, quelques réflexions inspirées par le lieu et les événements présents. Alors qu'Odile pratiquait avec talent le piano et la peinture, Jean-Claude avait pour violon d'Ingres l'écriture de nouvelles, publiées pour la plupart dans une revue locale à audience restreinte. Il était très sensible à la musique des mots et à leur signification profonde. J'ai l'agréable souvenir de nombreux repas où, entre la poire et le fromage, il nous faisait partager, avec délectation et beaucoup d'humour, ses plus récentes productions littéraires. Le texte ci-dessous en est un exemple.

Le Renard et les Écolos

Certain Renard radical-socialiste,
D'autres disent centriste,
Conseiller général,
Aurait souhaité, pour faire un nouveau tour de piste
Aux cantonales,

Un second label national.
 Écolo ? Pourquoi pas.
 Mais il devait faire un grand pas qu'il ne fit pas :
 Abandonner ses amitiés cynégétiques.
 Ils sont trop Verts, dit-il, parlant des Écolos
 Et ne sont pas chasseurs, c'est leur moindre défaut
 Je préfère associer mon nom
 Aux termes « Chasse » et « Tradition ».
 Turlututu chapeau pointu
 À l'élection le sortant fut battu.
 Moralité : Qui va à la chasse perd sa place.

La longue maladie de son épouse puis sa disparition prématurée, avant qu'il ait pris sa retraite, ainsi que l'éloignement de ses deux fils pour des raisons professionnelles, l'ont profondément affecté sur le plan psychologique. Jean-Claude a toutefois trouvé, en la personne d'Annie sa compagne, paléontologiste de formation mais aussi peintre, tendresse, apaisement, compréhension et réconfort alors que s'était déclarée une maladie fort invalidante. Elle a été, pour Jean-Claude, son rayon de soleil au cours des dix dernières années de son existence.

Jean-Paul DUPOUY (1962 s)

Jacques CHARVET

CAPEILLÈRE (Chantal, épouse BLANDIN), née à Paris le 10 avril 1943, décédée à Paris le 4 février 2018. – Promotion de 1963 S.



Catalan, fils d'un lieutenant mort au Chemin des Dames, François Capeillère, le père de Chantal, servit dans l'aviation, à la base de Chartres. C'est là que le jeune sergent rencontra sa future épouse, fille d'un cheminot d'origine aveyronnaise et d'une beauceronne. François Capeillère quitta les avions pour le chemin de fer, et fut affecté au dépôt de Montrouge, ville où s'installa le ménage. Chantal commença ses études dans une école primaire de Montrouge, et les poursuivit au lycée de jeunes filles Marie-Curie à Sceaux, jusqu'en classe de mathématiques élémentaires. Très soutenue par sa mère, elle se révéla brillante élève. Après le baccalauréat, elle entra au lycée Fénelon, pour préparer le concours C (sciences expérimentales) des Écoles normales. Ce concours, qui offrait alors trois places à Sèvres et six à Ulm, ouvrait la voie aux études de sciences naturelles, de chimie et de physique. Chantal le réussit d'emblée en 1963.

Deux des garçons de la promotion 1963 optèrent pour la physique. Les autres, ainsi que deux des filles, choisirent les sciences naturelles classiques. Ce groupe de « naturalistes » fut rejoint par deux garçons et une fille qui avaient réussi le concours D, ouvert à des étudiants issus d'universités. Traditionnellement, les « natus » s'engageaient dans la voie classique conduisant à l'agrégation de sciences naturelles, laquelle offrait deux options, les sciences de la vie et les sciences de la terre. Le concept « d'anti-agreg » commençait toutefois à émerger car, en ce début des années 60, la biochimie prenait de l'importance et ouvrait de stimulantes perspectives. Chantal Capeillère décida d'emprunter ce chemin, alors que ses camarades naturalistes allaient suivre ensemble, à l'université, les certificats de la licence d'enseignement de sciences naturelles, à savoir, en première année, la zoologie, la botanique, la géologie et la biologie générale.

Des travaux pratiques de géologie et de botanique étaient assurés à l'École. En outre, dans le laboratoire de botanique de la rue Lhomond, une salle était réservée aux élèves, qui s'y retrouvaient volontiers après les cours. Les « natus » de la promotion 1963 formèrent ainsi un groupe soudé, tandis que Chantal faisait en quelque sorte figure de dissidente. Mais, quand l'École organisait des excursions dans les Alpes ou ailleurs, pour faire de la botanique et de la géologie sur le terrain, elle ne manquait pas de s'y inscrire. Non qu'elle eût une passion pour l'herborisation, ou pour les nappes de charriage, les failles et autres anticlinaux : en fait, elle adorait les voyages.

Après l'obtention de ses certificats de licence (en 1963-1964 et 1964-1965), Chantal entreprit en 1965-1966 des recherches à l'Institut de biologie physico-chimique de la rue Pierre-et-Marie-Curie, dans le laboratoire de Françoise Labeyrie. Sous la direction de Motohiro Iwatsubo, elle commença à étudier la cinétique du transfert des électrons opéré par le flavocytochrome b₂, l'un des complexes moléculaires impliqués dans la chaîne respiratoire au sein des mitochondries de la levure de bière. Cela se passa si bien que, dès janvier 1967, alors même qu'elle était encore élève de l'ENSJF, le CNRS la nommait stagiaire de recherche pour un an. En fait, la nomination se concrétisa en septembre 1967, lorsqu'elle prit officiellement ses fonctions dans le laboratoire de Motohiro Iwatsubo, lequel laboratoire avait entretemps migré au Centre de génétique moléculaire du CNRS, à Gif-sur-Yvette.

Nous nous sommes mariés en décembre 1967 et, après quelques hésitations, nous avons décidé d'habiter à Montrouge. Au 1^{er} octobre 1968, Chantal était nommée attachée de recherche. Rythmée par les allers-retours Montrouge-Gif, c'est une vie d'intense travail qui commençait : Chantal s'engageait dans la préparation de sa thèse de doctorat d'État. Elle développa une collaboration au long cours avec le professeur Robert Bray, de l'université de Brighton, effectuant plusieurs séjours dans son laboratoire. En avril 1974, elle soutint sa thèse de doctorat ès sciences physiques (mention

chimie), intitulée « Caractérisation des transferts d'électrons au sein du flavocytochrome b2 », quelques mois avant de donner naissance à notre fille Véronique. Son travail fut l'un des tout premiers, sinon le premier, à établir la cinétique du transfert intra-moléculaire des électrons, grâce à la combinaison de plusieurs techniques, dont celle du « stopped flow », qui permet de préciser les étapes de réactions très rapides.

Pendant encore dix ans, Chantal va approfondir ses recherches, toujours dans l'équipe d'enzymologie physico-chimique dirigée par Françoise Labeyrie au Centre de génétique moléculaire. En même temps, elle collabore avec Christiane Ferradini (Laboratoire de chimie physique de l'université René-Descartes), pour étudier certains processus par la technique de la radiolyse pulsée, et avec Mireille Bruschi (CNRS, laboratoire de chimie bactérienne, Marseille), lui apportant son expertise en cinétique rapide. Elle effectue aussi un séjour de trois mois, en 1979, chez Tomoko Ohnishi, dans le Department of Biochemistry and Biophysics de l'université de Pennsylvanie (USA, Philadelphie). Elle est régulièrement invitée à des colloques internationaux (États-Unis, Japon) et sollicitée pour écrire des chapitres dans des ouvrages collectifs, notamment en 1976, 1980, 1982 et 1984 dans la série « *Flavins and Flavoproteins* ».

Cependant, Chantal estime qu'elle doit faire preuve de mobilité, tant d'un point de vue thématique que géographique. En 1985, elle est affectée à l'unité de Clinique néphrologique (INSERM U25-CNRS UA 122) dirigée par le professeur Jean-François Bach à l'hôpital Necker, où elle va collaborer avec Béatrice Descamps-Latscha, en s'intéressant notamment au cytochrome b558 et à son rôle dans le métabolisme oxydatif au sein de cellules humaines. De cette collaboration résulteront plusieurs publications qui s'échelonnent jusqu'en 2006. Dans l'intervalle, Chantal, qui a été promue directrice de recherches, a une nouvelle fois fait preuve de mobilité : en janvier 1992, elle a rejoint à l'université René-Descartes (Paris-V) le Laboratoire de chimie et biochimie pharmacologiques et toxicologiques (CNRS URA 400 puis UMR 8601) dirigé par Daniel Mansuy. Elle va se consacrer à l'étude de certains mécanismes impliqués dans le stress oxydant et au rôle de la myéloperoxydase, hémoprotéine qui intervient dans les défenses contre les bactéries pathogènes. Dans ce contexte, elle collabore notamment avec Stefano Colonna, de l'Istituto di Chimica di Ormoni à Milan. Pour autant, elle n'a pas oublié « son » flavocytochrome b2, et a par exemple co-dirigé avec Florence Lederer (CNRS, Laboratoire d'enzymologie et biochimie structurales, Gif-sur-Yvette), à la fin des années 1990, une thèse utilisant cet enzyme comme modèle d'étude des phénomènes d'interaction protéine-protéine.

Chantal a achevé sa carrière en novembre 2005. La dissidente de la promotion 1963 sut toujours préserver son indépendance, tout en se montrant ouverte à de multiples collaborations, au sein des unités qui l'ont accueillie aussi bien qu'avec des chercheurs d'autres laboratoires, en France et à l'étranger. Elle fut très appréciée de ses élèves, simples stagiaires ou doctorantes. L'une d'elles caractérisait ainsi

sa directrice de thèse : constante disponibilité, patience, enthousiasme, très grande rigueur scientifique, et de grandes qualités humaines.

La scientifique était par ailleurs éprise de domaines culturels très variés. Elle ne cachait pas son plaisir, après son affectation à Paris, et tout particulièrement lorsqu'elle rejoignait l'université Paris-V, rue des Saints-Pères, de pouvoir faire un saut au Louvre à la pause de mi-journée. Elle lisait beaucoup, entraînait régulièrement sa fille dans les musées, au théâtre ou au cinéma - art qu'elle abordait avec un éclectisme revendiqué. L'Égypte ancienne la fascinait ; elle étudiait énormément d'ouvrages sur ce sujet, et suivit même une formation à la lecture des hiéroglyphes, travaillant avec sérieux et méthode.

La retraite venue, Chantal quitte totalement la vie scientifique, hormis une participation à un article collectif paru en 2009, sollicitée par une collègue de Grenoble. Elle s'inscrit à des cours d'anglais, de dessin, d'aquarelle, de gymnastique, profitant de l'offre diversifiée de Montrouge. C'est l'occasion de se constituer un nouveau réseau de joyeuses amitiés. Modeste, elle n'évoque pas son parcours scientifique, mais elle partage ses passions culturelles, tout en se montrant attentive aux autres.

Adorant la peinture, Chantal fréquente les expositions et travaille beaucoup l'aquarelle. Comme auparavant dans sa recherche, elle est méthodique et exigeante. Rarement satisfaite de sa production, elle y révèle pourtant délicatesse et sensibilité.

La retraite, c'est aussi l'occasion de voyager. Auparavant, elle n'avait pu le faire autant qu'elle l'aurait aimé. Libre, elle voyage aussi bien en famille qu'avec des amis, ou seule en profitant des possibilités offertes par les activités sociales du CNRS : elle se rend en Inde, au Mexique, au Brésil, au Pérou, retrouve les États-Unis, n'oublie pas divers pays européens, ni bien sûr quelques coins de France. Nous nous découvrons un goût commun pour les croisières, en Norvège, en Islande, en Croatie, autour de la Corse, en Patagonie jusqu'au Cap Horn...

En 2015, une alerte grave se solde par une opération délicate, en lieu et place d'un beau voyage. En 2016, rassurés, nous nous inscrivons pour une croisière qui nous aurait conduits au Groenland. Nouvelle alerte. Nous remplaçons le Groenland par la Creuse – une belle semaine riche de découvertes artistiques.

En réalité, les premiers signes de la maladie remontaient à 2001. Chantal était consciente de ce qu'ils signifiaient. Elle n'en fit rien paraître. Sans doute désira-t-elle d'autant plus profiter de sa retraite. L'alerte de 2016 annonçait les temps difficiles. Chimiothérapie adjuvante, lourde opération handicapante, quelques mois de répit, nouvelle opération, immunothérapie inefficace. Un court sursis, fin 2017, pour fêter nos cinquante ans de vie commune. Jusqu'au bout, Chantal a fait preuve de lucidité et de courage. Elle repose au cimetière de Montrouge.

Patrick BLANDIN (1963 s), avec sa fille Véronique BLANDIN

DAVID (Laurence) épouse SCETBUN, puis BRÉBEC, née le 24 mars 1944 à Périgueux (Dordogne), décédée le 19 octobre 2016 à Trouville-sur-Mer (Calvados). – Promotion de 1963 S.



Laurence David-Scetbun-Brébec, la touche-à-tout géniale à l'imagination fertile et à la culture débordante, notre collègue pendant plusieurs décennies.

Elle était née le 24 mars 1944 à Périgueux (Dordogne). Son père sera, dès 1960, doyen fondateur de la faculté des sciences de Reims mais elle n'en a jamais fait état. Elle était la seule fille d'une fratrie de cinq enfants. Elle a vécu quelques années de sa jeunesse à Montpazier.

Élève au lycée Jules-Ferry à Paris, elle est entrée en 1963 à l'École normale supérieure de jeunes filles de Sèvres. Agrégée de chimie en 1967, elle a débuté sa carrière d'enseignante au lycée Marcelin-Berthelot de Saint-Maur. Elle a fait un passage éclair à Janson-de-Sailly en spéciales B puis elle a été nommée à la rentrée 1973 à Louis-le-Grand pour la création des deux classes de spéciales P' qu'elle a tenues seule pendant douze ans avant de les partager avec une autre collègue pendant plus de vingt ans. Devenue Laurence Brébec, elle a accompagné le changement des classes de spéciales P' en classes de spéciales PC*.

Il est impossible de comptabiliser le nombre d'élèves qu'elle a contribué à faire entrer aux ENS, à l'X et dans les autres écoles d'ingénieurs (Centrale, Mines...) et aussi le nombre de candidats qu'elle a certifiés ou agrégés lors des nombreux jurys de concours auxquels elle a participé.

Pleine de fantaisie et d'imagination, elle était avant tout non-conformiste. Sa personnalité était brillante comme un diamant aux multiples facettes. Elle ne se retournait jamais vers le passé, elle regardait toujours vers l'avenir et partait à la découverte de nouvelles activités. En dehors de son métier, nous l'avons connue successivement comme :

- GO au Club Med ;
- la tête dans un jeu télévisé des années 70 « La tête et les jambes » sur Antenne 2 ;
- auteure de nouvelles et de poèmes qu'elle a écrits et publiés en 1974 dans « *Le présent éternel* » ;
- placomusophile ; avec les plaques de muselet, elle avait confectionné un tableau représentant une bouteille de champagne inclinée et versant le précieux nectar dans une flûte ;
- mère de famille de Matthieu, Marie et Benjamin à la tristesse desquels nous nous associons.

Elle s'était mariée une première fois un 29 février en 1992 et ses collègues n'ont pas réussi à lui trouver un arbre qui ne fleurisse que tous les quatre ans ... Ainsi, pendant plusieurs années, elle signait LSD (pour Laurence Scetbun-David).

Si elle n'avait pas été professeur de chimie, elle aurait fait de la musique. Elle était inégalable dans la composition express des paroles et de la musique des chansons qu'elle savait tourner joliment et drôlement à chaque fête (de fin d'année, de fin de concours...)

Pour le départ en retraite de Claudine Hermann en mai 2006, avec son complice Marc Serrero, elle écrivit un poème de 112 alexandrins dans lesquels s'étaient faufilees plus de 120 unités légalées ou obsolètes, françaises ou étrangères. Quelle imagination, quel talent !

Partie en retraite à la fin juin 2006, elle a rapidement quitté la région parisienne pour Trouville-sur-Mer dans le Calvados où elle a « fait son trou ».

Dynamique sans égale, elle faisait partie de l'Association retraite active (ARA) de Trouville-sur-Mer : activités de remue-méninges pour les plus de cinquante ans.

Fantaisiste, elle y a même été actrice dans des courts métrages (Tea-Time, Dévotion et compromis, Le monde intérieur) et des clips (Death Row, réclame de Meuh Cola, boisson fabriquée en Normandie).

La maladie l'a durement éprouvée pendant de nombreuses années, elle s'est battue avec une énergie immense et elle a forcé notre admiration. Par exemple, elle a arrêté de compter les interventions chirurgicales au-delà de la 50^e...

Elle est décédée à Trouville-sur-Mer le 19 octobre 2016.

Sylvie DANCRE

professeur de physique et chimie au lycée Louis-le-Grand, en retraite

Laurence David fut d'abord ma professeure au lycée Louis-le-Grand entre 1977 et 1979. Elle est à l'origine de ma vocation de chimiste. À une époque où peu de jeunes femmes enseignaient à ce niveau, elle savait exercer son métier avec autorité et bienveillance. Je suis toujours admiratif de ses cours limpides et synthétiques. Son humour communicatif était aussi l'une de ses caractéristiques qui la faisait apprécier de tous ses élèves.

En 1984, j'ai retrouvé Laurence Scetbun : pour mon premier poste de jeune agrégé j'ai eu le privilège de la remplacer à l'occasion de son dernier congé de maternité, dans la classe où j'avais été élève quelques années plus tôt. Elle m'a accueilli avec enthousiasme et notre amitié professionnelle a ainsi démarré.

Dans les années 2000, nous avons eu l'occasion de travailler ensemble et je suis flatté qu'elle m'ait demandé à plusieurs reprises de la remplacer. Maintenant en poste au lycée Louis-le-Grand, je continue à marcher dans ses traces et pense souvent à

elle qui a œuvré dans ce lieu pendant plus de trente ans. Laurence a toujours été une femme libre, joyeuse, pleine d'enthousiasme et qui aimait la vie.

Pascal FRAJMAN

Son ancien élève et professeur de chimie en PC* au lycée Louis-le-Grand

C'était un matin de septembre 1977, rentrée au lycée Louis-Le-Grand en P¹. Vous étiez à l'époque « madame David », professeur de chimie et j'étais « 5/2 moins epsilon », comme disait votre collègue de mathématiques de l'époque, puisque j'arrivais de province pour refaire une année de Mathématiques spéciales.

Cette année-là, vous m'avez appris la chimie, et surtout donné l'envie de l'enseigner : le cours était lumineux, en avance sur son temps (je m'en suis rendu compte bien plus tard en passant l'agrégation), les équations s'enchaînaient, les séances de TP illustraient parfaitement le cours. Vous m'y avez appris le respect du travail de l'équipe technique, entre autres. Vous m'avez fait l'insigne honneur de me faire découvrir les ouvrages de la bibliothèque des professeurs, à laquelle les élèves n'avaient pas accès en temps ordinaire. Ma décision était prise, je serai professeur de chimie.

Quelques années plus tard, vous me donniez la chance de faire passer des colles dans votre classe, notamment l'année où je préparais l'agrégation.

Nous nous perdîmes un peu de vue et je *te* retrouvai plus tard comme collègue, *tu* étais maintenant « Laurence » mais mon respect et mon admiration pour *toi* étaient toujours aussi grands.

Puis vint la maladie. Tu me fis cette infinie amitié de me confier un temps tes élèves, tu ne peux pas imaginer mon trac ce jour où je me retrouvai devant eux. Malgré tes souffrances, tu me fis l'immense joie d'assister à mon mariage, et de composer une de ces merveilleuses chansons dont tu avais le secret.

Tu as eu beau lutter, nous te pensions immortelle, mais la maladie a fini par avoir raison de toi. Tu laisseras un souvenir impérissable aux générations d'élèves à qui tu as transmis ta passion pour la chimie et pour la vie.

Julien LALANDE

Son ancien élève et professeur de chimie en PC* au lycée Henri-IV

Pour mesurer l'empreinte qu'a laissée Laurence Brébec auprès de ses élèves, il me semble que le plus frappant est de se rappeler la centaine d'élèves venus souvent de loin pour l'entourer lors de son pot de retraite à la mairie du V^e arrondissement : toutes les années ou presque étaient représentées, avec une infime minorité d'anciens qui avaient fait de la chimie leur profession. C'est avant tout la personnalité originale et attachante de Laurence que ses anciens étaient venus saluer et notamment, pour beaucoup, sa manière de respecter leur manque d'inclination pour la chimie. J'ai retrouvé aussi dans un recueil de sentences des professeurs de P¹ écrit en 2001

par une ancienne élève cette formule de la chimiste-poète qu'était Laurence : « dès qu'on est en solution on n'est plus seul ». Je ne sais pas trop quelle est la signification chimique de cette phrase, mais j'aime y voir aussi une dernière affirmation de l'importance que Laurence Brébec a donnée aux autres tout au long de sa vie.

Stéphane OLIVIER
professeur de physique en PC* au lycée Louis-le-Grand

Voisine de chambre et camarade de Laurence Boulevard Jourdan, j'aurais tant de souvenirs à raconter ! J'en évoquerai un seul. Cacique de sa promotion, Laurence bénéficiait pour l'été 66 d'une Renault 4L et de 1500 litres d'essence. Elle avait choisi de suivre le Danube de Donaueschingen au delta et me proposa de la suivre dans cette aventure, à condition que je ne conduise ni ne chante trop (elle n'avait, à juste titre, guère confiance en mes capacités au volant, et encore moins en mes talents musicaux). Il est difficile aujourd'hui de percevoir ce que ce périple représentait à l'époque du rideau de fer. De l'Allemagne à la Roumanie, en passant par l'Autriche, la Hongrie et Belgrade : deux mois ponctués d'accueils chaleureux, de passages de frontières stressants, de crevaisons multiples, réparées en échange d'une chemise, d'une paire de collants et d'une ou deux photos prises au polaroid (encore le sens de l'anticipation et de l'organisation de Laurence !). Quant au delta, ce fut un moment inoubliable : un pêcheur nous emmena dans sa barque, sortit soudain sa carabine (nous n'étions pas trop rassurées il faut le dire) et tira en l'air pour nous faire admirer l'extraordinaire diversité des oiseaux qui soudain remplirent le ciel. Nous avons souvent évoqué ce voyage qui nous ouvrit les yeux sur bien des réalités, et souda notre amitié, pour toujours.

Anne LEWIS-LOUBIGNAC (1965 L)

Cette notice a été rédigée avec le concours de son frère David JISSE
et de sa fille Marie SCETBUN

DANCHIN (Laurent), né le 1^{er} octobre 1946 à Besançon (Doubs), décédé à Paris le 10 janvier 2017. – Promotion de 1965 I.



J'ai rencontré Laurent pour la première fois en 1992 lors d'une réunion qui se tenait à Héricy (Seine-et-Marne), dans la demeure du docteur Ferdière, décédé deux ans auparavant. Nous étions cinq ou six, parmi nous Anne, la fille et Alain, le fils de Gaston Ferdière et un homme jeune, une mèche de cheveux tombant sur le coin de son œil gauche. Anne fit les présentations : Laurent et moi nous nous serrâmes chaleureusement la main. Quelques moments plus

tard, il fut question d'archives, des archives qu'avait laissées à son décès le docteur Gaston Ferdière : importantes et, disait-on, quelque peu en désordre. Répondant à la demande de la famille, Laurent et moi acceptons de nous en occuper.

Un article que Laurent Danchin avait publié quelques années plus tôt sur son ami Chomo, sculpteur solitaire de la forêt de Fontainebleau, avait mis sur sa route le psychiatre, grand amateur de créations « hors normes », collectionneur passionné d'art brut, Gaston Ferdière.

De mon côté, j'avais connu Gaston Ferdière lors de la publication de mon premier livre¹ en 1974, dans lequel je parlais d'Antonin Artaud, lors de son séjour très difficile à l'hôpital psychiatrique de Ville-Évrard avant qu'il ne soit transféré à celui de Rodez où le psychiatre Ferdière était médecin-directeur.

Laurent Danchin, ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé de lettres modernes, professeur au lycée de Nanterre, éminent spécialiste de l'art brut, écrivain, commissaire d'expositions... et moi-même, infirmier psychiatrique à la retraite, écrivain, nous allions former à nous deux une équipe, au dire de Laurent, rare.

Après cette première rencontre, nous nous sommes retrouvés de nombreuses fois à Héricy, à fréquence variable. Animés du réel désir de découvrir et toujours avec enthousiasme, nous nous sommes plongés côte à côte dans la vie intellectuelle et professionnelle de ce personnage hors du commun qu'était le docteur Gaston Ferdière. Ces archives contenaient, entre autres, des lettres d'Antonin Artaud, de Robert Desnos, de Bellmer, de Chassaic...

Laurent, qui possédait une grande mémoire et une vaste culture, participait à de nombreuses activités où il faisait preuve d'une grande capacité de travail. Il menait plusieurs projets à la fois qui étaient des sujets de conversations passionnées entre nous, et je l'entends encore me parler de ses livres, en particulier de *L'art contemporain, et après...*² et de son magnifique ouvrage *L'art brut. L'instinct créateur*³. Et je le revois prendre des notes (il en prenait beaucoup), je le revois consulter attentivement un document, s'exclamer de joie d'une manière communicative mais parfois aussi essayer quelques difficultés, quelques désillusions, que nous résolvions pour la plupart ensemble. Très généreux, n'hésitant jamais à rendre service, Laurent m'a fait bénéficier à maintes reprises de son savoir. Il m'a fait connaître l'art brut et la Halle Saint-Pierre ; je lui ai fait connaître là où se pratiquait l'art des fous : l'hôpital psychiatrique de Ville-Évrard, où j'avais travaillé pendant plus de 36 ans.

Par ailleurs, dans ce même établissement psychiatrique, je le conduisis à la Société d'études et de recherches historiques en psychiatrie (SERHEP) fondée par une petite équipe de soignants dont je faisais partie. Laurent fut surpris et très intéressé, moi, très fier. Il y vint à plusieurs reprises, il y effectua des travaux de recherches, en

particulier sur les aliénés créateurs ; il y donna plusieurs conférences fort applaudies ; ce fut pour moi l'occasion d'apprécier son talent de conférencier.

Laurent menait de front plusieurs travaux ; de mon côté, je travaillais avec toute mon énergie d'autodidacte. Mais Laurent était là : il me conseillait, lisait mes textes et m'apporta de très intéressantes précisions sur la vie de Max Jacob, sur celle de l'abbé Pierre, sur Jean Dubuffet venu à Ville-Évrard en prospecteur d'œuvres de malades mentaux. S'il m'offrit la biographie du fondateur et animateur de la Compagnie de l'art brut⁴, nous travaillâmes ensemble à l'édition des lettres de Dubuffet à notre ami créateur, Alain Pauzier⁵.

Mais un sujet qui nous intéressait de longue date et se précisait au fur et à mesure qu'avancait notre travail d'archivistes amateurs, ce fut notre réalisation commune d'un ouvrage qui parut sous le titre *Artaud et l'asile*⁶. À partir de ce livre, nous avons été invités à participer ensemble à des réunions publiques à Paris et en province, souvent houleuses, parfois même agressives, en particulier envers le docteur Ferdière qui avait pratiqué des électrochocs sur le poète qui, selon l'expression de Laurent « luttait contre un mal qui le rongait depuis toujours ». Les propos violents venant de certains lecteurs et d'un certain public, étaient exagérés, et souvent erronés au sujet de ce traitement, nouveau alors parmi le peu de traitements tant soit peu efficaces dont disposait la psychiatrie⁷. Animés, Laurent et moi, d'un grand souci de vérité, nous intervenions, Laurent principalement ; moi, j'apportais mon témoignage d'infirmier psychiatrique. J'ai apprécié à de nombreuses reprises sa manière calme, incisive, précise de faire valoir la vérité. Nous ressortions de ces réunions épuisés mais avec le sentiment de réelle satisfaction, heureux d'avoir servi la Vérité, soutenus par une amitié profonde entre nous deux.

J'ai passé auprès de Laurent de merveilleux moments, des moments de joie et de passionnantes découvertes, des moments de belles réalisations littéraires, des moments qu'on ne peut oublier.

Lorsque sa maladie survint, Laurent savait que je travaillais à un ouvrage dans lequel il était très présent. Une des dernières fois où nous avons pu communiquer, il me demanda dans un souffle à peine audible où en était mon travail. Je le rassurai de mon mieux, malgré ses facultés physiques et intellectuelles de plus en plus déclinantes mais Laurent nous aura quittés sans qu'il ait pu voir le livre achevé. J'espère néanmoins pouvoir conduire à son terme ce qui sera mon témoignage vivant sur mon amitié profonde pour Laurent qui me manque aujourd'hui beaucoup.

André ROUMIEUX

Notes

1. André Roumieux, *Je travaille à l'asile d'aliénés*, éditions Champ Libre, 1974.
2. Laurent Danchin, *L'art contemporain, et après...*, Phénix éditions, 1999.

3. Laurent Danchin, *Art brut, l'instinct créateur* Gallimard, Découvertes, 2006.
4. Laurent Danchin, *Jean Dubuffet peintre philosophe, Regard sur l'art*, les éditions de l'Amateur, 2001.
5. Jean Dubuffet, *La ponte de la langouste*, Lettres à Alain Pauzier : édition établie et présentée, par Laurent Danchin et André Roumieux, Le Castor Astral, 1995.
6. Laurent Danchin, André Roumieux, *Artaud et l'asile*, éditions Séguié 1996, réédition 2015.
7. Une association « Artaud-Rodez » rend justice à l'œuvre du docteur Ferdière, son siège est à Rodez (P. C.).

HELLMANN (Marie-Christine), née le 12 juillet 1950 à Thionville (Moselle), décédée le 29 décembre 2017 à Paris. – Promotion de 1970 L.



La première fois que j'ai vu Marie-Christine Hellmann, c'était dans la cour de l'École normale supérieure de jeunes filles, 48 boulevard Jourdan, le jour de la rentrée 1971. Élève de deuxième année, elle était déjà familière des lieux que je découvrais. Je lui serai toujours reconnaissante de son accueil qui avait alors rassuré mes parents. Dans ce monde des sévriennes où les promotions tenaient une place importante à cause de l'agrégation qu'il fallait réussir *anno suo*, comme les Romains disaient de l'élection au consulat, nous sommes surtout fréquentées dans les cours d'archéologie hors cursus, les séminaires d'architecture de Roland Martin (1934 I) et de René Ginouvès (1945 I), ceux d'épigraphie de Louis Robert (1924 I), puis de Phippe Gauthier, mais aussi dans les cours que Pierre Devambe (1922 I), François Villard et Jean Marcadé (1939 I) donnaient au Louvre pour les normaliens préparant le concours de l'École française d'Athènes (EfA). Marie-Christine Hellmann avait rapidement fait le choix de l'architecture grecque et sa participation en 1973 à la fouille de Salamine de Chypre, où l'équipe de la Maison de l'Orient méditerranéen accueillait alors chaque année une sévrienne fraîchement agrégée, lui avait découvert le terrain de façon plus concrète que les travaux pratiques, fort utiles au demeurant, dispensés par Christian Peyre (1954 I) dans la cour de l'ENS Ulm. Dans ses années normaliennes, Marie-Christine Hellmann faisait déjà preuve de l'énergie, de l'enthousiasme dans la recherche, de la générosité qu'elle ne cessa de manifester : elle avait souvent une feuille carbone pour offrir aux absents les notes qu'elle prenait lors des cours.

Elle sut profiter pleinement de ses années athéniennes en menant à bien les travaux qui lui avaient été confiés. Elle savait partager à ses amis sa remarquable connaissance de Délos : on ne s'ennuyait pas avec elle dans l'île sacrée et cette flamme passe dans sa thèse qui transforme des études de vocabulaire en évocations des vies passées de Déliens de toute condition. Durant son séjour athénien, elle avait bien parcouru

la Grèce au volant de sa voiture et ces excursions, qui ont marqué les membres de sa famille, comme ses amis, lui ont été utiles pour le *Bulletin d'Architecture* et son manuel d'architecture grecque, car elle avait alors acquis une connaissance intime de bien des sites. La maladie la priva ensuite de la Grèce pour de longues années et ce furent les objets des collections du Cabinet des médailles ou les dessins des architectes Prix de Rome qui lui permirent de garder ce contact charnel avec le monde grec qui donnait à ce qu'elle écrivait chaleur et humanité.

Comme sa carrière de chercheuse sera évoquée ci-après, je parlerai de l'Alsacienne qu'elle était aussi bien à Erstein, le village d'origine de sa famille où elle repose, qu'à Strasbourg ou à Paris où elle ne manquait pas les réunions des Alsaciens de la capitale. Dialectophone, elle était une remarquable passeuse qui savait initier aux mystères alsaciens les Français de l'intérieur. Elle savait faire comprendre le passé riche et parfois douloureux de sa petite patrie ; elle manifestait alors de grands dons de conteuse.

Ses compétences linguistiques, ajoutés à la vaste connaissance qu'elle avait de l'architecture grecque faisaient d'elle une excellente interlocutrice pour les spécialistes allemands et grecs avec qui elle entretenait souvent des relations d'amitié. Dans son domaine professionnel elle fut aussi une passeuse et son recueil d'inscriptions, son *Architecture grecque* en poche et son manuel témoignent de sa passion de la transmission des connaissances, de sa générosité scientifique.

Marie-Christine Hellmann laisse une œuvre que sa rigueur et son sérieux inscriront dans le temps, mais surtout, pour ceux qui l'ont connue, le souvenir d'une figure rayonnante malgré les épreuves, un modèle de savant ouvert aux autres que la science n'avait pas refermé sur lui-même.

Anne JACQUEMIN (1971 L)

Marie-Christine Hellmann a été une femme et une archéologue d'exception. Elle s'est peu à peu affirmée, au cours de ses quarante ans de carrière, comme le chercheur qui, en France, a apporté la contribution la plus importante aux études sur l'architecture grecque antique, par ses publications, son inlassable travail éditorial et le rayonnement de sa personnalité. Qu'une femme ait atteint sa position scientifique dans un milieu jusqu'alors largement dominé par les hommes aurait déjà, en soi, de quoi soulever l'admiration, mais le fait qu'elle y soit parvenue en surmontant, dès sa jeunesse, de graves problèmes de santé confère à ce parcours une valeur qui marquera sans aucun doute l'histoire de la discipline.

Au cours de ses années à l'ENS, évoquées précédemment, elle découvre l'archéologie et, surtout, l'architecture grecque antique grâce aux cours de Roland Martin, qui l'oriente vers le concours de l'École française d'Athènes (Efa) et lui conseille de se spécialiser dans l'architecture archaïque des Cyclades. Ainsi, après son admission

à l'Efa en 1975, elle travaille à Délos avec l'architecte Philippe Fraisse sur le « Monument aux hexagones » et le « Portique des Naxiens », deux édifices du sanctuaire d'Apollon encore peu connus ; ces recherches sont publiées dès 1979 dans la collection de l'*Exploration archéologique de Délos*. Les quatre années passées à l'Efa donnent aussi à Marie-Christine Hellmann l'occasion de se consacrer, à Chypre, à l'archéologie de terrain : à partir de 1976 elle retrouve l'île où, comme on l'a vu, elle avait fouillé trois ans plus tôt. Membre de la mission de l'Efa sur le site d'Amathonte, elle met au jour, au sommet de l'acropole de la ville, l'emplacement du colossal « vase d'Amathonte » qui avait été transporté au Louvre en 1865 ; en 1979, Marie-Christine et moi-même avons eu la chance de découvrir des dédicaces d'Androklès, le dernier roi local (vers 330-310 av. J.-C.), à « la Chypriote » et à « l'Aphrodite Chypriote », qui permettraient d'identifier ce sanctuaire comme celui de « Vénus » qui, d'après Tacite, était considéré au début de l'époque impériale comme un des trois plus importants de l'île. Au cours de ces campagnes, Marie-Christine Hellmann a montré tout le prix qu'elle accordait à l'archéologie de terrain et au travail en équipe, et seule l'aggravation de son état de santé l'a empêchée de continuer à fouiller sur ce site auquel elle était profondément attachée.

Après son retour en France et une année de disponibilité, Marie-Christine Hellmann est détachée pendant quatre ans (1980-1984) comme « pensionnaire chargée d'études » au Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale. Malgré la transplantation rénale qu'elle subit en juin 1982, ces années témoignent d'une grande productivité scientifique. Elle se lance alors dans l'étude de différentes séries de documents conservés au Cabinet des médailles, en particulier les lampes en terre cuite dont elle publie le catalogue en trois volumes (l'un en collaboration). Elle travaille en même temps, à l'École nationale supérieure des beaux-arts, à la préparation de l'exposition « Paris-Rome-Athènes, le voyage en Grèce des architectes français aux XIX^e et XX^e siècles », dont le catalogue (édité avec Ph. Fraisse) reste une référence pour les recherches dans ce domaine. En 1985, elle est recrutée comme chargée de recherches 1 au CNRS et affectée à l'Institut de recherche sur l'architecture antique (IRAA). Cette fois, sa carrière s'oriente définitivement vers l'étude de l'architecture grecque et, en premier lieu, vers celle du vocabulaire de l'architecture dans les inscriptions. Elle soutient en 1990 à l'université de Lyon II, sous la direction de Georges Roux, une thèse de doctorat d'État intitulée *Recherches sur le vocabulaire de l'architecture grecque d'après les inscriptions de Délos* : cette monumentale étude, publiée deux ans plus tard, est complétée par plusieurs articles et par un *Choix d'inscriptions architecturales grecques, traduites et commentées*.

Pendant dix ans, de sa promotion au grade de directrice de recherches 2 (1991) à son élection à la direction de la *Revue archéologique* (2001), elle travaille au sein du Bureau de l'IRAA à Lyon, qu'elle dirige à partir de 1992. À la gestion administrative

de l'équipe s'ajoute alors la tâche immense que constitue la coordination du *Bulletin analytique d'architecture grecque*, publié tous les deux ans dans la *RA*, puis en ligne à partir de 2012, un travail dont l'ampleur est difficile à imaginer : ce *Bulletin* rassemble en effet dans chaque livraison plus de 400 notices bibliographiques, dont environ un tiers étaient rédigées par Marie-Christine Hellmann elle-même.

L'immense travail accompli pour le *Bulletin* – ajouté aux nombreux comptes rendus bibliographiques qu'elle publie dans la *Revue Archéologique* ou ailleurs – témoigne de la richesse exceptionnelle de la documentation à partir de laquelle Marie-Christine Hellmann a préparé ses volumes de synthèse sur l'architecture grecque, publiés par les éditions Picard. Les trois premiers tomes sont sortis en 2002, 2006 et 2010, le quatrième, presque entièrement rédigé, sera prochainement publié grâce à l'aide d'Anne Jacquemin. À cet impressionnant travail de recherche et de publication s'ajoute, à partir de 2001, la direction de la *RA*, tâche qu'elle accomplit avec une compétence et une efficacité exemplaires, dans le cadre (à partir de 2004) de l'UMR 7041 de la Maison de l'archéologie et de l'ethnologie de Paris X-Nanterre.

L'œuvre scientifique de Marie-Christine Hellmann a été reconnue et récompensée à sa juste valeur : en 2000, elle reçoit le prix « Archéologie » de l'Académie d'architecture, en 2010 elle accède au grade de directrice de recherches 1 et surtout, en 2012, le CNRS lui décerne sa médaille d'argent en hommage à l'ensemble de son œuvre. Un an plus tard, elle est nommée Chevalier de l'Ordre de la Légion d'Honneur.

On ne saurait évoquer la mémoire de Marie-Christine Hellmann sans souligner ses qualités humaines, en particulier son attention aux autres, qu'il s'agisse de son milieu familial, de son large cercle d'amis ou de son environnement professionnel. Et l'on n'oubliera pas son élégance, son sens de l'humour et son insatiable curiosité pour des questions souvent très éloignées de l'archéologie.

Antoine HERMARY (1970 l)

RIVIÈRE (Françoise), née le 22 mars 1950 à Paris, décédée le 4 novembre 2017 à Paris. – Promotion de 1970 L.



L'exactitude. Françoise Rivière en restera pour nous l'exemple vivant jusqu'à ce qu'avec nous s'éteigne son souvenir.

Elle-même bonne plume, elle était surtout une correctrice redoutable. Rien ne passait le filtre de sa relecture. Un texte revu par elle pouvait partir directement à l'imprimerie, il était parfait, l'Internet prend une majuscule, et l'Organisation aussi lorsque le mot désigne l'institution... Les annales

de l'UNESCO, où elle passa l'essentiel de sa carrière, de 1981 à 2011, portent la marque de ce souci de perfection qu'elle y fit régner dans tous les documents.

Mais l'exactitude n'est pas une passion triste. Tout au contraire, l'exigence qu'elle porte accorde à chaque registre de la vie son exacte place, et donc sa pleine intensité. Elle rendait en tout cas Françoise incroyablement équanime dans l'exercice des responsabilités que, pour cette raison entre autres, on ne cessa d'accumuler toujours plus vastes sur sa tête. Chaque sujet recevait toute son attention, à sa place et à son tour, sans que jamais aucune humeur n'en vînt altérer l'exacte application au sujet du moment. De sorte que chaque affaire bénéficiait de la plénitude de son intelligence, qu'elle avait fort vive, et de toute l'étendue de son expérience, dont l'empan était large. Aussi réglait-elle vite et juste un nombre considérable de problèmes dont l'Organisation se trouvait guérie par ses soins avec un calme d'urgentiste. L'hommage unanime d'une minute de silence observée par la Conférence générale à l'annonce de sa mort, les applaudissements par lesquels le Conseil exécutif avait quinze ans plus tôt salué sa nomination par Federico Mayor au grade exceptionnel d'ADG (Assistant Director General) dans un poste de Directrice de la programmation stratégique qui n'avait jamais été que de simple rang directorial, son choix par Koichiro Matura pour diriger son cabinet avec le même rang, sont autant de preuves de l'estime hors de pair qu'elle s'était acquise par la qualité de son travail et le rayonnement de sa forte personnalité.

Cette intensité calme qui la caractérisait dans l'exercice de ses responsabilités valait à Françoise l'attachement personnel des petits, des sans-grade, comme de tous ceux qui d'une manière ou d'une autre avaient un problème. Sans jamais y paraître, elle était d'un dévouement inlassable auprès de chacun, et ne laissait jamais aucune plainte sans examen. Du gréviste de la faim, elle remplissait nocturnement de sucre et de vitamines les bouteilles d'eau, afin que sa santé ne souffrît pas, tandis qu'ès fonctions elle négociait avec lui une sortie de crise. Pas une femme importunée, pas un employé mal récompensé, pas un fonctionnaire se jugeant injustement traité qui ne trouvât auprès d'elle secours et conseil, voire souvent l'appui de sa puissante réputation. Comment s'y prenait-elle, travaillant dix jours par semaine, pour rester ainsi parfaitement disponible à quiconque se tournait vers elle, on ne le saura jamais, mais c'était ainsi. Elle abhorrait l'injustice comme une inexactitude non corrigée, l'horreur.

Cette tension paisible mais constante au service d'une institution à laquelle elle avait pour ainsi dire consacré sa personne, et dont elle portait haut les valeurs, avait une tessiture extrême, allant des détails les plus pragmatiques à la vision intellectuelle et historique la plus vaste du mandat de l'UNESCO. Elle avait initié un grand projet d'histoire de l'Organisation destiné à en inscrire la mission « dans l'esprit des

hommes », mais elle pouvait aussi bien s'occuper avec acribie d'un détail d'intendance. Chez elle, elle bricolait tournevis en main !

Qui l'a connue tôt sait le secret de cette étonnante énergie sûre d'elle-même. Françoise était studieuse, sa qualité de normalienne agrégée, diplômée de Sciences Po, ayant enseigné à Yale le prouve plus qu'il n'est nécessaire. Mais tout autant elle adorait la vie, s'amuser, danser, voyager, rire. Toujours le travail professionnel pour elle fut maintenu comme en lévitation entre ces deux pôles tensionnels, l'étude – la vraie, celle des beaux et grands textes, des ouvrages profonds, des savoirs difficiles – et la joie de vivre, celle des fêtes, des étés, des amis et plus que tout de sa famille, dont elle faisait la fierté.

Profondément attachée à cette Corrèze de ses ancêtres, terre d'audacieux toujours sérieux, elle aima le monde entier, et laisse dans les quelque deux cents communautés nationales UNESCO un souvenir attachant. Elle y incarnait le meilleur visage de l'UNESCO, celui d'une intelligence fraternelle et attentive, toujours à la recherche de la bonne solution, de la bonne formule, qu'elle trouvait généralement en se jouant. Elle était aussi aimée que respectée, c'est dire !

Une longue et pénible maladie s'en est prise dès les premiers moments de sa retraite à ce qu'elle avait de plus précieux, l'agilité mentale et l'aisance verbale, comme si d'avoir quitté l'UNESCO lui était devenu trop dur. « Machado dort à Collioure, trois pas suffirent hors d'Espagne », chante Aragon. Bien qu'elle se fût mise aussitôt à animer le club des anciens fonctionnaires, trois pas hors de la place Fontenoy furent fatals à Françoise. Tous les espoirs de fantaisie voyageuse qu'elle s'était formés au long des trente années de dévouement passionné à l'UNESCO furent trompés. Prit alors les commandes une qualité que chacun admirait en elle sans en mesurer la force : la pudeur. Jamais elle n'avait parlé d'elle. Désormais, elle taisait tout d'elle, déroband à tous la souffrance qui devenait son lot.

Elle qui avait aimé la lumière et les honneurs sans jamais y attacher la moindre vanité, juste par allégresse d'accompagner des succès intéressants les autres (comme par exemple la réerection de l'obélisque dérobée à l'Éthiopie par Mussolini, et restituée par une médiation dont elle avait été l'une des âmes), elle fit le choix de s'envelopper d'ombre pour aller vers les ténèbres.

Mais qui peut l'oublier ?

Philippe RATTE (1969 l)

RULLIER épouse ALBENQUE (Florence), née le 31 mai 1955 à Montmorency (Seine-et-Oise), décédée le 20 mars 2016 à Antony (Hauts-de-Seine). – Promotion de 1974 S.



Florence naît et grandit à Montmorency entourée de son frère Éric, son aîné d'un an et de sa sœur cadette Sophie, 9 ans plus jeune. Sa mère, Sabine, agrégée de lettres classiques devient professeur dans le secondaire après son divorce. Son père, Guy, fait carrière dans la banque et la direction d'entreprises.

Enfant, Florence est d'un naturel timide et émotif. Ses parents s'inquiètent de son retard dans l'apprentissage du langage, mais à 3 ans, quand elle se décide enfin à parler, elle s'exprime parfaitement. Florence devient ensuite une excellente élève, sérieuse et appliquée. En parallèle de sa scolarité elle pratique le dessin et le violon. Elle a néanmoins alors un point faible : le sport, sa bête noire.

Elle effectue toute sa scolarité au lycée Jean-Jacques-Rousseau de Montmorency jusqu'au baccalauréat. Malgré la réticence de certains de ses professeurs qui pensent qu'une femme ne peut pas prétendre à une carrière scientifique, elle réussit à intégrer les classes préparatoires au lycée Saint-Louis, où son frère était également élève. En Sup, elle fait partie des huit filles d'une classe de 44 élèves. Elle intègre l'École normale supérieure en 1974.

Elle suit un cursus en physique-chimie, hésite un temps à se spécialiser en chimie avant de choisir finalement la physique. De son propre aveu, bien des années plus tard, il fallait apprendre bien trop de choses par cœur en chimie ! Elle obtient un DEA en physique des matériaux en 1977 et l'agrégation de physique en 1978, à une époque où le nombre de places étant à peu près égal au nombre de normaliens, la compétition était rude.

À la fin de sa scolarité, elle décide de commencer une thèse sur les défauts cristallins dans les supraconducteurs au Laboratoire des solides irradiés, au CEA à Fontenay-aux-Roses sous la direction d'Yves Quéré. Elle obtient sa thèse de 3^e cycle en 1980 et sa thèse d'état en 1984 à l'université d'Orsay, intitulée « *Défauts d'irradiation dans les composés A15 V₃Si et Nb₃Ge : influence sur les propriétés supraconductrices et les propriétés de transport* ». Un des résultats majeurs de sa thèse est de confirmer expérimentalement des propositions théoriques développées alors à Orsay par les chercheurs Labbé et Friedel : par un processus à très basse température (20K), elle montre de façon décisive que les propriétés de la supraconduction dans les composés dont la structure atomique est dite « A-15 », sont liées à la longueur de certaines chaînes d'atomes dans ces composés.

Auprès du réacteur de Munich-Garching, en travaillant à la température de l'hélium liquide et en irradiant un supraconducteur alternativement dans l'état normal (grâce à un champ magnétique) et dans l'état supraconducteur, elle est également la première à démontrer que la conductibilité thermique, très différente dans les deux cas, ne joue aucun rôle dans la création des défauts malgré le fort dégagement de chaleur locale dû au passage des fragments de fission.

Ces résultats lui permettent d'obtenir dès la fin de sa thèse un poste d'ingénieur-chercheur au CEA dans le même laboratoire.

Dans le même temps, Florence a une vie de famille riche et bien remplie. Elle épouse Guy Albenque au début de sa thèse ; ils ont quatre enfants. Leurs deux premières filles Élise et Marie naissent en 1980 et 1983 au cours de sa thèse et les deux cadets Pauline et Étienne en 1986 et 1988 après son recrutement au CEA. Toute la famille accompagne le déménagement du laboratoire de Fontenay-aux-Roses à Palaiseau en 1986 ! Florence maintiendra une activité professionnelle à plein temps tout au long de sa carrière tout en faisant preuve d'une grande attention pour l'éducation et le développement de ses enfants. Ces derniers se souviennent de termes énigmatiques : « aller remplir mon cryostat ce week-end », « relancer ma manip » ou « préparer des transparents ». Ils se souviennent aussi de ce bureau étrange plein de machines où ils se rendaient tous les mercredis pour profiter des activités extrascolaires proposées sur le campus de Polytechnique après un déjeuner à la cantine. Sa passion pour la recherche ne l'empêche pas de s'adonner à son autre passion : la cuisine qu'elle érige en art familial ! La musique, la lecture et les arts manuels ont également toute leur place dans sa vie et celle de sa famille. Florence finira aussi par vaincre sa phobie du sport : déjà bonne skieuse à l'adolescence, elle développera plusieurs pratiques sportives : natation, randonnée, vélo, course à pied jusqu'à courir un marathon en 2013.

Exigeante sur la scolarité de ses enfants, Florence ne cessera de leur inculquer que les maths sont la voie royale et qu'un cursus scientifique ouvre toutes les portes. Ses quatre enfants passeront par la case classes préparatoires et grande école mais pour choisir chacun une voie bien particulière. Sans être militante, elle défendra tout au long de sa carrière l'accès des études scientifiques aux filles et participera entre autres au groupe Femme et Physique de la Société française de Physique et à des actions de sensibilisation dans les collèges et lycées.

À partir de 1989, seulement un an après la naissance de son dernier enfant, elle commence à enseigner. De 1989 à 1995, elle enseignera dans plusieurs DEA : « Champs, Particules, Matière » à l'université d'Orsay, « Métallurgie spéciale et matériaux », à l'Institut national des sciences et techniques nucléaires à Saclay, puis en DEA de chimie physique à l'ENS Cachan et à l'École polytechnique.

En 1995, Yves Quéré, alors directeur de l'enseignement à l'École polytechnique, ayant constaté les grandes qualités pédagogiques de Florence lors de leurs enseignements communs en DEA, l'encourage à candidater à un poste de professeure chargée de cours à l'École polytechnique. Recrutée du premier coup, elle devient en septembre 1995, la troisième femme à enseigner au département. Les vacances d'été précédant cette première rentrée sont particulièrement studieuses, elle passe plusieurs heures par jour à préparer ses cours à l'ombre d'un parasol !

Pendant les treize années suivantes, au cours desquelles elle enseigne à l'École polytechnique, elle garde les mêmes exigences et prépare aussi assidûment chacun de ses enseignements. De nature réservée, l'enseignement la pousse à dépasser sa timidité et à s'affirmer comme une enseignante très appréciée de ses élèves et de ses collègues. Elle fait preuve d'un sérieux irréprochable et d'une très grande honnêteté, osant dire à ses collègues enseignants quand elle n'avait pas compris un point !

En parallèle avec son activité de recherche et d'enseignement, elle accepte une charge d'adjointe à la direction du Laboratoire des solides irradiés (LSI), auprès de Charles de Novion (dont elle assure ensuite l'intérim en 1992), puis aux côtés d'Henri Alloul de 1994 à 1999. Le laboratoire dépend alors de trois tutelles : École polytechnique, CNRS et CEA et est particulièrement complexe à gérer. Florence y consacre beaucoup de temps et d'énergie, souvent au détriment de son activité de recherche.

Pendant toute cette période, elle n'hésite pas à s'orienter vers le domaine de recherche qui explose à l'époque en physique des solides, l'étude des nouveaux matériaux supraconducteurs (les cuprates) dont la température de supraconductivité T_c est élevée et dépasse 77K, la température de liquéfaction de l'azote. Elle entrevoit immédiatement l'intérêt d'étudier l'incidence des défauts d'irradiation sur T_c . Elle effectue très soigneusement avec ses premiers étudiants les expériences qui confirment son intuition : les défauts produits par irradiation électronique dans les plans CuO_2 des cuprates ont une action sur la supraconductivité analogue à celle produite par les substitutions chimiques sur le site Cu. Elle initie en parallèle les expériences montrant que les défauts colonnaires induits par irradiation par des ions lourds sont des centres de piégeage des vortex qui apparaissent au sein du supraconducteur en présence d'un fort champ magnétique.

Le bourgeonnement de ces succès scientifiques conduit Florence à renoncer à prendre la direction du LSI en 1999 pour s'investir prioritairement dans ses activités de recherche et d'enseignement. Elle décide de s'ouvrir de nouveaux horizons en rejoignant le Service de physique de l'état condensé (SPEC) du CEA. Elle peut alors se consacrer à plein temps à son activité de chercheur en collaboration avec Dorothee Colson et Claude Fermon.

Libérée des tâches administratives, elle va pouvoir mieux bénéficier de l'entourage vitalisant du plateau de Saclay et collaborer activement au sein de ce complexe scientifique, en particulier avec le groupe de recherches d'Henri Alloul du Laboratoire de physique des solides d'Orsay.

Pendant cette période son activité scientifique sur les cuprates se développe à grands pas car elle dispose d'un outil de choix. Il lui est possible de mesurer sur un échantillon monocristallin unique l'évolution des propriétés de transport électronique lorsqu'on produit progressivement par irradiation électronique un désordre contrôlé, qui peut par ailleurs être recuit par traitement thermique. Elle a ainsi étudié très finement l'effet du désordre simultanément sur les propriétés de l'état métallique au-dessus de T_c et sur la supraconductivité elle-même.

Cette activité a été à l'origine d'au moins cinq publications qui ont acquis une forte reconnaissance internationale. Elles traitent de différents aspects de la physique des cuprates : l'effet du désordre sur T_c , la localisation électronique, la transition métal isolant, le pseudogap, les fluctuations supraconductrices au-dessus de T_c , le diagramme de phase en fonction du dopage et du désordre.

Stimulée par ces succès, Florence n'a pas hésité à encourager Dorothée Colson à aborder la synthèse de monocristaux de la nouvelle famille de composés supraconducteurs à haute T_c à base de fer découverts en 2008. Leur collaboration a été très productive et a permis à Florence de déterminer les diagrammes de phase en fonction des substitutions du fer par du cobalt, du nickel ou du ruthénium. Dans un article qui a obtenu une reconnaissance internationale unanime, elle a mis en évidence l'incidence du caractère multi-orbital des électrons du fer sur les propriétés de transport dans ces composés. Elle a été à l'origine d'une collaboration efficace, financée par l'Agence nationale de la recherche, de différents laboratoires de la région parisienne sur ces composés à base de fer.

La découverte de sa maladie au début 2014 l'a conduite à prendre un arrêt maladie de quelques mois, mais elle décide rapidement, après une opération chirurgicale, de reprendre son activité en mi-temps thérapeutique. Elle poursuit et initie même de nouvelles expériences et finalise un article de revue sur le transport électronique dans les composés au fer dont elle est le seul auteur.

Dans son activité de recherche, le travail expérimental a occupé une place de choix : elle maîtrisait parfaitement toutes les étapes et les techniques d'irradiation et pouvait passer des heures à préparer des échantillons avec une grande précision. Toujours avec le sourire, elle affrontait les difficultés de laboratoire, réussissant souvent à les contourner, et procédait à une analyse rigoureuse des résultats. Elle pouvait ainsi, avec une grande humilité, affirmer ses convictions sur l'incidence de ses résultats.

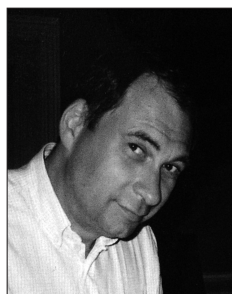
Florence a discrètement montré à de nombreux chercheurs que féminité et recherche expérimentale en physique n'étaient pas antinomiques. Elle a servi d'exemple à de nombreuses femmes qui l'ont vue à l'œuvre.

Cette association de rigueur, de volonté et de charme, a valu à Florence un succès indéniable matérialisé par des participations en tant que conférencière invitée à de nombreuses conférences et Écoles d'été internationales. Elle a pu se défaire d'un petit complexe de l'anglais troisième langue et se délecter de la découverte du monde. Ses participations à des conférences internationales lui ont ainsi permis de sillonner aux USA la côte ouest californienne ainsi que la côte est de Boston à Key West, sans négliger les grands espaces de l'Arizona. Elle a eu également l'opportunité de se rendre au Mexique et au Brésil, à Rio bien sûr mais aussi dans le nord à Natal et à Salvador de Bahia. Bien d'autres projets en particulier vers le Japon et l'Asie étaient en attente...

Emportée prématurément par la maladie à 60 ans, elle a jusqu'au dernier jour résisté à cette agression sans perdre sa dignité. Elle a assumé ses multiples vies et sa passion pour la recherche avec discrétion, sans se compromettre dans des actions de promotion si prisées dans le monde scientifique actuel. Elle manque aujourd'hui à tous ceux qui l'ont connue.

Élise, Marie (2002 s), Pauline, Étienne, ses enfants,
Henri, son compagnon,
Aidés par des témoignages
de Claudine HERMANN (1965 S) et de Yves QUÉRÉ

COCQUEBERT (Philippe), né à Paris le 28 mai 1959, décédé à Paris le 26 novembre 2017. – Promotion de 1979 I.



Le 8 décembre 2017, la famille et les amis de Philippe Cocquebert se rassemblaient pour lui dire adieu au Temple de l'Église protestante unie de Levallois-Perret. Sa disparition prématurée, à l'âge de 58 ans, ne fut pas une surprise pour ceux qui l'avaient accompagné dans la cruelle maladie qui l'avait contraint à renoncer à l'exercice de son métier de professeur. Mais elle les laisse interdits et bouleversés. D'abord parce que Philippe Cocquebert avait la religion de l'amitié et qu'aucun de ceux qui l'ont approché n'est resté insensible à son charme, à son humour et à son intelligence. Ensuite parce que sa personnalité et sa carrière furent hors norme, dessinant une

trajectoire unique entre l'Éducation nationale et la Défense, l'enseignement et le renseignement.

Il était né à Paris mais c'est l'Alsace qui marqua de son empreinte l'enfance de Philippe Cocquebert, dans laquelle sa grand-mère Léonie occupa une grande place. Il en hérita la fidélité à un terroir, mais surtout un profond patriotisme et une capacité à comprendre et intégrer différentes cultures. Lieu d'innombrables batailles, enjeu des guerres franco-allemandes depuis 1870, théâtre de tragédies inouïes mais aussi symbole de la réconciliation entre la France et l'Allemagne ainsi que de la construction européenne, l'Alsace joua également un grand rôle dans son intérêt précoce pour l'histoire militaire et la diplomatie.

Lycéen brillant, Philippe Cocquebert fut admis à suivre les cours de la khâgne du lycée Louis-le-Grand et réussit le concours de l'École en 1979 ; sa spécialité était l'histoire. Dès sa scolarité, il affirma le choix original de servir à la fois les connaissances et les armes de la France. Normalien par toutes ses fibres, il était en même temps un sportif accompli, pratiquant à haut niveau l'équitation et le ski.

Du côté de l'université, Philippe Cocquebert suivit avec brio son cursus d'historien, jalonné par une maîtrise traitant de « Population et société à Augsbourg au xv^e siècle », un Diplôme d'études approfondies à l'École des hautes études en sciences sociales consacré à « La ligue des villes souabes de 1379 à 1449 » et une agrégation d'histoire, obtenue en 1983, qui actait sa vocation de professeur.

Du côté militaire, il effectua son service national dans la Marine, engagement qu'il prolongea sa vie durant en tant que réserviste, jusqu'à être nommé, après avoir changé d'armée, colonel de gendarmerie. Son épée d'officier de Marine ne le quitta jamais, symbole de son attachement aux armes de la France. Enfin, au cours de ses années de formation, il cultiva ses dons de polyglotte, qui lui permirent de maîtriser au fil des années, en plus du français, l'anglais, l'allemand, le russe, l'italien et le grec moderne.

L'Université et les armées entretiennent des préjugés réciproques qui les font le plus souvent s'ignorer, voire se mépriser. Philippe Cocquebert construisit un pont entre ces deux univers. Au monde académique, il rappela que la stratégie, les armées et leur rôle dans l'État sont un des moteurs de l'histoire. Au monde militaire, il montra que les travaux universitaires constituent une source d'information exceptionnelle et irremplaçable. Il fut ainsi un précurseur de l'actuelle relance des réflexions et des études stratégiques au sein d'une nouvelle génération d'universitaires, mais aussi d'officiers supérieurs et généraux.

Tout juste sorti de l'École, Philippe Cocquebert rejoignit ainsi en 1985 le ministère de la Défense en tant que chargé de mission au Groupe de planification et d'études stratégiques, afin de suivre les pays d'Europe orientale et balkanique dans

la période critique de l'ébranlement de l'empire soviétique. Il poursuivit ce travail de 1988 à 1990 au sein du Centre d'analyse et de prévision du ministère des Affaires étrangères, tout en enseignant en classe préparatoire à l'Institut d'études politiques de Paris.

Fort des compétences acquises sur le bloc soviétique en voie de désintégration, Philippe Cocquebert fut affecté de 1990 à 1994 à l'ambassade de France à Moscou en tant que premier secrétaire et conseiller pour la presse. Ses fonctions, qui dépassaient le champ de la diplomatie, en firent non seulement un analyste mais un acteur clé de l'effondrement de l'Union soviétique et du renouveau de la Russie qu'il fut le premier à annoncer aux autorités françaises, – contre l'avis de l'ambassadeur –, ce qui témoignait à la fois de sa lucidité et de son courage. Ces qualités lui valurent une affectation tout aussi passionnante et dangereuse à l'ambassade de France à Athènes, où il fut premier secrétaire et consul de France à Salonique de 1994 à 1998, avec pour mission de suivre les soubresauts des guerres accompagnant l'implosion de l'ex-Yougoslavie.

À son retour en France, en 1998, Philippe Cocquebert renoua avec son corps d'origine des agrégés. Affecté à l'université de Paris-II, il fut mis à la disposition de l'Institut des hautes études de défense nationale, pour occuper la fonction de chef de service des études, puis de chef du service des activités internationales, à partir de 2001. Ses doubles compétences universitaires et militaires lui valurent d'être appelé en 2003 au cabinet du ministre de la Défense, Michelle Alliot-Marie, comme conseiller pour l'enseignement.

En 2004, au terme d'un nouveau mouvement de balancier, Philippe Cocquebert revint à l'*alma mater*, passant de l'Hôtel de Brienne à la Sorbonne afin de prendre la direction du cabinet du recteur, chancelier des universités de Paris, Maurice Quenet, poste qu'il occupa jusqu'en 2008. S'ouvrirent alors plusieurs années de travail intense, sous une tension qui n'était pas moindre que dans les postes diplomatiques les plus exposés, rythmé par les réformes et les mouvements sociaux, au service de la modernisation d'un système éducatif profondément fragilisé.

Nommé inspecteur de l'académie de Paris en 2006, Philippe Cocquebert retrouva avec bonheur l'enseignement de l'histoire à l'issue de ses fonctions auprès du recteur de Paris. Ses cours, à l'École des élèves officiers de la gendarmerie nationale, comme à l'École nationale de la magistrature, lui permirent d'exprimer pleinement ses qualités de pédagogue. Puis, en 2010, il fut reçu au concours d'inspecteur d'académie et affecté dans l'académie de Versailles.

Témoignant de son engagement au service de l'État tant dans l'éducation que dans la défense, Philippe Cocquebert était chevalier de l'Ordre national du Mérite, chevalier des Palmes académiques et titulaire de la médaille des services militaires

volontaires. Il nous laisse en héritage les valeurs qui ont guidé ses engagements et qui trouvent un écho singulier à l'heure où la liberté se trouve à nouveau menacée et les démocraties placées sous le feu croisé du djihadisme, des démocraties et des populismes : un patriotisme ouvert et exigeant, aux antipodes du nationalisme ; la foi dans les principes de la République ; le refus de céder au découragement et de désespérer de la France.

Nicolas BAVEREZ (1980 l)

LISTE ALPHABÉTIQUE DES NOTICES DE CE RECUEIL

Aucouturier, Michel, 1952 l.	110
Balmann, Louis de, 1957 l.	160
Baraduc Galzy, Jeanne, 1907 L	50
Benzaken, Claude, 1954 s	136
Braun, René, 1939 l.	67
Capeillère Blandin, Chantal, 1963 S.	176
Charue, Jean, 1952 l	113
Cocquebert, Philippe, 1979 l.	196
Culioli, Antoine, 1944 l.	73
Danchin, Laurent, 1965 l.	183
David Brébec, Laurence, 1963 S	180
Delannoy, Jacques, 1958 s	166
Ferrand, Jacqueline, 1936 s	64
Foucart, Bruno, 1959 l	168
Fournier, François Paul, 1891 l	45
Fromageot, Jean, 1958 l.	165
Hellmann, Marie-Christine, 1970 L	186
Jolivet, Jean, 1945 l	87
Laleuf, Geneviève, 1942 L	70
Lelong, Pierre, 1931 s.	60
Maussion de Favières, Jacques-Ghislain de, 1953 l	124
Michel, Alain, 1950 l.	99
Mignot, Xavier, 1951 l.	102
Nivat, Maurice, 1956 s.	156
Ombredane, Jean, 1919 l.	53

LISTE ALPHABÉTIQUE DES NOTICES DE CE RECUEIL

Ormesson, Jean d' , 1944 l	80
Peyre, Christian , 1954 l	128
Rétat, Pierre , 1954 l	133
Rivière, Françoise , 1970 L	189
Rullier Albenque, Florence , 1974 S	192
Sève, Alphonse , 1904 s	48
Tauzin, Jacqueline , 1945 L	92
Touray, Jean-Claude , 1960 l	174
Tourrette Liebschütz, Cyrille , 1931 L	57
Turcan, Robert , 1952 l	114
Vairel, Hélène , 1957 L	163
Vallée, Jacqueline , 1948 L	95
Vandevoorde, Pierre , 1956 l	139
Viallaneix, Paul , 1946 l	93
Zerner, Martin , 1952 s	117
Zuber, Roger , 1951 l	107

L'ARCHICUBE

Revue de l'Association des anciens élèves, élèves et amis
de l'École normale supérieure

Siège de l'Association :
45, rue d'Ulm
75230 Paris Cedex 05
Téléphone : 01 44 32 32 32
Courriel : a-ulm@ens.fr
Site Internet : <http://www.archicubes.ens.fr>

Directrice de la publication : Marianne Laigneau
Responsables des notices : Patrice Cauderlier, Michel Rapoport (lettres)
et Renée Vallette Veysseyre (sciences)
Coordination : Pascale Hamon

Mise en pages : TyPAO

Ce numéro spécial 25 *bis* de
L'Archicube a été achevé d'imprimer
sur les presses de l'imprimerie Jouve
en février 2019.

ISSN : 1959-6391
Dépôt légal : mars 2019
N° d'impression : xxxxx

Mise en pages
TyPAO sarl
75011 Paris